Vingt-neuvième Année

ALMANACH
PROPHÉTIQUE
POUR 1869

ORNÉ DE 90 VIGNETTES
PAR LES PREMIERS ARTISTES



Prix : **50** centimes.

PARIS.
HENRI PLON, ÉDITEUR, RUE GARANCIÈRE, 10
et au Dépôt central des Almanachs publiés à Paris,
PAGNERRE, RUE DE SEINE, 18.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris, Typographie de HENRI PLON, rue Garancière, 8

ALMANACH
PROPHÉTIQUE,
Pittoresque et Utile,
POUR 1869,

PUBLIÉ PAR UN NEVEU DE NOSTRADAMUS;

et illustré

PAR MM. HORACE VERNET, GAVARNI, DAUMIER, TRIMOLET, CH. VERNIER, STAAL, GRÉVIN, GEOFFROY, BERTALL ET L. BRETON.

Prix : 50 cent.

PARIS,

AU DÉPÔT CENTRAL DES ALMANACHS PUBLIÉS A PARIS,

CHEZ PAGNERRE, LIBRAIRE.

RUE DE SEINE, 18.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CALENDRIER POUR 1869.

L'année 1869 répond aux années :

6582 de la période Julienne.
2645 des Olympiades. La 1re année de la 663e Olympiade commence en juillet 1868.
2622 de la fondation de Rome (1er mars de l'an 755 avant l'ère chrétienne).
2616 de l'ère de Nabonassar, qui part du 26 février de l'an 746 avant Jésus-Christ.
1869 de la naissance de Jésus-Christ. Elle commence le 1er janvier selon le calendrier grégorien, qui est le nôtre, et le 13 janvier, suivant le calendrier Julien, qui est celui des Russes.
1285 de l'Hégire ou des Turcs.

COMPUT (SUPPUTATION) ECCLÉSIASTIQUE.

NOMBRE D'OR (cycle ou révolution de dix-neuf ans pour accorder l'année lunaire avec l'année solaire).	8
EPACTE (nombre des jours que le soleil a en plus sur l'année lunaire)	XVII
CYCLE SOLAIRE (il est de 28 ans).	2
INDICTION ROMAINE (période de 15 ans, employée dans les bulles du saint-siége)	12
LETTRE DOMINICALE (qui indique le dimanche). .	C

QUATRE-TEMPS.

Du Carême	17, 19, 20 février.
De la Pentecôte	19, 21, 22 mai.
De septembre	15, 17, 18 septembre.
De l'Avent.	15, 17, 18 décembre.

FÊTES MOBILES.

Septuagésime,	24 janvier.	Pentecôte,	16 mai.
Les Cendres,	10 février.	Trinité,	23 mai.
Pâques,	28 mars.	Fête-Dieu,	27 mai.
Rogations,	3, 4 et 5 mai.	1er dimanche de l'Avent, 28 novembre.	
Ascension,	6 mai.		

COMMENCEMENT DES QUATRE SAISONS.

TEMPS MOYEN DE PARIS.

PRINTEMPS,	le 20 mars,	à 1 h. 41 m. du soir.
ÉTÉ,	le 21 juin,	à 10 h. 13 m. du matin.
AUTOMNE,	le 23 septembre,	à 0 h. 37 m. du matin.
HIVER,	le 21 décembre,	à 6 h. 32 m. du soir.



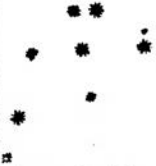
AVIS IMPORTANT

A NOS LECTEURS, — A NOS CORRESPONDANTS.

Les lettres, articles, prophéties, pronostics, observations critiques ou autres, doivent être adressés *franco* à M. le RÉDACTEUR EN CHEF de l'*Almanach prophétique*, à l'imprimerie de M. Henri Plon, éditeur de l'*Almanach prophétique*, rue Garancière, 8.

Les jours croissent env. de 21 min. le matin et de 42 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	**LUNE.** Lever.	Coucher.
le 1, 7 h. 56 m.	4 h. 12 m.	le 5, minuit.	11h 58m m. D. Q.
le 11, 7 h. 53 m.	4 h. 24 m.	le 12, 7h 24m m.	4h 23m s. N. L.
le 21, 7 h. 46 m.	4 h. 38 m.	le 21, 11h 43m m.	0h 31m m. P. Q.
		le 28, 5h 40m s.	7h 45m m. P. L.



Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du VERSEAU.



Signe par les étoiles.

Moyen de régler les horloges d'après le méridien.

Les mouvements de la terre n'étant pas réguliers relativement au soleil, l'heure du méridien ne peut être d'accord avec une pendule bien réglée.

Voici, pour chaque mois, cette différence approximativement. C'est ce qu'on appelle le TEMPS MOYEN au midi vrai.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :

Du 1er au 5, midi 5 min.	Du 11 au 20, midi 10 min.
Du 6 au 10, midi 6	Du 21 au 30, midi 13

Ce n'est que dans le 19e siècle que l'on a adopté l'usage de régler les horloges d'après le TEMPS MOYEN. Avant cette époque on était obligé de déranger souvent les horloges de leur marche régulière.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Nota. Ces proverbes méritent plus d'importance qu'on ne leur en attribue quelquefois, car ils sont le fruit de l'observation et de l'expérience :

Janvier d'eau chiche
Fait le paysan riche.
A la Saint-Vincent,
Tout gèle ou tout fend;
L'hiver se reprend,
Ou se rompt la dent.

1 ven CIRCONCISION. — S. Fulgence (*brillant*) (1). — S. Odilon (*riche*). — Ste Euphrosine, Phrosine (*prudence* et *gaieté*). — S. Amalque ou Télémaque, martyr.

(1) **Les mots *italiques* placés entre parenthèses à la suite des noms sont la traduction de ces noms tirés presque tous du grec ou du latin.**

2 sam S. Basile le Gr., arch. (de Basileos, *royal*).—S. Concorde, m.
3 DIM Ste GENEVIÈVE, patronne de Paris, morte 512. — S. Salvator, év. (*sauveur*).
4 lun S. Rigobert ou Robert, év. (*illustre*). — S. Titus, disciple de S. Paul et év. (*honorable*).
5 mar *Veille des Rois. Vigile* (*veille*) sans jeûne. — Ste Amélie ou Emilie, mart. (*aimable* et *douce*). — Ste Aimée, abbesse.



6 mer EPIPHANIE. Adoration de N.S. J.C. par les rois mages Gaspar, Melchior, Balthasar.

7 jeu S. Lucien, év. (*lumineux*).
8 ven Ste Gudule, patronne de Bruxelles (*adolescence*). — S. Apollinaire, év.
9 sam S. Julien, év. (*douceur*), patron des voyageurs. — S. Adrien (*vaillance*). — Ste Marcienne, vierge et martyre (*martiale*).
10 DIM S. Paul, premier ermite (*repos*). — S. Marcien (*martial*).
11 lun S. Théodose, abbé. — S. Hortense, év. de Césarée, Hortensia (d'*hortus*, *jardin*).
12 mar S. Arcadius, martyr. — Ste Césarine, abb.
13 mer Baptême de N. S. — Ste Véronique (*vraie image*), patronne des ouvriers en lin.
14 jeu S. Hilaire, abbé (*gai*). — Bataille de Rivoli, 1797.
Effet de grande marée vers le matin.
Nota. Voir page 48 : PHÉNOMÈNE DES MARÉES : ce que l'on en peut pronostiquer.
15 ven S. Maur ou Maury, abbé (*Maure* ou *Africain*), patron des chaudronniers. — S. Bon ou Bonet, év., patron des potiers de terre.
16 sam S. Guillaume, év., Guillemette, Guillelmine, Williams, Wilhem, Wilhelmine (*protecteur*). — S. Roland, moine.
17 DIM S. Antoine, Antony, Tony, ermite en Égypte, où il fut tenté par le démon. (*Ce nom vient d'Anton, fils d'Hercule.*) Patron des bouchers, charcutiers (1), fruitiers, même des confiseurs. — Ste Léonide ou Léonille, m. (*lionne*).
18 lun Chaire S. Pierre à Rome. — S. Fazius, orfèvre.
19 mar S. Sulpice, archev. (*secourable*). — S. Maris ou Marius, martyr (*fermeté de caractère*).
20 mer S. Sébastien, martyr, Bastien (*respect*), patron des archers. — S. Fabien, pape, martyr (*vénérable*). 1er PLUVIÔSE.
21 jeu Ste Agnès, vierge et martyre (*chaste*). — S. Épiphane (*illustre*). — S. Publius, év. d'Athènes, martyr. — Supplice de Louis XVI, 1793. —

(1) Le cochon est l'attribut de la gloutonnerie, il pourrait être aussi un emblème de reconnaissance si l'on en croit la légende que voici : On rapporte qu'une laie amena un jour aux pieds de saint Antoine tous ses petits frappés de cécité à leur naissance ; le saint en eut pitié, et par son intercession ils devinrent clairvoyants. Dans sa gratitude, l'excellente mère ne voulut plus quitter le bienfaiteur de sa jeune famille. Les peintres ont immortalisé cette preuve de la bonté du saint en le représentant toujours accompagné de la laie reconnaissante, exemple que les ingrats devraient méditer sans cesse. La laie est la cousine du cochon, et l'on a fait confusion dans cette parenté.

(Voir le *Bréviaire du gastronome*. 1 fr., franco, chez Audot.)

22 ven S. Vincent, martyr (*vainqueur*), patron des vignerons à cause de la syllabe *vin*.

23 sam S. Ildefonse, év. — Ste Emérence, vierge et martyre (*personne méritante*).

24 DIM *Septuagésime*, ou septième dimanche avant la Passion. — S. Babylas, év.



25 lun Conversion de S. Paul. — S. Prix, év.

26 mar Ste Paule, Paula, dame romaine (emblème du *repos*).

27 mer Ste Angèle, Angélique, fondatrice des Ursulines.

28 jeu S. CHARLEMAGNE, empereur, Carle, Charlotte (*Charles le Grand*), fête des collégiens. — S. Hermine, m. à Trévi, Herminie.

29 ven S. François de Sales, év. de Genève, Francis, Francisque, Fritz (*frank*, *franc*, *libre*).

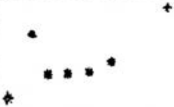
Effet de grande marée vers le soir.

30 sam Ste Bathilde, reine de France. — Ste Aldegonde, vierge, Olga, diminutif (*guerrière distinguée*). — Mariage de l'Empereur Napoléon III, 1853.

31 DIM *Sexagésime*. — Ste Marcelle, dame romaine.

Les jours croissent envir. de 47 min. le matin et de 45 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	**LUNE.** Lever.	Coucher.	
le 1, 7 h. 32 m.	4 h. 56 m.	le 3, 0^h 8^m m.	$10^h 58^m$ m.	D. Q.
le 11, 7 h. 17 m.	5 h. 12 m.	le 11, $7^h 17^m$ m.	$5^h 12^m$ s.	N. L.
le 21, 6 h. 59 m.	5 h. 29 m.	le 19, $10^h 42^m$ m.	$0^h 29^m$ m.	P. Q.
		le 26, $5^h 48^m$ s.	$6^h 54^m$ m.	P. L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe des POISSONS.



Temps moyen pour régler les horloges.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 20, midi 14 minutes.
Du 21 au 28, midi 13.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Pluie en février
Vaut du fumier.

Jamais février n'a passé
Sans voir groseillier feuillé.

Si février est chaud,
Croyez bien, sans défaut,
Que par cette aventure
Pâques aura froidure.

Février, entre tous les mois
Le plus court et le moins courtois.

A la Chandeleur,
Les grand'douleurs.

La veille de la Chandeleur
L'hiver se passe ou prend vigueur.

Si février n'est pas un peu froid, mars produit trop d'herbes dans les champs.

Février doit remplir les fossés,
Mars, après, les rendre séchés.

1 lun S. Ignace, év. d'Antioche, martyr.
2 mar Purification de la Ste Vierge au temple, Chandeleur (bénédiction des cierges, *chandelles*).
3 mer S. Blaise, év. et martyr, patron des tisserands, cardeurs, maçons. — Carnaval.



4 jeu Ste Jeanne de Valois, reine de France, fille de Louis XI

femme de Louis XII, Jeannette, Jenny (*très-gracieuse*). — S. Philéas, martyr.

5 ven Ste Agathe, vierge et martyre en Sicile. — Ste Agathe, comtesse de Carinthie (*bonne*).

6 sam S. Amand, év.

7 DIM *Quinquagésime*. — Ste Dorothée, vierge et martyre (*don de Dieu*).

8 lun S. Jean de Matha. — Bataille d'Eylau, 1807.

9 mar Ste Apolline ou Apollonie, vierge et martyre (*astre*). — MARDI GRAS.

10 mer Ste Scholastique, vierge, sœur de S. Benoît (*aimant l'étude*). — *Cendres*.

11 jeu S. Severin, abbé. — Ste Théodora, impératrice (*don de Dieu*). — S. Adolphe, év. (*secours de Dieu*).

12 ven Ste Eulalie de Barcelone, vierge et martyre (*d'agréable conversation*). — S. Lucius, évêque.

Effet de grande marée vers le soir.

13 sam S. Martinien, ermite à Athènes. — S. Polyeucte, martyr (*qui prie*). — S. Ephise, martyr (*sage*).

14 DIM *Quadragésime*. — S. Valentin, prêtre et martyr (*fort*), jour très-fêté en Angleterre par les garçons, qui envoient aux filles des lettres galantes appelées *Valentines*.

15 lun S. Faustin, martyr (*signe de bonheur*). — S. Samuel (*don de Dieu*). — S. Guillery, chanoine.

16 mar Ste Julienne, v. et martyre (*douceur*). — S. Elie, martyr (*force divine*). — S. Onésime, évêque (*obligeant*).

17 mer S. Sylvain, év. (*ami des bois*). — S. Théodule, mart. (*servant Dieu*). — *4 Temps*.

18 jeu S. Siméon, év. de Jérusalem (*auditeur*).

19 ven S. Barbat, év. 1er VENTÔSE. — *4 Temps*.

20 sam S. Eucher, év. d'Orléans (*réjouissant*). — *4 Temps*.

21 DIM Ste Vitaline, vierge (*donnant la vie*).

22 lun S. Limnée, solit. — Révolution de 1848, deuxième République française.

23 mar S. Sérénus, jardinier, martyr.

24 mer S. Mathias, apôtre (*présent de Dieu*). — S. Flavien, martyr (*fauve, blond*).

25 jeu S. Césaire, médecin.

26 ven S. Porphyre, év. (*de couleur pourpre*).

27 sam Ste Honorine, vierge et mart. (*victorieuse*). — S. Léandre, év. (*douceur*). — S. Nestor, év. et martyr (*souvenir*).

Effet de très-grande marée vers le soir.

28 DIM S. Romain, abbé, patron des toiliers.

Les jours croissent envir. de 63 min. le matin et de 47 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	SOLEIL. Coucher.	LUNE. Lever.	LUNE. Coucher.	
le 1, 6 h. 44 m.	5 h. 42 m.	le 5, 1h 22m m.	10h 41m m.	D. Q.
le 11, 6 h. 24 m.	5 h. 57 m.	le 13, 6h 40m m.	6h 9m s.	N. L.
le 21, 6 h. 3 m.	6 h. 13 m.	le 21, 10h 44m m.	1h 31m m.	P. Q.
		le 27, 5h 58m s.	5h 53m m.	P. L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles
formant le signe du

BÉLIER.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :

Du 1er au 8, midi 12 minutes.
Du 9 au 12, midi 11
Du 13 au 23, midi 8
Du 24 au 31, midi 5

PAQUES est fixé, chaque année, au dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe ou commencement du printemps, afin de ne pas concorder avec la Pâque des juifs.

Les jours du carême sont maigres, excepté les dimanches, lundis, mardis, jeudis, depuis le 1er jeudi jusqu'au mardi de la semaine sainte, au principal repas et moyennant aumône.

Pendant le carême, les mariages sont interdits, sauf dispenses.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Hâle de mars, pluie d'avril, rosée de mai,
Rendent août et septembre gais.

Quand mars fait l'avril,
L'avril fait mars.

Brouillards en mars, gelées en mai.
Des fleurs en mars ne tiens grand compte.

En mars quand il tonne,
Chacun s'en étonne.

En avril s'il tonne,
La nouvelle est bonne.

Taille tôt ou taille tard,
Il n'est tel que taille de mars.

Arrivée des hirondelles.
Mais une hirondelle
Ne fait pas le printemps.

1 lun S. Aubin ou Albin, év. (*blanc*). — S. David, arch. (*bien-aimé*). — Ste Eudoxie, mart. (*bonne réputation*).
2 mar Ste Camille, vierge (*fille noble*).
3 mer Ste Cunégonde, impératrice et vierge (*femme noble, royale*). — S. Guignolé, abbé. — S. Marin. — S. Astère (*étoile*).
4 jeu S. Casimir, prince de Pologne (*chef dans la maison*), patron des tailleurs. — MI-CARÊME.
5 ven S. Théophile, év. (*aimant Dieu*). — S. Virgile, év. d'Arles (*élevé dans les lauriers*). — S. Roger, capucin (*orateur*).
6 sam Ste Colette, ou petite Nicole, vierge; nom dérivé de Nicolas.—S. Fridolin, abbé (*caractère pacifique*).
7 DIM Ste Perpétue, martyre.
8 lun S. Jean de Dieu. — Ste Pélagie, comédienne à Antioche et pénitente (*de la mer*).
9 mar Ste Françoise, dame romaine. — Ste Rose de Viterbe, vierge, prédicatrice, diplomate et commandante de la force armée pour sauver son pays.
10 mer Les 40 martyrs de Sébaste. On leur attribue très-mal à propos le malheur de faire geler pendant 40 jours.
11 jeu S. Constantin, martyr. — Ste Rosine (*petite rose*).
12 ven S. Grégoire le Grand, jour de sa mort (*vigilance*), patron des chantres comme ayant établi le *chant grégorien*. — S. Maximilien, martyr, Max, abréviation. — S. Théophane, abbé (*Dieu annoncé, manifesté*). — S. Tanneguy, abbé.
13 sam Ste Euphrasie, vierge (*gaieté décente*).
14 DIM PASSION. — S. Lubin, évêque. — Ste Mathilde, épouse de l'empereur Henry l'Oiseleur (dérivé de Mathieu, participe de *donner*).

Effet de grande marée vers le soir.

15 lun S. Zacharie, pape.
16 mar S. Abraham, ermite.
17 mer S. Patrice, apôtre d'Irlande. — Ste Gertrude, vierge. — S. Agricole, évêque.
18 jeu S. Cyrille, évêque (*de cyr, seigneur*). — S. Alexandre, év. de Jérusalem.
19 ven S. Joseph, époux de la Ste Vierge, pat. des charpentiers, Joséphine, Josepha (*augmenter, accroître*).
20 sam S. Guthbert ou Guibert, évêque. — Retour de Napoléon Ier, 1815. — PRINTEMPS.
21 DIM RAMEAUX. — S. Benoît, fondateur de l'ordre des Bénédictins (de bénédiction, *bénit.*) — S. Bienvenu, Benvenuto, év. — 1er GERMINAL.
22 lun Ste Lée ou Léa (*de lion, courage*). — S. Octave, Octavien, m., Octavie (*nombre huitième*).

23 mar S. Victorien, proconsul de Carthage.
24 mer L'Archange Gabriel.
25 jeu S. Dizier, ermite.



26 ven S. Emmanuel, martyr en Orient (*promis de Dieu*). — VENDREDI SAINT.
27 sam S. Rupert ou Robert, évêque. *Vigile, jeûne.*
28 DIM PAQUES. — S. Gontran, roi de Bourgogne.
29 lun S. Benjamin, martyr en Perse. — Ste Eustasie.

Effet de très-grande marée vers le matin.

30 mar S. Zosime, évêque. — S. Rieul ou Regulus, martyr.
31 mer S. Guy, Guyon ou Guido. — B. Amédée, duc de Savoie. — Ste Cornélie, martyre.

Les jours croissent env. de 58 min. le matin et de 44 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	**LUNE.** Lever.	Coucher.	
le 1, 5 h. 39 m.	6 h. 29 m.	le 3, $1^h 12^m$ m.	$10^h 7^m$ m.	D. Q.
le 11, 5 h. 19 m.	6 h. 44 m.	le 12, $5^h 54^m$ m.	$7^h 10^m$ s.	N. L.
le 21, 5 h. 00 m.	6 h. 59 m.	le 19, $10^h 33^m$ m.	$1^h 18^m$ m.	P. Q.
		le 26, $7^h 27^m$ s.	$5^h 20^m$ m.	P. L.

La *lune rousse* est celle qui, commençant en avril, devient pleine à la fin de ce mois ou dans le commencement de mai. Des gelées malfaisantes peuvent avoir lieu pendant ce temps; mais les savants ne les attribuent point à l'influence du rayonnement de cette lune. Le froid qui survient provient de la fonte des neiges sur les hautes montagnes, laquelle enlève une grande quantité de la chaleur que la terre avait déjà acquise.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du

TAUREAU.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer:
Du 1er au 8, midi 3 minutes.
Du 9 au 24, midi.
Du 25 au 30, 11 heures 57 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Il n'y a point d'avril sans épis.

Avril doux,
Lorsqu'il tourne est le pire de tous.

Gelée d'avril ou de mai
Misère nous prédit au vrai.

Bourgeon qui pousse en avril
Met peu de vin au baril.

La pluie d'avril remplit les greniers

Avril et mai de l'année
Font eux seuls la destinée.

Avril pluvieux, mai venteux,
Font l'an fécond et gracieux.

Il n'est si gentil mois d'avril
Qui n'ait son chapeau de grésil.

Arrivée des hirondelles, si elles ne sont venues fin mars.

Dans certaines années, la température de l'hiver produit un retard dans la végétation qui inquiète les cultivateurs, mais alors ils se rappellent le vieux proverbe :

Saison tardive | Ne fut jamais oisive.

Et ils comptent souvent, avec raison, sur la fertilité de l'année.

1 jeu S. Hugues ou Hugo, év. (*homme prévoyant*).

2 ven S. François de Paule, fondateur des Minimes.

3 sam S. Richard, évêque. — Ste Irène, martyre (ce mot, en grec, signifie *la paix*). — Ste Agape, martyre (*amour*). — S. Nicétas, abbé.

4 DIM *Quasimodo*. — S. Isidore, évêque de Séville (*venant d'Isis*). — S. Ambroise, archevêque de Milan (*immortel*), Ambroisine. — S. Platon, abbé.

5 lun ANNONCIATION. — S. Vincent Ferrier, évêque.



6 mar S. Célestin Ier, pape.

7 mer S. Prudence, év. — S. Hégésippe, auteur ecclésiastique (ce mot signifie *commandant la cavalerie*).

8 jeu B. Albert, patriarche de Jérusalem (*noble*). — S. Edèse, martyr. — Abdication de Napoléon Ier, 1814.

9 ven S. Gaucher, chanoine. — S. Chrétien ou Christian, martyr.

10 sam S. Macaire, archevêque.

11 DIM S. Léon le Grand, pape (*lion, force*). — S. Isaac, solitaire.

12 lun S. Jules, pape (*doux au toucher*). — S. Zénon, évêque (*vivant*).

13 mar B. Ida, mère de Godefroy de Bouillon.

Effet de grande marée vers le soir.

14 mer S. Tiburce, martyr (*né à Tibur, Tivoli*). — S. Valérien, martyr (*puissance*).

15 jeu Ste Anastasie, dame romaine, martyre (*qui revit*). — S. Gonzalès, patron des mariniers d'Espagne.

16 ven S. Fructueux, archev. — S. Drogon, Druon ou Dreux, berger, patron des bergers.

17 sam S. Anicet, pape et martyr (*invincible*). — B. Rodolphe, enfant martyr : même nom que Raoul (*secourable*).

18 DIM S. Apollonius, mart. (*astre bienfaisant*). S. Parfait, pr. et mar.

19 lun S. Léon IX, pape. — S. Elphége, archev. (*ingénieux*). — S. Timon, diacre et m. à Corinthe.

20 mar S. Théotime, évêque (*estimé de Dieu*). — Ste Emma. — 1er FLORÉAL.

21 mer S. Anselme, archevêque.

22 jeu Ste Opportune, vierge, abbesse (*obligeante*). — S. Léonide ou Léonidas, martyr (*né d'un lion*). — S. Caïus, pape. — S. Apelle, de Smyrne.

23 ven S. Georges, Georgina, Georgette (*cultivateur*), patron des maîtres d'armes. — S. Adalbert, évêque (*noblesse*). — S. Fortunat, martyr (*fortuné*).

24 sam S. Robert, abbé (*illustre, orateur*). — S. Fidèle, soldat, martyr. — Ste Beuve, abbesse. — S. Léger, prêtre. — S. Ariste, de Béryte.

25 DIM S. Marc, évangéliste (*né en mars*), patron des vitriers. — Jour de supplications : prières pour les biens de la terre.

26 lun S. Clet ou Anaclet et S. Marcelin, papes et martyrs. — S. Riquier, abbé.

27 mar Ste Zite, servante (*paix et silence*).

Effet de très-grande marée vers le soir.



28 mer S. Vital, martyr.

29 jeu Ste Marie Egyptienne.

30 ven Ste Catherine de Sienne. — S. Eutrope, év. et m.

Les jours croissent env. de 39 min. le matin et de 39 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	**LUNE.** Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 42 m.	7 h. 13 m.	le 3, $1^h 23^m$ m.	$10^h 43^m$ m.	D. Q.
le 11, 4 h. 26 m.	7 h. 27 m.	le 11, $4^h 49^m$ m.	$7^h\ 9^m$ s.	N. L.
le 21, 4 h. 13 m.	7 h. 40 m.	le 18, $10^h 42^m$ m.	$0^h 47^m$ m.	P. Q.
		le 25, $7^h 34^m$ s.	$4^h 21^m$ m.	P. L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles
formant le signe des
GÉMEAUX.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 31, 11 heures 56 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Au mois de mai la chaleur
De tout l'an fait la valeur.
Cependant on dit aussi :
Frais mai et chaud juin
Amènent pain et vin.
Mai *froid* n'enrichit personne.
En avril nuée,
En mai rosée.

En mai
Blé et vin naît.

Mars aride,
Avril humide,
Mai, le gai, tenant des deux,
Présagent l'an plantureux.

A la mi-mai fin d'hiver.

1 sam S. Jacques le Mineur et S. Philippe, apôtres (Philippe signifie *aimant l'équitation*; Jacques, même étymologie que Jacob : *tuteur*, *supplanteur*). — Ste Florine, v. et m. en Auvergne (*petite fleur*). — S. Sigismond, roi de Bourgogne et martyr (*amant chéri de la victoire*). — S. Amateur, év. d'Auxerre. — S. Arige ou Arey, évêque.

2 DIM S. Athanase, patriarche d'Alexandrie (*immortel*).

3 lun S. Juvénal, év. (*jeunesse*). — Invention, c'est-à-dire découverte de la vraie croix à Jérusalem par l'impératrice Hélène. — ROGATIONS, *maigre* en quelques lieux ; processions et prières pour les biens de la terre.

4 mar Ste Monique, mère de S. Augustin, patr. des veuves. — S. Florian, martyr (*florissant*). — ROGATIONS, 2e jour.

5 mer S. Ange, martyr. — S. Pie V, pape (*pieux*). — ROGATIONS, 3e jour. — Mort de Napoléon Ier, 1821.

6 jeu ASCENSION. — S. Jean l'évangéliste, martyr à Rome, devant la porte Latine, patron des typogr., libr. et rel.



7 ven S. Stanislas, évêque et martyr (*gloire*). — Ste Gisèle, épouse de S. Etienne, roi de Hongrie (*compagne*).

8 sam S. Désiré, év. de Bourges. — S. Elade, év. d'Auxerre (*de l'Hellade, grec*). — Ste Aglaé, dame romaine (*beauté et joie*).

9 DIM S. Grégoire de Nazianze, arch. de Constant. (*homme vigilant*).

10 lun S. Antonin, archev. de Florence. — S. Hermas, disciple des apôtres (*gardien*).

11 mar Ste Solange ou Soulange (*unique ange*), vierge et martyre. — Ste Palmyre, Église orientale (*palmier, palme*).

12 mer Ste Flavie (*blonde*), vierge et martyre. — S. Achille, mart. à Rome (*nouveau-né*).

13 jeu S. Servais, évêque. — S. Mucius, prêtre et martyr (*brave et dévoué*).

Effet de grande marée vers le soir.

14 ven S. Erembert, év. de Toulouse. — S. Pons ou Ponce, martyr (*abrégé de pontife, constructeur de ponts*).

15 sam S. Isidore, laboureur (d'*Isis*), patron des laboureurs. — S. Cassius ou Cassien, martyr (*sévérité, équité*). — Entrée des Français à Milan, 1796. — *Vigile, jeûne.*

Temps de la sortie des orangers à Paris.

16 DIM PENTECOTE. — S. Honoré, évêque d'Amiens, patron des boulangers. — S. Jean Népomucène, martyr (*enfant des Grecs*). — S. Ubalde, évêque (*hardiesse*). — S. Germer, év. de Toulouse (*guerrier, chef*).

17 lun S. Pascal, franciscain (*pâque*, en hébreu, signifie *passage*, en mémoire de plusieurs passages dans l'histoire juive).

18 mar S. Eric, roi de Suède (*diminutif de Henry*). — S. Venance, martyr. — Napoléon I[er] élu empereur, 1804.

19 mer S. Yves, avocat, puis curé, patron des gens de loi. — S. Dunstan, arch. de Cantorbéry. — *4 Temps.*

20 jeu S. Bernardin, religieux. — 1[er] PRAIRIAL.

21 ven Ste Virginie. — S. Théobald ou Thibaut, év. (*hardiesse*). — *4 Temps.*

22 sam Ste Julie, Julia, Julienne, Juliette, vierge et martyre (*jeunesse, adolescence*). — S. Emile, mart. en Afrique (*douceur aimable*). — *4 Temps.*

23 DIM TRINITÉ. — S. Didier, év. et martyr (*désiré*).

24 lun S. Donatien, martyr. — Esther (*étoile*) du calendrier hébraïque.

25 mar S. Urbain, pape et martyr (*de la ville*).

26 mer S. Philippe de Néri. — S. Bérenger, moine, Bérengère (*baron, baronne*).

Effet de grande marée vers le soir.

27 jeu FÊTE-DIEU. — S. Eutrope, év. d'Orange. — S. Hildevert, patron des tabletiers et des drapiers. — S. Olivier, pèlerin, Olivia.

28 ven S. Germain, év. de Paris, patron des danseurs (*guerrier*)

29 sam S. Maximin, évêque.

30 DIM Ste Emilie, mart. (*aimable, douce*). — S. Félix, m. (*heureux*). — Jeanne d'Arc est brûlée à Rouen, 1431.

31 lun Ste Pétronille, vierge, que l'on nomme aussi Périne et Pernelle, et que l'on suppose fille de saint Pierre.

Les jours croissent de 3 m. le mat. du 1er au 8, et de 7 m. jusqu'au 9 le soir. Ils décroissent de 5 m. du 12 au 30 le soir.

SOLEIL.		LUNE.			
Lever.	Coucher.		Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 3 m.	7 h. 53 m.	le 2,	$0^h 54^m$ m.	$11^h 35^m$ m.	D.Q.
le 11, 3 h. 58 m.	8 h. 1 m.	le 10,	$4^h 32^m$ m.	$8^h 13^m$ s.	N. L.
le 21, 3 h. 58 m.	8 h. 5 m.	le 17,	$0^h 18^m$ s.	$0^h 28^m$ m.	P. Q.
		le 24,	$8^h 27^m$ s.	$4^h 24^m$ m.	P. L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe de

L'ÉCREVISSE.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 13, 11 heures 58 minutes.
Du 14 au 24, midi.
Du 25 au 30, midi 2 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

S'il pleut non loin de Saint-Médard,
Le tiers des biens est au hasard.

S'il pleut le jour de Saint-Médard,
Il pleut pendant quarante jours....
[*quelque part!*

L'eau de Saint-Jean ôte le vin;
Elle ne donne point de pain.

Quand les fèves sont en fleur,
Les fols sont en vigueur.

Fève fleurie
Temps de folie.

L'année en foin fertile
Est souvent année stérile.

Beau temps en juin,
Abondance de grain.

S'il pleut au jour de Saint-Gervais,
Pour les blés c'est signe mauvais.

Saint-Pierre et St-Paul pluvieux
Pour trente jours sont dangereux.

---

1 mar S. Pamphile, martyr.
2 mer S. Erasme ou Elme ou Edme, évêque et martyr (*amour*).
3 jeu OCTAVE FÊTE-DIEU. — Ste Clotilde, reine de France, femme de Clovis (*illustre*), patronne des notaires. — S. Cécilius.

4 ven S. Quirin, évêque et mart. — Bataille de Magenta, 1859.
5 sam S. Boniface, archevêque.
6 DIM S. Norbert, archev. — S. Claude, archev. (*boiteux*).
7 lun S. Marcelin, év. (de Mars, *martial*).
8 mar S. Médard, évêque de Noyon, patron des marchands de parapluies (*hardiesse, puissance*).



9 mer S. Félicien, martyr (de Félix, *heureux*). — Ste Pélagie, vierge et martyre à Antioche (*venant de la mer*).
10 jeu S. Landri, évêque de Paris (*puissance*). — La bienheureuse Diane (*lumière*).

11 ven S. Barnabé, apôtre (*consolation*). — Ste Roseline, chartreuse (*semblable à la rose*). — Ste Basilide (*royale*).

Effet de grande marée vers le soir.

12 sam S. Olympe, évêque (*brillant*).

13 DIM S. Antoine de Padoue, capucin. — S. Vivant, prêtre.

14 lun S. Valère, martyr (*puissance*). — S. Elysée. — Bataille de Marengo, 1800. — Bat. de Friedland, 1807. — Annexion de la Savoie et de Nice à la France, 1860.

15 mar S. Modeste, martyr. — Ste Crescentia, martyre (*croissance*), patronne des nourrices.

16 mer S. Fargeau, évêque.

17 jeu S. Aurélien, évêque (*soleil*). — S. Prior, ermite. — S. Isaure, diacre et m. — S. Ismaël, m. en Chalcédoine.

18 ven Ste Marine, vierge. — S. Fortuné, évêque. — Bataille de Waterloo, 1815.

19 sam SACRÉ-CŒUR selon l'usage romain. S. Gervais et S. Protais, martyrs. — 1er MESSIDOR.

20 DIM S. Silvère, pape et martyr.

21 lun S. Leufroy. — S. Raoul ou Rodolphe, archev. de Bourges (*secourable*). — ÉTÉ.

22 mar S. Paulin de Nola, Pauline (*repos*). — S. Alban.

23 mer Ste Ethelrède, vulg. Audry, épouse de deux princes, vierge et abbesse. — S. Jacob, évêque de Toulouse. — *Vigile*, sans jeûne.

24 jeu S. Jean-Baptiste, Jeanne, Jeannette, Jenny (naissance de S. Jean; la Décollation, 29 août) (signification de Jean : *très-gracieux*). — Bataille de Solferino, 1859.

25 ven S. Prosper, docteur de l'Eglise (*bonheur, prospérité*). — S. Salomon, roi de Bretagne (*pacifique*).

Effet de grande marée vers le soir.

26 sam S. Jean et S. Paul, martyrs à Rome.

27 DIM S. Ladislas, roi de Hongrie. — S. Adelin, solitaire (*noblesse*). — S. Ferdinand ou Fernand, év.

28 lun S. Irénée, év. de Lyon (*pacifique*). — *Vigile* sans jeûne.

29 mar S. Pierre et S. Paul, apôtres; S. Pierre, patron des serruriers, maçons, plâtriers, tailleurs (Pierre : *rocher* ou *pierre*; Paul : *repos*).

30 mer S. Martial, év. (de *Mars*).

Les jours décroissent env. de 32 min. le mat. et de 27 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 2 m.	8 h. 5 m.	le 2, 0^h 7^mm.	$0^h 29^m$s.	D. Q.
le 11, 4 h. 10 m.	8 h. 0 m.	le 9, 4^h 2^mm.	$7^h 56^m$s.	N. L.
le 21, 4 h. 21 m.	7 h. 51 m.	le 16, $0^h 39^m$s.	$11^h 55^m$s.	P. Q.
		le 23, $7^h 53^m$s.	4^h 4^mm.	P. L.
		le 31, $11^h 20^m$s.	$0^h 22^m$s.	D. Q.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du

LION.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 31, midi 5 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

En juillet
La faucille au poignet.

A la Madeleine (22)
La noix est pleine.

A la Saint-Laurent (10 août)
On fouille dedans.

Qui veut bon navet
Le sème en juillet.

1 jeu S. Léonore, év. (dont on a fait Éléonore) (*lion, courage*).

2 ven VISITATION DE LA SAINTE VIERGE. — Napoléon commence la conquête de l'Égypte, 1798.

3 sam S. Anatole, évêque (*aurore* ou *approche d'un astre*). — S. Héliodore, év. (*présent du soleil*). — S. Bertrand, év. de Mons.

4 DIM Translation de S. Martin, S. Martin d'été, fête des tonneliers. — Ste Berthe, abbesse (*très-illustre*). — S. Odon, archev. de Cantorbéry. Voir 18 nov.

5 lun Ste Zoé, martyre (*vie*).

6 mar S. Ulric, évêque (*heureux*).

7 mer Ste Hedelburge ou Aubierge, abbesse. — S. Eudes ou Odo, év. en Espagne (*riche*). Voir 18 nov.

8 jeu Ste Elisabeth, reine de Portugal (*serment de Dieu*). On a fait de ce nom : Elisa, Elise, Lisbeth, Babet.

9 ven S. Ephrem, docteur.

10 sam Ste Félicité et ses sept enfants, martyrs (de Félix, *heureux*).

11 DIM Translation de S. Benoît.

Effet de grande marée vers le matin.

12 lun FÊTE DU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS (rite parisien). — S. Gualbert, abbé. — Paix de Villafranca, 1859.



13 mar S. Eugène de Carthage.

14 mer S. Bonaventure, cardinal. — Révolution de 1789.

15 jeu S. Henry, emper. d'Allemagne (*honneur* et *puissance*). Ary est l'abrégé de Henry. — Ste Sarah, v. en Egypte (*parfum*).

16 ven Notre-Dame du Mont-Carmel. Ste Renelde, vierge, sœur de Ste Gudule.

17 sam S. Alexis, confesseur de la foi (*secourable*). — Ste Marceline, vierge (de Marcel, *martial*).

18 DIM S. Thomas d'Aquin (*admirable*). — S. Arnoul, év., patron des brasseurs.

19 lun S. Vincent de Paul. — S. Arsène, anachorète (*fermeté*). — S. Frédéric, év. et m. (*pacifique*). — 1er THERMIDOR.

20 mar Ste Marguerite, vierge et mart. (*diamant, pierre précieuse*), patronne des femmes en couches.

21 mer S. Victor, mart. (*triomphateur*). — Bat. des Pyramides, 1798.

22 jeu Ste Marie-Madeleine, amie de Jésus-Christ, non pécheresse, non pénitente, et qu'il ne faut pas confondre, selon une tradition erronée, avec la femme pécheresse. Voir les preuves dans l'*Almanach prophétique*, 1861. Ste Madeleine, dont le nom signifie *magnificence*, est la patronne des parfumeurs et gantiers, à cause des parfums dont on suppose qu'elle fit usage.

23 ven Ste Hérondine, vierge romaine. — S. Apollinaire, év. et m., patron des épingliers (*astre*).

24 sam Ste Christine, vierge et martyre.

25 DIM S. Jacques le Majeur, apôtre, patron des meuniers et des chapeliers. — S. Christophe, martyr, patron des portefaix, à cause de sa taille colossale.

Effet de grande marée vers le soir.

26 lun S. Marcel, év. de Paris, translation.
27 mar S. Pantaléon, médecin. — S. Aurèle et Ste Nathalie, son épouse, martyrs en Espagne. — Révolution de 1830.

28 mer Ste Anne, Anna, Annette, Anaïs, Nanine, Ninette, Ninon (*grâce*), patronne des institutrices et des menuisiers. — S. Joachim, père de la sainte Vierge.

29 jeu Ste Marthe avec Marie-Madeleine étaient hôtesses et amies de Jésus-Christ (*piquante, agaçante*). — Ste Béatrix ou Béatrice, martyre à Rome (*béate* ou *heureuse*).

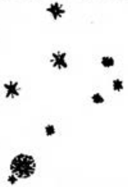
30 ven S. Ignace de Loyola.

31 sam S. Germain l'Auxerrois, évêque.

Les almanachs placent ordinairement au 24 de ce mois la *canicule*, et cela sans raison. La canicule (traduction : *petit chien*) est le temps où la chaleur extrême fait tomber les animaux dans la langueur et l'abattement. Il n'y a donc aucune raison d'annoncer cette époque à jour fixe. Elle s'annonçait autrefois par l'apparition de la constellation du chien qui contient l'étoile *Sirius*.

Les jours décroissent env. de 43 m. le matin et de 54 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	**LUNE.** Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 35 m.	7 h. 37 m.	le 7, 3h 53m m.	7h 19m s.	N. L.
le 11, 4 h. 48 m.	7 h. 21 m.	le 14, 0h 57m s.	10h 59m s.	P. Q.
le 21, 5 h. 2 m.	7 h. 3 m.	le 22, 7h 29m s.	5h 0m m.	P. L.
		le 30, 10h 53m s.	1h 23m s.	D. Q.



Signe par les étoiles.

* Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe de la

VIERGE.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 20, midi 5 minutes. | Du 21 au 31, midi.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Quand il pleut en août
Il pleut miel et bon moût (vin).

S'il pleut à la Saint-Laurent,
Cette pluie arrive à temps.

1 DIM **Ste Sophie** (*sagesse*). — Ste Espérance, Ste Foi et Ste Charité, ses filles, martyrisées toutes ensemble à Rome. — S. Spire. évêque.
2 lun Susception ou réception d'un morceau de la vraie croix à N. D. de Paris en 1109. — S. Etienne, pape, Etiennette (*couronne, couronnée*). — S. Gustave (*auguste*).
3 mar Ste Lydie, mde de pourpre à Philippe, hôtesse de S. Paul.
4 mer S. Dominique, fond. des Dominicains (de *Dominus*).
5 jeu N. D. des Neiges. — S. Yon, prêtre. — S. Oswald, roi d'Angleterre (*brave*). — S. Abel, archev. — S. Cassien, év. d'Autun, patron des écrivains et maîtres d'école.
6 ven Transfiguration de N. S. J. C.
7 sam S. Gaëtan. — S. Albert, carm. Voy. aussi 8 avril.
8 DIM S. Justin, martyr.
9 lun S. Romain, m. à Rome. — Avénem. de Louis-Philippe, 1830.
Effet de très-grande marée vers le matin.

10 mar S. Laurent, mart. (de *laurus*, laurier), patron des verriers. Voyez Laurence, 8 oct. — Ste Philomène, v. et m. (*courageuse*). — Prise des Tuileries, chute de Louis XVI, 1792.

11 mer Ste Susanne, v. et m. à Rome; Suzon, Suzette (*fleur splendide*). — S. Alexandre, charbonnier, puis év. — Réception par S. Louis de la sainte couronne d'épines à Paris, 1239.

12 jeu Ste Claire ou Clara, institutrice de l'ordre du *silence perpétuel;* Clary, Clarisse, Clairette (*illustre*), patronne des miroitiers, vitriers, cristalliers, doreurs et brodeurs.

13 ven S. Hippolyte, soldat, martyrisé avec S. Étienne (*écorché par les chevaux*). — Ste Radegonde, reine de France. — S. Raimond Nonat.

14 sam S. Eusèbe, prêtre. — Maigre et jeûne.

15 DIM ASSOMPTION de la sainte Vierge Marie; Maria, Marianne, Mariette (*amertume*). — S. NAPOLÉON, Néopole ou Neopolus, martyr à Alexandrie sous Dioclétien. Naissance de Napoléon Ier, 1769.



16 lun S. Roch. — S. Raoul, moine; même nom que Rodolphe (*secourable*).

17 mar S. Mammès, berger. — S. Carloman, duc des Français et moine, huitième siècle.

18 mer Ste Hélène, impératrice. — 1er FRUCTIDOR.

19 jeu S. Louis, évêque de Toulouse.

20 ven S. Bernard, abbé. — S. Philibert, abbé de Jumiéges (*brave*).

21 sam S. Privat, évêque.

22 DIM S. Symphorien, martyr à Autun.

23 lun Ste Chantal, fondatrice des Visitandines, aïeule de madame de Sévigné. — S. Sidoine, évêque.

Effet de grande marée vers le soir.

24 mar S. Barthélemy, ap., patron des tailleurs et des tanneurs.

25 mer S. Louis, roi de France; Ludovicus, Ludovic, Loys, Aloys; Louise, Louisa, Louisette, Louison, Lise, Lisette, Héloïse (*illustre*), patron des limonadiers, coiffeurs, bonnetiers, passementiers, éventaillistes.

26 jeu S. Zéphirin, pape. — S. Genès, comédien et martyr à Rome, patron des comédiens. — S. Eulalius, év. de Nevers.

27 ven S. Césaire, évêque d'Arles.

28 sam S. Augustin, docteur de l'Eglise (*croissance*). — La B. Adelinde, abbesse. — S. Vivien, évêque.

29 DIM Décollation de S. Jean-Baptiste. — S. Adelphe, év. de Metz; Adelphine, Delphine (*fraternité*). — S. Nicias ou Nicéas, m. (*triomphateur*). — S. Albéric, soldat (*commandement*).

30 lun S. Fiacre, anachorète, patron des horticulteurs. — Ste Rose de Lima, vierge. — S. Eone, év. — S. Agile ou Aile, abb.

31 mar Ste Isabelle, vierge, sœur unique de S. Louis, fondatr. du couvent de Longchamps, près Paris (*serment sacré*). — S. Ovide, martyr à Rome. — S. Moïse, d'abord voleur de grand chemin, puis pénitent, anachorète et martyr. — S. Aristide, philosophe d'Athènes converti.



1869. FRUCTIDOR. SEPTEMBRE. MOIS DES FRUITS.

Les jours décroissent env. de 43 min. le mat. et de 62 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 5 h. 18 m.	6 h. 41 m.	le 6, 5h 19m m.	7h 0m s.	N. L.
le 11, 5 h. 32 m.	6 h. 20 m.	le 12, 1h 5m s.	10h 14m s.	P. Q.
le 21, 5 h. 46 m.	5 h. 59 m.	le 20, 6h 20m s.	4h 56m m.	P. L.
		le 28, 10h 17m s.	1h 15m s.	D. Q.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe de la

BALANCE.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 8, midi.
Du 9 au 15, 11 heures 56 minutes.
Du 16 au 25, 11 53
Du 26 au 30, 11 50

Proverbes ruraux et prophétiques.

Si l'osier fleurit,
Le raisin mûrit.

Quinze jours avant Saint-Michel
L'eau ne demeure pas au ciel.

Septembre est le *mai* d'automne.

A la Saint-Leu
La lampe au cleu (clou).

A la Saint-Matthieu, les jours
Égaux aux nuits dans leur cours.

Départ des hirondelles.

1 mer S. Leu ou Loup, *lupus*, év. de Sens. — S. Gilles, abbé.

2 jeu S. Lazare, frère de Ste Marthe. — Jour néfaste du massacre dans les prisons de Paris, 1792.

3 ven S. Grégoire le Grand, pape, jour de son sacre, sa mort 12 mars.— Ste Phébé, diaconesse (*lumière*).

4 sam Ste Rosalie, vierge et solitaire, princesse du sang impérial de Charlemagne (*rosée*); Rosette, Rosita, Rosine. Elle est le sujet d'une grande fête à Palerme, où sont ses reliques dans une grotte célèbre qu'elle a habitée. — S. Marin, maçon et ermite, fondat. de la rép. de Saint-Marin.

5 DIM S. Bertin, abbé. — S. Victorin, abbé. — Le B. Gentil, m.

6 lun S. Eleuthère, abbé (*libre*). — Ste Reine, vierge et mart.

7 mar S. Cloud, petit-fils de Clovis, patron des cloutiers; grande et célèbre fête près Paris.

Effet de très-grande marée vers le soir.

8 mer NATIVITÉ de N. D.

9 jeu S. Omer, évêque. — La B. Séraphine, abbesse. — Prise de Sébastopol, 1855.

10 ven Ste Pulchérie, impératrice (*très-belle*). — Temps du départ des hirondelles.

11 sam S. Hyacinthe, évêque (*précieuse fleur*). — S. Patient. — S. Emilien, év. (*doux, aimable*).

12 DIM S. Raphaël, archange (*guérison par la Divinité*). — Ste Bone ou Bonne, vierge.

13 lun S. Amé ou Aimé, évêque. — S. Maurille.



14 mar Exaltation (*triomphe*) de la sainte croix par Constantin et par Héraclius. — Entrée des Français à Moscou, 1812.

15 mer S. Nicétas, martyr. — S. Nicomède, prêtre. — S. Alfred le Grand, roi d'Angleterre (*pacifique*). — 4 *Temps*.

16 jeu Ste Euphémie, vierge et m. (*parole agréable*). — S. Cyprien, évêque (*natif de Chypre*). — S. Corneille, pape. — Ste Eugénie, abbesse (d'*heureuse naissance* ou *génération*). — Ste Edithe, fille du roi Edgard d'Angleterre, morte sœur de charité après avoir refusé la couronne (*noblesse*). — S. Ninias, apôtre des Pictes.

17 ven S. Lambert, évêque, patron de la ville de Liége (*puissant*). — 4 *Temps*.

18 sam S. Jean Chrysostome, doct. de l'Eglise. — S. Thomas de Villeneuve, archev. — Temps de la rentrée, à Paris, des plantes d'orangerie. — 4 *Temps.*

19 DIM S. Janvier, évêque. Très-célèbre à Naples, où son sang, conservé, se liquéfie le jour de sa fête.

20 lun S. Eustache, martyr. — Bat. de Valmy, 1792.

21 mar S. Matthieu, évangéliste (*don, présent* ou *homme savant*).— Ste Iphigénie, vierge en Ethiopie. — Etablissement de la République française, 1792.

22 mer S. Maurice (*né en Mauritanie*), commandant de la Légion Thébaine, et martyrisé avec toute sa légion de dix mille hommes, patron des militaires et aussi patron des teinturiers.

Effet de grande marée vers le matin.

23 jeu Ste Thècle, v. et m. — AUTOMNE. — 1er VENDÉMIAIRE.

24 ven Ste Susanne, vierge et m. en Palestine; Suzon, Suzette (*fleur splendide*). — S. Andoche, prêtre.

25 sam S. Firmin, prem. évêq. d'Amiens, m. (*fermeté*).

26 DIM Ste Justine, martyre à Padoue, dont elle est la patronne, ainsi que de Venise, avec S. Marc (*justice, équité*).

27 lun S. Côme et S. Damien, martyrs, patrons des chirurgiens. — S. Florentin, m. — S. Elzéar, dim. d'Eléazar. — Le vénér. Armand, moine (*guerrier*).

28 mar S. Ceran, év. de Paris. — S. Théodore, soldat, m. (*don de Dieu*). — S. Venceslas, duc de Bohême.

29 mer S. Michel, ange tutélaire de la France (*représentation ou portrait de Dieu*). — Fête de tous les anges.

30 jeu S. Jérôme, doct. de l'Eglise (*nom saint, nom sacré*).



Les jours décroissent env. de 47 min. le mat. et de 59 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 6 h. 1 m.	5 h. 38 m.	le 5, 5h 32m m.	5h 54m s.	N. L.
le 11, 6 h. 16 m.	5 h. 17 m.	le 12, 1h 50m s.	10h 41m s.	P. Q.
le 21, 6 h. 31 m.	4 h. 58 m.	le 20, 5h 31m s.	5h 55m m.	P. L.
		le 28, 11h 11m s.	1h 43m s.	D. Q.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du SCORPION.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 10, 11 heures 48 minutes.
Du 11 au 31, 11 45

Proverbes ruraux et prophétiques.

A la Saint-Remi
Tous perdreaux sont perdrix.
Saint-Crépin, la mort aux mouches.
Au négligent laboureur,
Les rats mangent le meilleur.

A la Saint-Simon
Une mouche vaut un pigeon.
Courts rameaux, longue vendange.

1 ven S. Remi, évêque de Reims. — S. Waston ou Gaston, patron de Condé en Hainaut (*hôte*, de *gasthaus*).

2 sam Les Saints Anges gardiens. — S. Léger, év. et martyr.

3 DIM S. Denis l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes et mart.

4 lun S. François d'Assise, fondateur de l'ordre des Franciscains (capucins). (*Franck, franc, libre.*)

5 mar Ste Aure, abbesse. — Ste Placide, m.

6 mer S. Bruno, fondateur des Chartreux.

7 jeu S. Serge, Sergius, martyr, célèbre en Russie. — Jour où ont eu lieu les noces de Cana.

Effet de très-grande marée vers le matin.

8 ven Ste Brigitte, veuve. — Ste Thaïs, pénitente. — Ste Pélagie, pénitente. — S. Amour, diacre. — Ste Laurence, m. à Ancône. Voyez Laurent, 10 août. — *Vigile*, sans jeûne.

9 sam S. Denis, apôtre des Gaules et év. de Paris, martyrisé à

Montmartre avec ses compagnons Rustique et Eleuthère. — S. Démétrius, Dimitri, Dmitri, m. (*venant de Dieu*).

10 DIM S. Paulin, évêque.
11 lun S. Nicaise, prêtre.
12 mar S. Wilfrid, évêque.
13 mer S. Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, ou Edgar (*constant dans sa croyance*). — Napoléon à Ste-Hélène, 1815.
14 jeu S. Caliste, pape. — Bataille d'Iéna, 1806.
15 ven Ste Thérèse, fond. des Carmélites déchaussées (*farouche*).
16 sam S. Anastase, ermite (*revivre*). — S. Gal, évêque. — Supplice de la reine Marie-Antoinette, 1793.
17 DIM S. Cerbonay, évêque.
18 lun S. Luc, év., médec. et peintre (*vive lumière*), pat. des peintres.
19 mar S. Savinien, premier évêque de Sens.
20 mer S. Caprais, abbé. — S. Fauste, év. de Riez.
21 jeu Ste Ursule, abbesse, et ses 11 compagnes, martyres (non 11,000, comme on le dit à Cologne) (d'*ursa*, *ourse*, *petite ourse*). — Ste Céline, vierge; Cœlina, Célina, Célinie. — S. Hilarion, fond. de la vie monastique en Palestine.
22 ven S. Mellon, 1er év. de Rouen. — Ste Alodie (*héritage*), mart.

Effet de grande marée vers le matin.

23 sam S. Théodoret, prêtre. — S. Gratien, év. — 1er BRUMAIRE.
24 DIM S. Magloire, évêque. — S. Evergète, év.
25 lun SS. Crépin et Crépinien, cordonniers, martyrs à Soissons, patrons des chaussuriers.
26 mar S. Rustique, év. de Narbonne. — S. Evariste, pape (*très-bon*).
27 mer S. Frumence, apôtre de l'Ethiopie.
28 jeu S. Simon (*obéissant*), S. Jude, apôtres, patrons des maçons.
29 ven S. Narcisse, év. — Ste Ermelinde, vierge (*fille de guerrier*).
30 sam S. Lucain, martyr.
31 DIM S. Quentin, martyr. — *Maigre et jeûne*.

Les jours décroissent env. de 45 min. le mat. et de 34 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 6 h. 49 m.	4 h. 38 m.	le 3, $5^h 44^m$ m.	$4^h 49^m$ s.	N. L.
le 11, 7 h. 5 m.	4 h. 23 m.	le 11, $1^h 41^m$ s.	$11^h 35^m$ s.	P. Q.
le 21, 7 h. 20 m.	4 h. 12 m.	le 19, $4^h 52^m$ s.	$6^h 59^m$ m.	P. L.
		le 26, $11^h 27^m$ s.	$0^h 55^m$ s.	D. Q.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du SAGITTAIRE.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge doit marquer :
Du 1er au 10, 11 heures 43 minutes.
Du 11 au 20, 11 46
Du 21 au 30, 11 47

Proverbes ruraux et prophétiques.

Entre la Toussaint et Noël
Ne peut trop pleuvoir ni venter.
Notre-Dame après
Pour boire il est prêt.

A la Saint-Martin bois le bon vin,
Et laisse l'eau pour le moulin.
A la Toussaint les blés semés
Et tous les fruits bien enserrés.

1 lun FÊTE DE TOUS LES SAINTS. — S. Amable, patron de Riom en Auvergne.

2 mar *Commémoration des morts :* Fête des âmes.

3 mer S. Marcel, év. de Paris, patron des gainiers, merciers, drapiers, menuisiers. — S. Hubert, fête des chasseurs.

4 jeu S. Charles Borromée, archev. de Milan ; Caroline et Charlotte sont dérivées de Charles, ainsi que Carle. — S. Emmeric ou Emery, prince de Hongrie.

5 ven Ste Elisabeth, mère de S. Jean Bapt., omise dans les vies des saints. Voir 8 juill. et 19 nov. — Ste Bertilde, abbesse de Chelles.

Effet de très-grande marée vers le matin.

6 sam S. Léonard, ermite, patron des pauvres prisonniers.

7 DIM S. Amarante, m. — S. Florent, évêque. — S. Hercule, év. de Pérouse et m. — S. Ernest, martyr à la Mecque.
8 lun Fête de toutes les saintes reliques.



9 mar S. Mathurin, prêtre. — Journée du 18 brumaire; Consulat, 1799.
10 mer S. Juste, arch. — Ste Florence, m. — Ste Nymphe, vierge, en Sicile.
11 jeu S. Martin, patron, avec S. Maurice, des militaires, patron encore des tisserands, tanneurs, corroyeurs. — Époque restée dans les campagnes celle des fermages. — Été de la St-Martin.
12 ven S. René (*qui renaît*), patron d'Angers. — Ste Estelle, vierge (*heureuse étoile*).
13 sam S. Brice, év. — Prem. entrée des Français à Vienne, 1805.
14 DIM S. Maclou, Malo ou Mahout, évêque.
15 lun S. Eugène, martyr à Deuil, près Paris. — FÊTE DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.
16 mar S. Edme ou Edmond, archev. (*heureux maître*), voir au 20. — S. Léopold le Pieux, marquis d'Autriche, onzième siècle (*bon seigneur*).
17 mer S. Agnan, év. — S. Alphée, m. (*secourable*). — Passage du pont d'Arcole, 1796.
18 jeu S. Othon, Odon, Odo, Aude, ou encore Eudes, abbé de Cluny (*contraction* de *dominus*, seigneur): Eudes est la traduction latine du nom de Odo. — Ste Aude, vierge.
19 ven Ste Elisabeth de Hongrie, veuve du landgrave de Thuringe, et morte de misère dans l'hôpital fondé par elle; patronne des dentellières. On lui attribue le miracle des roses. Voy. 8 juill. et 5 nov.
20 sam S. Edmond, roi d'Angleterre.

Effet de grande marée vers le soir.

DIM PRÉSENTATION de la Ste Vierge au temple.

22 lun Ste Cécile, patronne des musiciens (*bonne maîtresse*). — S. Philémon (*baiser d'amour*) et Ste Appie, sa femme, mart. — 1er FRIMAIRE.

23 mar S. Clément, pape.

24 mer S. Séverin, solitaire à Paris. — Ste Flore, m.

25 jeu Ste Catherine, fête des demoiselles (*pureté*).

26 ven Ste Geneviève des Ardents. — Ste Delphine, épouse de S. Elzéar et vierge. — S. Conrad, év.

27 sam S. Maxime, évêque (*très-grand*).



DIM AVENT. — S. Sosthène, disciple de S. Paul (*force morale*). — S. Conrad, Conradin (*hardi*).

29 lun S. Saturnin de Toulouse.

30 mar S. André, apôtre.

Les jours décroissent de 22 min. le mat. dans le mois, et de 3 min. le soir jusqu'au 9. Ils croissent le soir de 10 min. du 16 au 31.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 7 h. 34 m.	4 h. 4 m.	le 3, $7^h 14^m$ m.	$4^h 30^m$ s.	N. L.
le 11, 7 h. 46 m.	4 h. 1 m.	le 10, $0^h 36^m$ s.	$11^h 26^m$ s.	P. Q.
le 21, 7 h. 53 m.	4 h. 4 m.	le 18, $4^h\ 5^m$ s.	$6^h 54^m$ m.	P. L.
		le 26, minuit.	$0^h 24^m$ s.	D. Q.



Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du

CAPRICORNE.



Signe par les étoiles.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 10, 11 heures 50 minutes.
Du 11 au 20, 11 — 55 —
Du 21 au 31, midi.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Si l'hiver ne fait son devoir
Aux mois de décembre et janvier,
Au plus tard il se fera voir
Dès le deuxième février.

A Noël au balcon,
A Pâques au tison.

Quand on voit un hiver avant Noël,
On est sûr d'en avoir deux.

A Noël les moucherons,
A Pâques les glaçons.

Qui se chauffe au soleil à Noël le saint jour
Devra brûler du bois quand Pâque aura son tour.

A la Saint-Thomas les jours sont au plus bas.

---

1 mer S. Eloi, orfévre, maître des monnaies, puis év. de Noyon; patr. des orfévres, forgerons, serruriers (*bon jugement*).

2 jeu S. Léonce, soldat et martyr; Léontine (*lion*). — Sacre de Napoléon Ier, 1804. — Bataille d'Austerlitz, 1805. — Chute de la deuxième République française, 1852. — Napoléon III empereur, 1852.

3 ven S. François Xavier, apôtre des Indes.

4 sam Ste Barbe, martyrisée en Egypte (*barbare*), patronne des artilleurs, arquebusiers, artificiers, mineurs, pompiers, marins; patronne aussi des hommes et des femmes mariés. — S. Osmond, év. — Entrée des Français à Madrid, 1808.

Effet de grande marée vers le soir.

5 DIM S. Sabas, abbé. — S. Nisier, Nicièce ou Nicet, évêque. — Ste Crispine, m.

6 lun S. Nicolas, Colin, Colas, Nicole, Nicolette (*victoire*), fête des garçons et férie en grand renom en Russie; patron aussi des épiciers, des fleuristes et des emballeurs.
7 mar Ste Fare, abbesse. — S. Ambroise : son Ordination.
8 mer IMMACULÉE CONCEPTION de la sainte Vierge.
9 jeu Ste Léocadie, vierge et martyre.
10 ven Ste Valère, vierge et mart. (*force*, *puissance*). — Napoléon III président de la deuxième République, 1848.
11 sam S. Daniel Stylite.
12 DIM S. Valéry, abbé. — Ste Odile, abbesse.
13 lun Ste Luce ou Lucie, v. et m.; Lucile, Lucinde (*lumière*).
14 mar S. Nicaise, évêque de Reims.
15 mer S. Mesmin, abbé. — 4 *Temps.*
16 jeu Ste Adélaïde, impératrice, femme d'Othon le Grand (*fille noble*). On dérive de ce nom : Adèle, Adeline, Adelina, et même, par contraction : Alice, Alix, Alice, Aline, Délia. — Ste Blanche, vierge.
17 ven Ste Olympiade, veuve (*qui brille au plus haut des cieux*); Olympe, Olympie. — 4 *Temps.*
18 sam S. Gatien, premier évêque de Tours. — 4 *Temps.*
19 DIM Ste Meuris, martyre. — S. Timothée, martyr.
20 lun S. Philogone, évêque.

Effet de grande marée vers le matin.

21 mar S. Thomas, apôtre. — HIVER.
22 mer S. Thémistocle, berger, m. — S. Honorat. — Ste Angelina, abbesse. — 1er NIVÔSE.
23 jeu Ste Victoire, vierge et martyre.
24 ven S. Delphin, év. — Ste Trasille et Ste Emilienne, vierge. — Ste Irmine, abb. — *Vigile, jeûne.*
25 sam NOEL. On en tire les noms de Natal, Natalis, Natalie (*naissance*).
26 DIM S. Etienne, diacre, premier martyr.
27 lun S. Jean, ap. et évangéliste, patron des parcheminiers.
28 mar Saints Innocents.
29 mer Ste Mélanie, dame romaine (*brune* ou *noire*).
30 jeu Ste Colombe, martyre à Sens.
31 ven S. Sylvestre, pape. — Il y a huit saints de ce nom.

N. B. Avant le Concordat entre le Pape et Napoléon Ier, dans la série de 16 jours, depuis le 24 décembre (ce jour étant dimanche) jusqu'au 7 janvier (dimanche), ceux qui étaient fêtés et chômés étaient au nombre de 10.

SIGNES DU ZODIAQUE.

			Degrés.
0	♈	***Aries***, le Bélier. Mars	0
1	♉	***Taurus***, le Taureau. Avril	30
2	♊	***Gemini***, les Gémeaux. Mai	60
3	♋	***Cancer***, l'Écrevisse. Juin.	90
4	♌	***Leo***, le Lion. Juillet.	120
5	♍	***Virgo***, la Vierge. Août.	150
6	♎	***Libra***, la Balance. Septembre.	180
7	♏	***Scorpius***, le Scorpion. Octobre.	210
8	♐	***Sagittarius***, le Sagittaire. Novembre . .	240
9	♑	***Capricornus***, le Capricorne. Décembre.	270
10	♒	***Aquarius***, le Verseau. Janvier	300
11	♓	***Pisces***, les Poissons. Février.	330

☉ Soleil. ☾ Lune.

PLANÈTES.

☿ Mercure.	♁ La Terre.	♃ Jupiter.	♅ Uranus.
♀ Vénus.	♂ Mars.	♄ Saturne.	♆ Neptune.

PLANÈTES ENTRE MARS ET JUPITER DANS L'ORDRE DES DÉCOUVERTES.

Cérès.	Fortuna.	Fides.	Pandore.
Pallas.	Massalia.	Léda.	Melæte.
Junon.	Lutetia.	Lætitia.	Mnémosyne.
Vesta.	Calliope.	Harmonia.	Olympia.
Astrée.	Thalie.	Daphné.	Concordia.
Hébé.	Thémis.	Isis.	Danaé.
Iris.	Phocéa.	Ariane.	Echo.
Flore.	Proserpine.	Nysa.	Erato.
Métis.	Euterpe.	Eugénia.	Ausonia.
Hygie.	Bellone.	Hestia.	Angelina.
Parthénope.	Amphitrite.	Aglaïa.	Maximiliana.
Victoria.	Uranie.	Doris.	Maja.
Égérie.	Euphrosyne.	Palès.	Asia.
Irène.	Pomone.	Virginia.	Leto.
Eunomia.	Polymnie.	Nemausa.	Hesperia.
Psyché.	Circé.	Europa.	Panopea.
Thétis.	Leucothée.	Calypso.	Niobé.
Melpomène.	Atalante.	Alexandra.	Feronia.

Clytia.	Diana.	Béatrix.	Thisbé.
Galathea.	Eurynome.	Clio.	N....
Eurydic.	Sapho.	Io.	Antiope.
Freia.	Terpsichore.	Sémélé.	
Frigga.	Alcmène.	Sylvia.	



ÉCLIPSES DE 1869.

Il y aura pendant l'année 1869 deux éclipses de soleil et deux éclipses de lune, savoir :

Eclipse partielle de lune, le 27 janvier, invisible à Paris.

Eclipse annulaire de soleil, les 10-11 février, invisible à Paris.

Eclipse partielle de lune, les 22-23 juillet, invisible à Paris.

Eclipse totale de soleil, le 7 août, invisible à Paris.

PHÉNOMÈNE DES MARÉES :

CE QUE L'ON EN PEUT PRONOSTIQUER.

Les astres s'attirent entre eux par le phénomène que l'on appelle en conséquence *attraction.*

Cet effet se produit d'une manière sensible sur la mer, que le soleil et la lune attirent et soulèvent successivement deux fois par jour à mesure de leur passage au-dessus des eaux.

L'action de ces deux astres y contribue, mais surtout celle de la lune, que l'on compte pour les trois quarts dans l'effet, et c'est aussi d'après ses phases que l'on prédit à l'avance le moment juste où cet effet aura lieu. Quand l'attraction du soleil se combine avec celle de la lune, la force est plus puissante, et c'est ce qui produit les *grandes marées;* alors les eaux s'élèvent de plusieurs mètres pendant six heures, c'est le *flux,* puis elles retombent pendant les six heures suivantes, ce qu'on nomme le *reflux.* Alors les eaux sont refoulées avec une grande force dans tous les fleuves affluents, les nettoient de leurs impuretés, et ce flux donne aux vaisseaux la possibilité d'entrer dans les ports.

Si le vent vient pendant ce temps du côté de la mer, sa force est plus grande, de grands désordres peuvent avoir lieu dans l'atmosphère et amener des pluies abondantes sur les continents. Telle est la conséquence des marées pour produire des changements dans la température.

C'est pour cette raison que nous avons placé dans le calendrier l'indication des jours de l'influence des grandes marées, afin que l'on puisse, en combinant les indications du vent et du baromètre, se rendre compte autant que possible de la température à prévoir.

Du reste l'élévation des marées est proportionnelle avec la grandeur et la profondeur de la mer ; dans les mers étroites ou intérieures, il n'existe que peu ou point de marée; la Méditerranée en a une à peine sensible; la *mer Noire* et la *mer Caspienne* n'en ont aucune.

D'après ces données, on pourra rejeter les prétendues *influences* de la lune, considérées par les savants comme à peu près nulles par elles-mêmes, sauf ce que nous avons dit de l'effet des marées, la force d'attraction de la lune se bornant à soulever de quelques mètres la surface de la mer.

Il y a lieu de croire que l'on pourrait encore faire une exception. La lune ne nous envoie aucune chaleur, mais elle nous donne de la lumière, laquelle est favorable à la végétation, même à celle des graines. Ainsi, si on semait à la nouvelle lune, les graines germeraient plus vite que celles mises en terre à la pleine lune, dont la lumière en accélérerait le développement, tandis que, pour les secondes, la pousse ne s'élevant qu'au *déclin*, elles ne recevraient pas l'excitation nécessaire à leur développement.

Il ne faut donc pas rire de ce que l'on prend pour des préjugés populaires, dit un savant qui signe FLAMEL.

Grandes marées de 1869.

Le tableau ci-dessous renferme les hauteurs de toutes les grandes marées pour 1869. On a pris pour l'unité de hauteur la *moitié* de la hauteur moyenne de la *marée totale*, qui arrive un jour ou deux après la syzygie (*nouvelle* ou *pleine lune*), quand le soleil et la lune, au moment de la syzygie, sont dans l'équateur et dans leurs moyennes distances à la terre.

	Jours et heures de la syzygie.	*Haut. de la marée.*
Janv.	N. L. le 12, à 7h 2m soir.	0,80
	P. L. le 28, à 1h 40m mat.	1,05
Fév.	N. L. le 11, à 2h 3m soir.	0,83
	P. L. le 26, à 0h 14m soir.	1,14
Mars.	N. L. le 13, à 8h 56m mat.	0,87
	P. L. le 27, à 9h 42m soir.	1,15
Avril	N. L. le 12, à 1h 57m mat.	0,88
	P. L. le 26, à 6h 31m mat.	1,07
Mai.	N. L. le 11, à 4h 17m soir.	0,87
	P. L. le 25, à 3h 32m soir.	0,94
Juin.	N. L. le 10, à 4h 1m mat.	0,87
	P. L. le 24, à 1h 48m mat.	0,84
Juill.	N. L. le 9, à 1h 47m soir.	0,92
	P. L. le 23, à 2h 4m soir.	0,81
Août.	N. L. le 7, à 10h 17m soir.	1,02
	P. L. le 22 à 4h 33m mat.	0,85
Sept.	N. L. le 6, à 6h 16m mat.	1,12
	P. L. le 20, à 8h 50m soir.	0,86
Oct.	N. L. le 5, à 2h 29m soir.	1,16
	P. L. le 20, à 2h 7m soir.	0,86
Nov.	N. L. le 3, à 11h 45m soir.	1,09
	P. L. le 19, à 7h 27m mat.	0,85
Déc.	N. L. le 3, à 10h 51m mat.	0,97
	P. L. le 18, à 11h 59m soir.	0,85

On a remarqué que, dans nos ports, **LES PLUS GRANDES MARÉES SUIVENT D'UN JOUR ET DEMI LA NOUVELLE ET LA PLEINE LUNE.** *Ainsi on aura l'époque où elles arrivent en ajoutant un jour et demi à la date des syzygies.* On voit par ce tableau que pendant l'année 1869 les plus fortes marées seront celles des 29 janvier, 28 février, 29 mars, 27 avril, 9 août, 7 septembre, 7 octobre et 5 novembre. Ces marées, surtout celles des 28 février, 29 mars, 7 septembre et 7 octobre, pourraient occasionner quelques désastres si elles étaient favorisées par des vents.

Voici l'unité de hauteur pour quelques ports :

Port de Brest. . . .	3m	21	Port de Saint-Malo .	5m.	98
Lorient. . .	2	24	Audierne. .	2	00
Cherbourg .	2	70	Croisic . . .	2	68
Granville. .	6	35	Dieppe . . .	4	40

L'unité de hauteur à Brest est connue avec une grande exactitude. Elle a été déduite d'un grand nombre d'observations de hautes et basses mers équinoxiales. La moyenne de ces observations a donné $6^{m},415$ pour la différence entre les hautes et basses marées; la moitié de ce nombre, ou $3^{m},21$, est ce qu'on appelle l'*unité de hauteur.*

Pour avoir la hauteur d'une grande marée dans un port, il faut multiplier la hauteur de la marée prise dans le tableau précédent par l'unité de hauteur qui convient à ce port.

Exemple. Quelle sera à Brest la hauteur de la marée qui arrivera le 7 octobre, un jour et demi après la syzygie du 5? Multipliez $3^{m},21$, unité de hauteur à Brest, par le facteur 1,16 du tableau, vous aurez $3^{m},72$ pour la hauteur de la mer au-dessus du niveau moyen qui aurait lieu si l'action du soleil et de la lune venait à cesser.

LA LUNE ROUSSE.

On donne le nom de lune rousse à la lune qui vient après Pâques.

On sait l'influence que la lune exerce sur la terre; son action se fait sentir en plusieurs circonstances, notamment par le flux et le reflux de la mer, et dans certaines grandes marées. Mais on croit dans les campagnes qu'elle a aussi une grande influence sur les phénomènes de la végétation. Les savants ont rangé ces opinions parmi les préjugés populaires. M. Arago trouvait ce jugement un peu hasardé. Il s'agit principalement ici de la lune rousse, qui commence en avril.

Les campagnards prétendent que les rayons de cette lune, en avril et en mai, exercent une fâcheuse action sur les jeunes pousses des plantes. Ils ont remarqué que la nuit, quand le ciel est serein, les feuilles et les bourgeons exposés à la lumière de la lune se roussissent et se gèlent, même quand le thermomètre se maintient à plusieurs degrés au-dessus de zéro. Ils ajoutent que si le ciel est couvert de manière à arrêter les rayons de la lune et les empêcher d'arriver jusqu'aux plantes, les mêmes effets n'ont pas lieu, sous des circonstances de température absolument semblables. Ces observations ne sont pas un préjugé; elles constatent un fait; seulement les causes qu'on lui attribue ne sont pas exactes.

La lune n'a aucune vertu refroidissante; et les remarques des paysans n'avaient pas été expliquées avant les découvertes de M. Wells, qui a exposé sur le sol en plein air de petites masses de coton, d'édredon et d'autres matières légères, et a trouvé la nuit leur température de 6, de 7 et même de 8 degrés au-dessous de l'atmosphère environnante. Les végétaux étant dans le même cas, et cette différence de température n'ayant lieu que par un temps parfaitement serein, il a réhabilité la lune en expliquant le phénomène. Il a démontré aussi que l'observation des jardiniers était juste, mais incomplète.



CALENDRIER

DES FÊTES ET DES FLEURS.

JANVIER.

Dans les jardins, on ne trouvera guère en ce mois de quoi

Fleurir le sein de sa bergère,

à moins que décembre ayant été doux,

L'Hellébore rose de Noel, emblème du *Bel esprit*, n'ait montré ses calices à grains d'or.

Cependant les châssis, les bâches, les serres nous donneront :

Les Jacinthes : *Bienveillance;*

Les Narcisses : *Egoïsme;*

Les Primevères de la Chine : *Première jeunesse;*

Les Tulipes hatives : *Déclaration d'amour.*

Le Camellia, que les faiseurs de dictionnaires du langage des fleurs n'ont pas encore admis, a déjà servi à parer les couronnes de fleurs naturelles, et il continuera jusqu'en avril. Nous lui donnerons l'emblème de *Beauté constante*, qu'il mérite parce que la fleur conserve sa forme plus longtemps que la rose, emblème de la *Beauté*, qu'il remplace en hiver.

Ce précieux arbrisseau a été introduit en Europe par Camelli, et l'on doit l'appeler par reconnaissance *Camellia* et non *Camélia*.

FÉVRIER.

La nature ne nous donne pas encore une floraison bien variée; mais elle ajoute cependant à nos bouquets :

Les CINÉRAIRES, avec leur riche floraison, qui n'ont pas encore reçu d'emblème et pour lesquelles nous proposerons : *Toujours charmante.*

La PERCE-NEIGE a reçu celui de *Consolation*, parce que l'on ne voit guère qu'elle sur terre en ce mois rigoureux.

La VIOLETTE DE PARME, sœur de la violette de nos bosquets, mais moins *modeste* qu'elle.

MARS.

Mars est plus généreux parce qu'il touche déjà à moitié au printemps et que les plantes de serre elles-mêmes se ressentent de son influence. Nous ajouterons aux Jacinthes et Narcisses forcés en serre les plantes de pleine terre :

La VIOLETTE, emblème de la *Modestie*, mais qui peut réclamer le titre de *Reine de Mars;*

L'ANÉMONE HÉPATIQUE, charmante miniature à laquelle on a donné l'emblème de la *Confiance*, tandis que la grande Anémone des fleuristes a celle, tirée de la mythologie, d'*Abandon.*

Les GIROFLÉES, si elles n'ont pas les vertus de la Violette, en ont d'autres qui peuvent les faire considérer comme de fastueuses princesses de la même cour. On les désigne symboliquement par la qualité de *Beauté durable.*

Les PENSÉES, qui n'ont pas besoin de notre éloge, commencent à jouer leur aimable rôle dans nos jardins.

Les CROCUS attirent et égayent nos regards par leurs étoiles de toutes couleurs.

Le Crocus, variété du safran, n'a pas d'emblème reconnu. Nous proposons de le désigner par *Etoile du printemps.* Le safran est désigné comme *Abus*, sans doute parce qu'il ne faut pas abuser de ses étamines jaunes dont on colore certains mets.

La PERVENCHE, *Souvenir*, rappelle en effet le morose, et cependant bonhomme, Jean-Jacques Rousseau.

La PAQUERETTE, *Innocence*, émaille nos gazons et forme avec la CYNOGLOSSE de charmants petits bouquets. Cette fleur mignonne, plus bleue que la turquoise, n'a pas encore d'emblème.

AVRIL.

Ce mois ajoute déjà de très-jolies fleurs à nos bouquets.

L'ALYSSE, qui figure si bien sur les grands vases des jardins ou dans les parterres, où on l'appelle CORBEILLE DORÉE, se détache aussi pour orner les petits bouquets. Au lieu de l'emblème *Guérison* qu'on lui donne, nous proposons celui de *Richesse*.

L'ANÉMONE des fleuristes rappelle l'*Abandon* par Zéphire de la nymphe Anémone.

Les CALCÉOLAIRES, ou Sabots de Vénus, parce qu'elles affectent la forme d'une chaussure, portent avec elles leur signification.

Le DIELYTRA n'a pas encore d'emblème. Les pédoncules qui portent ses fleurs en forme de cœur rose tendre composent des guirlandes de la plus gracieuse élégance et que l'on pourrait appeler la *Réunion des Cœurs*.

La COURONNE IMPÉRIALE, fleur digne de son nom, emblème de la *Majesté*, de la *Puissance*, ne peut figurer que dans les parterres, à cause de son odeur d'ail trop prononcée.

L'IRIS, *Message*, fait un riche ornement.

L'odorante JONQUILLE est l'emblème du *Désir*. C'est un Narcisse.

On trouve dans le MUGUET le *Retour du bonheur*.

Le MYOSOTIS semble dire : *Pensez à moi ; ne m'oubliez pas :* Forget my not.

Les PRIMEVÈRES, *Premier printemps, première jeunesse*, sont dans leur beauté.

Pourquoi donne-t-on à l'Auricule ou OREILLE-D'OURS la signification de *Guet-apens?*

Le PHLOX n'a pas de signification arrêtée.

La SILÈNE, petite plante donnant de gentilles fleurs, peut être la signification de *Gentillesse*.

Le THLASPI signifie *Assurance*,

La VALÉRIANE : *Facilité*,

L'AUBÉPINE : *Doux espoir*,

La JACINTHE : *Aménité*.

MAI.

La nature déploie ses premières beautés sous l'influence d'une température tiède et delicieuse qui anime tous les êtres. C'est la saison des fleurs les plus belles et les plus abondantes.

L'ABSINTHE est une plante funeste qui ouvre mal la nomenclature des fleurs de ce mois. Elle a pour emblème *Amertume*, et elle est malheureusement la base d'une liqueur qui porte son nom, et dont l'abus conduit à la folie et à la mort. Ne lui accordez pas de place dans vos bouquets.

L'ACONIT-CASQUE n'est guère plus favorable. Cette fleur belle et gracieuse est un poison; elle ne peut avoir un emblème flatteur. On l'appelle *Tue-chien* et *Tue-loup*.

Autres fleurs et emblèmes :

AMARYLLIS : *Fierté*.

ANCOLIE : *Folie*, parce que sa fleur ressemble à une marotte.

ASPÉRULE odorante, petit muguet : *Sauvez-moi*.

ASPHODÈLE, plante funèbre chez les anciens : Mes *Regrets* vous suivent jusqu'au tombeau.

BAGUENAUDIER : *Amusement* frivole.

CAMPANULE : *Écoutez-moi*.

CAPUCINE : *Feu d'amour*.

BLEUET : *Délicatesse*.

COLINSIA : *Gentillesse*.

COQUELICOT : *Consolation, Repos*.

GLAÏEUL : *Je vous impose* par ma magnificence. Sa feuille a la forme d'une épée : *Gladius*.

JULIENNE : *Société agréable*.

LILAS : *Amour fraternel*.

LIS : *Majesté*.

MIGNARDISE : *Enfantillage.*
PIVOINE rouge : *Honte.*
PIVOINE rose : *Magnificence.*
PIVOINE blanche : *Belle* et *innocente.*
RENONCULE asiatique : *Vous brillez par vos attraits.*
Petite *renoncule* ou Bouton d'or, renoncule scélérate : *Perfidie.* C'est un poison.
RHODODENDRUM : *Magnificence stérile.*
SAUGE : *Estimée pour ses vertus.*
SERINGAT : *Amour fraternel.*
SOUCI : *Chagrin.*
VALÉRIANE : *Facilité.*

JUIN.

La chaleur printanière augmente beaucoup dans ce mois, et fait épanouir la plus grande partie des fleurs.

La Rose surtout, reine de l'été, comme la représentation la plus juste de la *Beauté* et surtout de celle de la femme.

ROSE blanche : *Innocence.*
CORÉOPSIS : *Élégance ; simplicité.*
CHÈVRE FEUILLE : *Attachement intéressé.*
POIS de senteur : *Plaisir délicat.*
HÉLIOTROPE : *Enivrement d'amour.*
ŒILLET : *Amour vif et pur.*
PAVOT : *Sommeil.*
PETUNIA : *Toujours agréable.*
PIED-D'ALOUETTE : *Légèreté.*
RÉSÉDA : *Vos qualités surpassent vos charmes.*
SCABIEUSE : *Veuvage.*
SPIREA : *Inutilité.*
TAGÈTES, œillet ou rose d'Inde : *Stupidité.*
ZINNIA : *Précaution.*
VÉRONIQUE : *Vraie image.*
LUZERNE : *Vertu.*
SAINFOIN : *Agitation.*
ORANGER : *Pureté.*
DIGITALE : *Travail.*

JUILLET.

La saison décline, mais nous aurons encore à mettre en souvenir quelques belles plantes.

AMARANTE : *Fidélité, Constance.*

DAHLIA, à qui l'on pourrait donner le nom de *Roi d'été*, n'a joui, jusqu'à présent, que de la signification de *stérilité*, parce qu'il ne nous flatte par aucune odeur. Cette idée est mal appliquée, car nous l'avons reçu du Mexique orné de cinq à six pétales, et la culture en a fait naître dix mille variétés très-différentes et très-magnifiques. Pourquoi ne serait-il pas le symbole de la *Magnificence?*

IMMORTELLE : *Constance, Souvenir immortel.*

VERVEINE : *Préservatif des malheurs.*

AGERATUM : *Amour léger.*

BASILIC : *Royal, Royauté.*

BAGUENAUDIER : *Amusement frivole.*

FUCHSIA : *Ornement délicat.*

JASMIN : *Amabilité.*

ROSE TRÉMIÈRE, Althæa : *Maternité.*

MAGNOLIA : *Splendeur.*

AOUT.

SOLEIL ou TOURNESOL : *Orgueil.*

TUBÉREUSE : *Volupté.*

ACHILLÉE, mille-feuille : *Héroïsme.*

REINE-MARGUERITE : *Variété*, par toutes ses couleurs de toutes nuances.

SEPTEMBRE.

Ce qui reste en fleurs du mois précédent.

La *Croix* de JÉRUSALEM, *Lychnis*, est de ce nombre, et signifie : *Zèle ardent.*

CHRYSANTHEMUM de l'Inde. Cette belle plante, l'ornement et l'honneur de l'automne, peut représenter la *Richesse tardive.* On a, dans tout le courant de l'année, le CHRYSANTHEMUM FRUTESCENT à fleurs blanches, qui pourrait donner l'emblème de *Richesse perpétuelle.*

MATRICAIRE MANDIANE : *Union des belles.*

OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE.

Ces trois mois, composant l'automne, ne nous offrent que quelques CHRYSANTHEMUM épargnés par le froid et les plantes que les fleuristes ont pu porter ou conserver tardivement à fleurs dans leurs serres.

VÉGÉTAUX SYMBOLIQUES SANS LEURS FLEURS.

Un certain nombre de végétaux peuvent être représentés par un rameau sans fleurs, parce que l'usage est de ne considérer que son ensemble verdoyant; tels sont les suivants :

BUIS : *Fermeté.*

CYPRÈS : *Deuil.*

LAURIER d'Apollon (qu'on appelle aussi Laurier-sauce) : *Triomphe*, *Gloire*. En général les lauriers sont malfaisants employés en décoction, et le laurier-amande surtout a cette triste réputation. Le LAURIER-TIN est une viorne que l'on définit ainsi : *Je meurs si on me néglige.*

LIERRE : *Attachement.*

MYRTE : *Amour.*

OLIVIER : *Paix.*

ROMARIN : *Baume consolateur.*

RONCE : *Rudesse.*

SENSITIVE : *Pudeur.*



SOUVERAINS ET PRINCES RÉGNANTS[1].

EMPIRE FRANÇAIS.

NAPOLÉON III Charles-Louis, empereur des Français, né 20 avril 1808, fils de *Louis*-Napoléon, roi de Hollande, et de la reine Hortense; marié 29 janvier 1853 à
EUGÉNIE, impératrice des Français, née 5 mai 1826.

De ce mariage :

NAPOLÉON-Eugène-Louis-Jean-Joseph, prince impérial, né 16 mars 1856.

Cousin et cousine.

NAPOLÉON-Joseph-Charles-Paul, né à Trieste 9 septembre 1822, général de division, marié 30 janvier 1859 à
CLOTILDE-Marie-Thérèse-Louise, née 2 mars 1843, fille du roi d'Italie, dont :

1° Napoléon-Victor-Jérôme-Frédéric, né 18 juillet 1862.
2° Napoléon-Louis-Joseph-Jérôme, né 16 juillet 1864.
3° Marie-Letizia-Eugénie-Catherine-Adélaïde, née 20 décembre 1866.

MATHILDE-Lætitia-Wilhelmine, née à Trieste 27 mai 1820, mariée en 1841 à Anatole Demidoff, prince de San-Donato.

AUTRICHE.

FRANÇOIS-JOSEPH Ier, né 18 août 1830, empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Gallicie et d'Illyrie par l'abdication de son oncle et la renonciation de son père du 2 décembre 1848, marié 24 avril 1854 à
ÉLISABETH, fille de Maximilien de Bavière, née 24 décembre 1837, dont :

Rodolphe, né 21 août 1858.

[1] Nous avons puisé ces renseignements dans l'excellent *Annuaire de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe*, de M. Borel d'Hauterive; 1868, 25e année. — Un vol. in-18. Prix : 5 francs, rue Richer, 50.

BADE.

Frédéric, grand-duc de Bade, né 9 septembre 1826, marié 20 septembre 1856 à

Louise, fille du roi de Prusse, née 3 décembre 1838, dont :
Frédéric-Guillaume, né le 9 juillet 1857.

BAVIÈRE.

Louis II, roi de Bavière, comte palatin du Rhin, duc de Franconie et de Souabe, né 25 août 1845.

BELGIQUE.

Léopold II, roi des Belges, né 9 avril 1835, marié 22 août 1853 à

Marie, archiduchesse d'Autriche, née 26 août 1836, dont :
Léopold, duc de Brabant, né 12 juin 1859.

BRÉSIL.

Dom Pedro II *de Alcantara,* empereur du Brésil, né 2 décembre 1825, marié 30 mai 1843 à

Thérèse, née 14 mars 1822, fille de feu François Ier, roi des Deux-Siciles, dont :
Isabelle, née 29 juillet 1846, mariée 15 octobre 1864 au comte d'Eu.

DANEMARK.

Christian IX, né 8 avril 1818, roi de Danemark 16 novembre 1863, marié 26 mai 1842 à

Louise, née 7 septembre 1817, fille de Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, dont :
Christian, né 3 juin 1843.

ESPAGNE.

Isabelle II Marie-Louise, reine d'Espagne et des Indes, née 10 octobre 1830, mariée 10 octobre 1846 à

François-d'Assise, duc de Cadix, né 13 mai 1822, titré *roi* 10 octobre 1846, dont :
Alphonse, prince des Asturies, né 28 novembre 1857.

ÉTATS DU PAPE.

Pie IX, Jean-Marie, né à Sinigaglia 12 mai 1792, élu pape 16 juin 1846.

GRANDE-BRETAGNE.

Alexandrine-VICTORIA Ire, reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, née 24 mai 1819 fille du prince Edouard, duc de Kent, mariée 10 février 1840, à Albert, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, né 26 août 1819, veuve 14 décembre 1861, dont :

Albert, prince de Galles, né 9 novembre 1841, marié 10 mars 1863 à Alexandrine, fille du roi de Danemark.

GRÈCE.

GEORGES Ier, né 25 décembre 1845.

ITALIE.

VICTOR-EMMANUEL II, né 14 mars 1820, roi de Sardaigne 23 mars 1849; d'Italie 17 mars 1861; marié 12 avril 1842 à ADÉLAÏDE, fille de Reinier, archiduc d'Autriche; veuf 20 janvier 1855, dont :

Humbert, prince de Piémont, né 14 mars 1844.

PAYS-BAS.

GUILLAUME III, roi des Pays-Bas, prince de Nassau-Orange, grand-duc de Luxembourg, duc de Limbourg, né 19 février 1817, roi 17 mars 1849, marié 18 juin 1839 à SOPHIE, née 17 juin 1818, fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg, dont :

Guillaume, prince d'Orange, né 3 septembre 1840.

PORTUGAL.

LOUIS Ier Philippe de Bragance et Bourbon, de Saxe-Cobourg-Gotha, né 31 octobre 1838, roi de Portugal 11 novembre 1861, marié 27 novembre 1862 à MARIE-PIE, fille de Victor-Emmanuel, roi d'Italie, dont :

Charles, duc de Bragance, né 28 septembre 1863.

PRUSSE.

GUILLAUME Ier, roi de Prusse 2 janvier 1861, né 22 mars 1797, marié 11 juin 1829 à Marie-Louise-AUGUSTE, née 30 septembre 1811, dont :

Frédéric, prince royal, né 18 octobre 1831, marié à Victoria, fille de la reine d'Angleterre.

RUSSIE.

Alexandre II, empereur de Russie 2 mars 1855, né 29 avril 1818, marié 28 avril 1841 à

Marie, impératrice de Russie, née 16 août 1824, sœur du grand-duc de Hesse, dont :

Alexandre, grand-duc héritier, né 10 mars 1845, marié à Dagmar, fille du roi de Danemark.

SAXE.

Jean, roi de Saxe 9 août 1854, né 12 décembre 1801, marié 21 novembre 1822 à

Amélie, née 13 novembre 1801, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, dont :

Albert, prince royal, né 23 avril 1828, marié à Caroline, fille du prince de Wasa.

Charles, grand-duc de Saxe-Weimar, né 24 juin 1818, marié 8 octobre 1842 à

Wilhelmine-Marie-Sophie-Louise, née 8 avril 1824, sœur de Guillaume III, roi des Pays-Bas.

Ernest II, né 21 juin 1818, duc de Saxe-Cobourg-Gotha 9 janvier 1844, marié 3 mai 1842 à

Alexandrine, née 6 décembre 1820, fille du grand-duc de Bade.

SUÈDE ET NORVÉGE.

Charles XV, né 3 mai 1826, roi de Suède et de Norvége 8 juillet 1859, marié 19 juin 1850 à

Louise, princesse d'Orange, née 5 août 1828, cousine germaine du roi des Pays-Bas.

TURQUIE.

Abd-ul-Aziz-Khan, sultan, né 9 février 1830, succède 25 juin 1861 à son frère, le sultan Abd-ul-Medjid.

WURTEMBERG.

Charles, né 6 mars 1823, roi de Wurtemberg 25 juin 1864, marié 13 juillet 1846 à

Olga, grande-duchesse de Russie, sœur d'Alexandre II, née 11 septembre 1822.

USAGES POUR LES DEUILS.

Tous les GRANDS DEUILS se divisent en trois temps : 1° la laine ; — 2° la soie ; — 3° le petit deuil. Ils se portent pour Père et Mère, Grand-Père et Grand'Mère, Mari, Femme, Frère et Sœur.

L'usage en France prend assez généralement que les pères et mères portent le deuil de leurs enfants.

Les DEUILS ORDINAIRES se divisent en deux temps : le *noir* et le *blanc*.

GRANDS DEUILS. *Père* et *mère :* six mois. — Habillement des dames les six premières semaines, laine noire ; — les six semaines suivantes, soie noire ; — les trois derniers mois, blanc uni ou noir et blanc.

Grand-père et *grand'mère :* quatre mois et demi. — Dames, le premier mois, laine noire, garnie ; — les six semaines suivantes, noir de soie ; — le reste du temps, petit deuil noir et blanc.

Mari : un an et six semaines. — Les trois premiers mois, laine noire ; — les six mois suivants, soie noire ; — les trois autres mois, noir et blanc ; — les six dernières semaines, blanc uni.

Epouse : six mois. — Les trois premiers mois, habit noir ; — les trois derniers mois, petit deuil.

Frère et *sœur :* deux mois. — Dames, les premiers quinze jours, laine noire ; — les vingt-cinq jours suivants, soie noire ; — le reste du temps, petit deuil.

DEUILS ORDINAIRES. Dans les deuils ordinaires on peut porter les diamants.

Oncle et *tante :* trois semaines. — Dames, les quinze

premiers jours, soie noire, et le reste du temps le petit deuil.

Cousin germain : quinze jours. — Dames, les huit premiers jours, soie noire ou noir et blanc ; — les sept derniers jours, petit deuil.

Oncle à la mode de Bretagne : onze jours. — Dames, six premiers jours, soie noire ou noir et blanc ; — les cinq derniers jours, petit deuil. (Cousin germain du père ou de la mère.)

Cousin issu de germain : huit jours. — Dames, les cinq premiers jours, soie ; — les trois derniers jours, petit deuil.

Les hommes portent pendant la durée du deuil un crêpe au chapeau.

Les *fonctionnaires* en costume et les *militaires* en uniforme portent un crêpe au bras et à l'épée. Les *ecclésiastiques* en portent un au chapeau.

N. B. Ceci est en quelque sorte la *loi des deuils*, telle que son usage est établi à la Cour et inscrit dans *l'Almanach impérial.* Des coutumes particulières existent dans quelques provinces, et, de plus, il est à remarquer qu'il y en a une qui tend à s'établir à Paris même.

Cette innovation consiste à *doubler* le temps des deuils, et à faire porter celui des enfants par les pères et mères.

Il est à désirer qu'elle ne s'établisse pas réellement, car on pourrait dire que la France est vouée *au noir,* et que certaines familles nombreuses y seraient engagées pour tout le temps de leur existence.



LE PATÉ AU CRAPAUD.

Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera.

DÉCALOGUE, IV.

Que l'œil qui insulte à son père et qui méprise sa mère qui l'a enfanté soit arraché par les corbeaux des torrents et dévoré par les enfants de l'aigle.

PROV., ch. XXX, v. 17.



I. — LE PATÉ DE PONT-ALLIAC.

Une bru, ou si vous l'aimez mieux une belle-fille, sera l'héroïne à peu près de cette histoire; et par occasion nous pourrons remarquer que bien des gens seraient embarrassés d'expliquer pourquoi une bru s'appelle une belle-fille.

Un gentilhomme de Saintonge, mariant son fils unique, lui abandonna toutes ses possessions, sans se rien réserver que le bonheur de vivre avec son fils. Le jeune homme avait fait à son père et à sa mère, qui se dépouillaient pour lui, de tendres protestations; car la possession de toute leur fortune lui faisait contracter une riche alliance. Il était

baron de Pont-Alliac, au bord de la mer, près de Royan, seigneur des Martinets, de Mons, de Maine-Baguet et d'autres borderies ou fiefs. Il avait sur les côtes de l'Océan d'immenses prairies, et de belles vignes sur les deux rives de l'embouchure de la Gironde. Il épousait la brillante Judith, héritière de Saint-Serdolein, suzeraine de Saint-



La brillante Judith.

Pallais, et dame des vastes domaines et du château de Soulac.

Bientôt ce jeune seigneur, dont le cœur sans doute était avare et le naturel mauvais, approuva sa jeune épouse, au cœur sordide et cruel, qui faisait le compte de la dépense que leur causaient encore un père et une mère ha-

bitués à l'opulence. La jeune dame désirait la mort des vieillards.

Assez criminel pour former ces vœux horribles, le jeune couple reculait toutefois devant l'idée d'un parricide. Mais ils le commettaient à petits coups, par des privations ignobles, des duretés journalières et d'indignes traitements, au bout desquels le baron de Pont-Alliac, poussé par sa femme, chassa de sa maison son père et sa mère. — C'était au mois de novembre.

Comme ils s'éloignaient en pleurant, ne sachant où traîner leur misère, au moment où ils allaient franchir la grande porte du château qui faisait face à l'Océan, le vieux père et la vieille mère rencontrèrent le cuisinier portant un gros pâté de venaison. Ils le prièrent de leur en donner une tranche, car ils avaient faim. Le maître queux, n'osant rien faire sans ordre, courut demander à son jeune maître la permission d'accéder à la requête des vieillards. Judith se trouvait présente; le baron refusa, et le cuisinier alla, le cœur triste, signifier ce refus. Le vieux père et la vieille mère sortirent sans maudire leur fils.

Le jeune seigneur, qui était gourmand, s'était fait une fête de manger son pâté de venaison. Cependant on ne sait quel mouvement lui agita le cœur; il s'arrêta au moment d'entamer le pâté. C'est que, dit la tradition, le ciel s'était obscurci; les vents du nord sifflaient avec violence par les verrières; la mer s'était soulevée; les vagues serpentaient en hurlant contre la base des rochers anguleux. On eût cru entendre au loin les sourdes clameurs de plusieurs tonnerres, mêlées aux craquements des rocs qui se divisaient en éclats et roulaient dans la mer. La plage se couvrait de méduses, de crabes velus et de monstrueux débris; des myriades de flocons écumeux tigraient l'Océan; les sables des conches tourbillonnaient avec fureur et formaient partout d'effrayantes fondrières. Les lames venaient heurter jusqu'à la porte du château, lançant avec fracas des torrents de sable et d'eau salée.

Le baron ne songea pas aux souffrances que la tempête accumulait sur la tête de sa mère et de son vieux père, qu'il venait de chasser. Mais il n'osa pas toucher à

son pâté ce jour-là. Il le fit mettre à part pour le lendemain.

Le lendemain, au déjeuner, quoique la tempête ne se fût calmée qu'à demi, il se fit servir le pâté de venaison. Le cœur lui battait encore avec violence, sans qu'il pût définir ce qu'il éprouvait. Il ouvrit donc le pâté avec une sorte d'empressement et de colère. Aussitôt, dit la naïve relation, il s'en élança un gros et hideux crapaud, qui lui sauta au visage et s'attacha à son nez...



Le curé de Saint-Serdolein.

Le baron de Pont-Alliac poussa un cri d'effroi, cherchant à rejeter loin de lui l'animal immonde qui venait de le saisir. Tous ses efforts furent inutiles. La dédaigneuse Judith, surmontant une horreur profonde, ne fut pas plus puissante. Toute la peine que prirent les serviteurs épouvantés ne put faire démordre l'affreux animal, dont les

yeux, fixes et saillants, demeuraient immuablement attachés sur les yeux du baron.

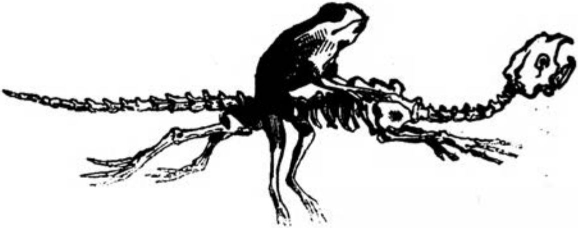
Le jeune seigneur, terrifié, commença à entrevoir là une punition surhumaine. On le mena chez le curé de Saint-Serdolein, qui, dès qu'il sut comment le baron avait chassé son père et sa mère, trouva le cas trop grave pour en connaître, et l'envoya à l'évêque de Saintes.

Le prélat, informé de l'excès de son ingratitude, jugea, dit toujours la relation, qu'il n'y avait que le Pape qui pût l'absoudre et le secourir; il lui enjoignit d'aller à Rome. Il fallut bien obéir.

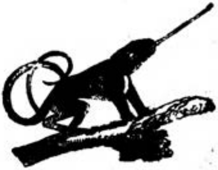
Pendant tout ce voyage, la douleur et la honte, qui suivaient pas à pas le baron de Pont-Alliac, l'avaient fait rentrer en lui-même. Il se jeta aux pieds du Saint-Père, et lui confessa toute la laideur de son crime. Le souverain Pontife, voyant son repentir sincère, crut devoir lui donner l'absolution, subordonnant néanmoins la remise de sa faute énorme au pardon de ses parents. Mais à l'instant le crapaud tomba; car un père, une mère, pardonnent aussi vite qu'on offense. Le jeune seigneur et sa femme repartirent pour la Saintonge, avec le remords dans le cœur et la résolution d'expier leur faute.

En arrivant à Pont-Alliac, ils ne trouvèrent plus leur château, que la mer avait englouti, et qui est remplacé maintenant par une conche ou petite baie sablonneuse où l'on prend des bains de mer. Le hameau de Saint-Serdolein, Saint-Pallais, les Martinets, Soulac, et d'autres domaines qui leur appartenaient aussi, avaient également disparu, ne laissant apercevoir au-dessous des sables que les flèches de leurs clochers, qu'on va voir encore avec terreur. La métairie de Mons, dont le tenancier avait recueilli les vieillards, restait seule au baron de Pont-Alliac, dominant de loin le sol dévasté et les flots de la grande mer. Le baron s'y rendit avec Judith repentante; il tomba aux pieds de son vieux père et de sa mère en pleurs, supporta sans se plaindre les châtiments du Ciel, combla les vieillards de soins et de bons traitements jusqu'à la fin de leurs jours, et pour l'instruction de son jeune fils, il écrivit de sa main dans ses archives cette légende du crapaud.

Une seconde histoire. Elle a tant de points de ressemblance avec la première, que quelques-uns ont cru que l'une des deux était une altération de l'autre.



II. — LE PATÉ DU SIRE DE LASSARAZ.



On a découvert en Suisse, dans les fouilles faites à Lassaraz, durant l'automne de 1835, une statue de guerrier du quatorzième siècle ayant deux crapauds aux joues et deux crapauds aux reins. Voici les récits traditionnels qui expliquent ce monument bizarre, que les curieux ont appelé le *guerrier aux crapauds*.

Dans des temps reculés, un jeune chevalier suisse qui n'est connu que sous le nom du sire de Lassaraz, mérita, par sa vaillance dans les combats, les regards d'un seigneur dont il était vassal. Il devint épris de la fille de ce seigneur, qui était belle et riche, mais à qui l'on reprochait un cœur dur et une âme peu sensible. Le sire de Lassaraz, s'en inquiétant peu, la demanda en mariage. On la lui promit, s'il pouvait apporter pour dot trois cents vaches à la montagne et un manoir. C'était toute la fortune de son père et de sa mère, dont il était le fils unique. Ces bons parents, voyant leur fils dans le chagrin, se dépouillèrent, pour le rendre heureux, de tout ce qu'ils possédaient; et le sire de Lassaraz épousa celle qu'il aimait.

Bientôt son père et sa mère, qui ne s'étaient rien réservé, tombèrent dans une profonde détresse. Le guerrier ne s'en aperçut pas. L'hiver marchait rude et horrible. Un soir que la neige tombait à flocons, lancée par un vent glacial, les vieillards vinrent heurter à la porte de leur fils. On les reçut, mais de mauvaise grâce; on les nourrit un peu de temps; on leur fit sentir vite qu'ils étaient à charge. Et que vous dirai-je? Le sire de Lassaraz, de concert avec sa femme, aussi impitoyable que lui, ne tarda pas à chasser de sa maison son père et sa mère. L'hiver n'avait pas encore diminué de rigueur. On mit les vieillards dehors, à demi vêtus, l'estomac vide, et on refusa, par ordre du maître, de leur donner des provisions.



Le sire de Lassaraz.

Pendant qu'ils cheminaient en pleurant, dans la brume obscure, à travers les sentiers glacés, le sire de Lassaraz se félicitait du parti qu'il venait de prendre, et devant un foyer ardent il se mettait à table pour souper. On servit devant lui un pâté de belle apparence; un pot de bière

mousseuse petillait à côté. Il se plaça devant son pâté, il se mit à l'ouvrir avec cet empressement que donne aux âmes grossières l'espoir d'un plaisir sensuel. Mais il n'eut pas plutôt soulevé la croûte épaisse qui couvrait le pâté qu'il se rejeta en arrière avec un cri effroyable. Sa femme, le regardant, fut frappée de terreur et appela du secours. Deux crapauds s'étaient élancés du pâté, et, fixés aux joues du guerrier, ils paraissaient envoyés là par quelque puissance suprême. La jeune femme, après avoir surmonté le dégoût que lui inspiraient ces deux monstres, fit tous ses efforts pour les arracher de la place qu'ils avaient mordue et qu'ils semblaient dévorer, en couvrant de leurs yeux implacables les yeux sanglants du chevalier; les tentatives de la dame furent vaines; les serviteurs de la maison ne réussirent pas davantage.

Le guerrier, après deux heures de honte et de souffrance, songea enfin à sa cruauté filiale et se demanda si ce qui lui arrivait n'était pas un châtiment de Dieu. Il fit appeler un prêtre. Le curé d'un hameau voisin s'empressa de venir. Il entendit la confession du parricide; mais, n'osant pas absoudre un cas si grave, il renvoya le coupable à l'évêque de Lausanne.

Le sire de Lassaraz, à l'aube du jour, se mit en chemin avec un commencement de repentir dans le cœur. Ses deux crapauds ne le quittaient point. Conduit par sa femme, il était obligé de se voiler le visage en marchant, pour n'être pas un objet de risée et de mépris. L'évêque le reçut; mais, informé de son crime, il n'osa pas non plus prononcer sur lui les paroles qui délient. « Le Pape seul peut vous juger ici-bas, » dit-il; et le pénitent fut obligé d'aller à Rome.

Durant ce long voyage, il réfléchit profondément, courbé sous l'opprobre et la douleur, à sa dureté infâme pour les auteurs de ses jours. Il se jeta aux genoux du père commun des fidèles, pénétré de remords. Le Pape lui imposa, pour mériter l'absolution de son crime, une austère pénitence; puis il lui dit :

— Allez trouver maintenant votre père et votre mère;

s'ils vous pardonnent, le signe qui vous a été mis tombera.
Le sire de Lassaraz revint en Suisse avec sa femme.



L'héritier de Lassaraz périt dévoré par les ours.

Mais où découvrir les vieillards qu'il avait chassés? Pendant trois mois, il les chercha avec persévérance. Enfin, dans un ermitage écarté, il trouva deux cadavres, un vieil homme et une vieille femme morts depuis longtemps de

faim et de froid. C'étaient son père et sa mère. Il tomba à genoux et pleura toute la nuit. Au matin, les deux crapauds se détachèrent de ses joues; et, comme si l'expiation n'eût pas été suffisante, les deux monstres, ne quittant pas leur victime, se glissèrent à ses reins, s'y attachèrent et y demeurèrent vingt ans encore.

Alors seulement le sire de Lassaraz fut tué par son fils qui voulait avoir ses biens, et on découvrit les deux crapauds, qu'il cachait avec un soin extrême.

L'héritier de Lassaraz périt dévoré par les ours. Le manoir passa dans une branche collatérale. Pour conserver, dit-on, le souvenir du parricide puni, on éleva dans l'église la statue d'un guerrier avec les deux crapauds aux joues et aux reins. Cette statue, renversée aux jours destructeurs de la réforme, a été retrouvée, comme nous l'avons dit, en 1835. Ce sera toujours un monument à méditer.

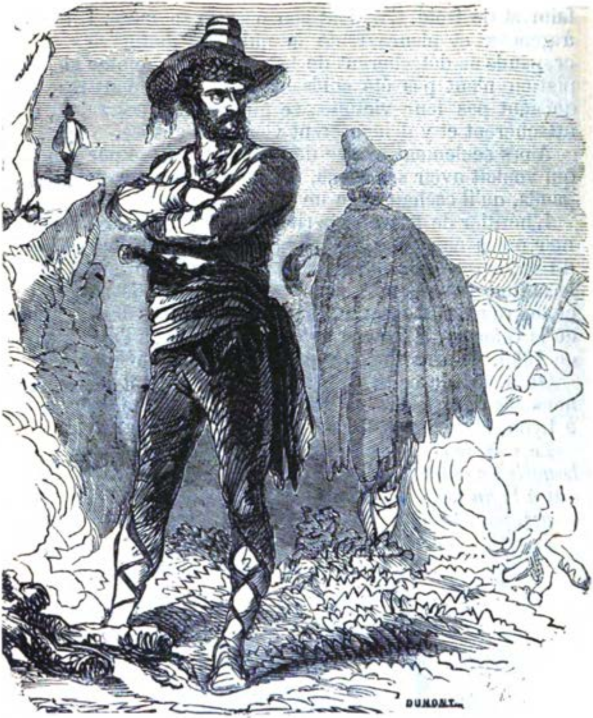
On a fait de cette tradition singulière, dont nous donnons les deux récits, une moralité dramatique, imprimée à Lyon, chez Benoît Rigaud, en 1589, sous ce titre :

Le miroir et l'exemple moral des enfants ingrats, pour lesquels les pères et mères se détruisent pour les augmenter, qui à la fin les déconnaissent; moralité à dix-huit personnages, par Antoine Thomas; in-16.

Une édition précédente, in-4° gothique, est sans date.

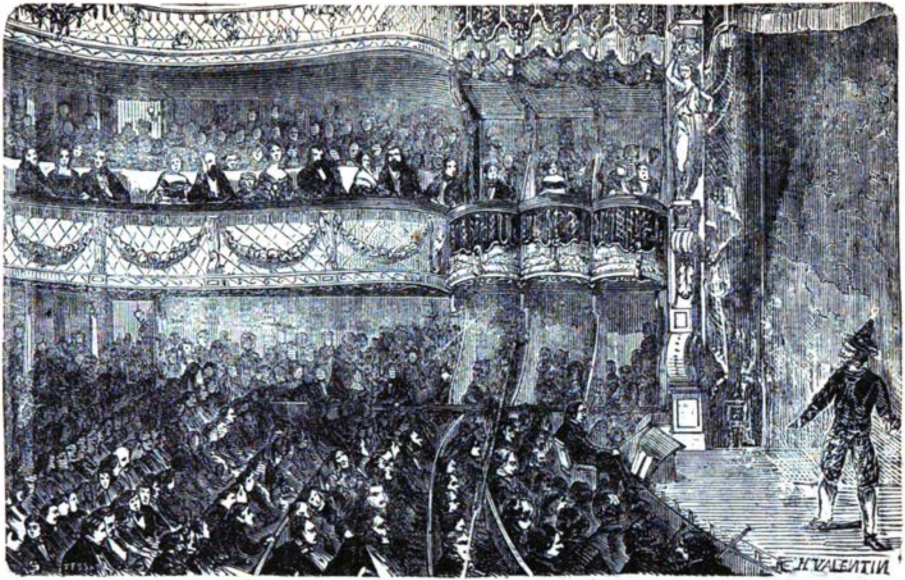
COLLIN DE PLANCY.





BRIGANDS ET VOLEURS.

Il n'est pas sans intérêt d'étudier les mœurs des hommes qui vivent en dehors de la société. — Un phénomène remarquable, et qui témoigne en faveur de la civilisation et de la morale, c'est que les voleurs eux-mêmes ont leurs lois et leur probité relative. Ainsi, en Italie, un brigand qui, dans le partage du butin, se ferait par



Le rideau se leva, et l'on vit s'avancer un brigand en costume de Fra Diavolo.

fraude une part plus considérable que celle qui lui revient, est solennellement jugé par ses complices, condamné à restitution, et, dans les cas graves, mis à mort.

Le brigand italien a une physionomie particulière. C'est une puissance avec laquelle l'autorité doit compter. Il arrive qu'une bande de brigands s'établit dans quelque caverne d'une montagne inaccessible; pendant des années on lui donne la chasse sans succès. Les paysans, pour leur propre sécurité, passent une convention avec la bande; ils lui servent d'espions, ils lui procurent des vivres: à ce prix, ils vivent tranquilles et garantis contre les déprédations.

Sous les gouvernements déchus, par suite de la révolution, on peut dire que les brigands étaient maîtres des grandes routes. C'est à ce point que des compagnies d'assurance s'étaient établies dans le Milanais et le Napolitain. Moyennant une prime, le voyageur s'assurait contre le brigandage. Si la diligence était arrêtée, le voyageur montrait « sa police », et sa personne aussi bien que ses bagages étaient respectés.

Il y a treize ans, une petite ville des légations romaines fut victime d'un coup d'audace qui semble rentrer dans les récits fabuleux des *Mille et une nuits.* Un soir, comme toute la population aisée de la ville était au théâtre, où une troupe de passage donnait une représentation extraordinaire, les brigands s'introduisirent par la porte des artistes. Le rideau se leva et, au lieu de la druidesse *Norma*, on vit s'avancer un brigand, en costume classique de Fra Diavolo, qui fit l'annonce suivante :

« Mesdames et messieurs,

» La troupe qu'a l'honneur de commander le capitaine Rolando s'est rendue maîtresse de la ville. Toute résistance serait donc inutile, et ne pourrait qu'entraîner des *désagréments* pour ceux qui s'aviseraient de la tenter. Quatre hommes de la bande, choisis parmi les gentilshommes les mieux élevés et les plus galants, vont circuler de loge en loge et de banquette en banquette; ces messieurs voudront bien déposer entre leurs mains leurs montres et

leur argent de poche; les dames leurs bracelets, boucles d'oreilles, bagues et bijoux de toute nature. La plus exquise courtoisie a été recommandée aux hommes chargés de la collecte, et nous nous plaisons à espérer que tout se passera à la satisfaction de l'aimable assemblée. »

Et la chose s'exécuta selon le programme du bandit.

On ne s'étonnera donc pas que le gouvernement en fût souvent réduit à traiter avec une bande. Quelque prix qu'elle mît à son désarmement, il y avait encore économie sur les frais de gendarmerie. Un chef de brigands, averti que l'on voulait traiter avec lui, se rendait en toute sécurité à la ville, débattait le prix et les conditions. Quand il avait obtenu satisfaction, il licenciait sa troupe, faisait la part de chacun, et rentrait « dans la vie privée ». Il pouvait vivre alors où bon lui semblait, sans être soumis à aucune surveillance. Il faut dire aussi que, dans l'opinion du pays, le brigand n'est guère plus déconsidéré que chez nous le contrebandier. Il n'était donc pas rare de rencontrer en ville un brigand retiré.

En 1847, j'étais à Rome. J'y fréquentais le café Grec, établissement très-pittoresque par la variété des gens qui s'y réunissent. J'avais fini par y lier connaissance avec des indigènes. Un soir, je venais de jouer une demi-tasse aux dominos avec un bonhomme d'une soixantaine d'années, qui portait perruque et besicles. Cet homme m'avait attiré par la douceur de ses mœurs et sa physionomie paisible. Quand je quittai la table, un élève de l'école de Rome vint à moi et me dit :

— Mon cher, savez-vous avec qui vous venez de jouer?

— Probablement, répondis-je, avec quelque marchand de la rue Saint-Denis nationalisé Romain.

— Eh bien, mon cher, ce personnage si pacifique, qui se ferait aujourd'hui un scrupule de tricher aux dominos, c'est le fameux Carmagnola!

— Mais qu'est-ce que Carmagnola? sans doute un épicier qui a vendu son fonds après fortune faite?...

— Carmagnola, mon ami, est un brigand retiré. Pendant quinze ans il a tenu en échec les carabiniers du Pape dans l'Apennin. On s'est décidé à traiter avec lui. Il a eu

quarante mille écus romains pour sa part. Il a donc une dizaine de mille livres de rente, et vit tranquille, comme vous voyez. Il n'y a pas dans tout Rome un citoyen plus paisible. Carmagnola est conservateur, adore le Pape, fréquente les églises, et a en horreur les révolutions et les révolutionnaires. Il passe son temps à lire les gazettes, à jouer aux cartes ou aux dominos, loge et mange dans une pension bourgeoise, et se couche à dix heures.



Je venais de jouer avec un bonhomme d'une soixantaine d'années...

A la première rencontre, je me permis d'attirer les confidences de Carmagnola sur son passé. Il ne fit aucune difficulté de m'avouer qu'il avait commandé une bande. Seulement il prétendait qu'il opérait exclusivement sur les convois du gouvernement, et qu'il ne s'occupait pas des voyageurs. Cependant il convenait qu'il avait séquestré deux ou trois banquiers ou fournisseurs, pour en tirer rançon. Mais, disait-il, ces messieurs m'ont fait l'honneur de passer quelques semaines dans ma caverne, et n'ont eu qu'à se louer de mes procédés. L'un d'eux est resté mon ami, et c'est lui qui fait mes petites affaires.

En somme, il me parut que Carmagnola jouissait dans la société bourgeoise de Rome de toute la considération que l'on accorde chez nous à un restaurateur qui, exproprié pour cause d'utilité publique, s'est retiré avec une belle fortune.

En Angleterre, les voleurs représentent une caste et une profession; c'est-à-dire qu'il y a peu d'exemples qu'un homme qui a adopté cette « carrière » y renonce. Libéré de la prison, il rôde dans Londres, et vit parmi ses pareils, dans des repaires qui leur sont ouverts de jour et de nuit, dans les rues tortueuses de la Cité. Nos rues aux Fèves, de la Lanterne, etc., aujourd'hui heureusement démolies, avaient bien quelque analogie avec les refuges de la bohème britannique.

Les Anglais ont, dans leur caractère, un signe distinctif que l'on appelle l'*humour*. C'est quelque chose comme ce que l'on appelle en France fantaisie, bizarrerie, originalité. Toutefois nous aurions peine à comprendre ici des scènes pareilles à celles que nous allons décrire, et où le sérieux se mêle à la bouffonnerie.

Il y a environ quinze ans, une société philanthropique s'occupait des voleurs, et faisait une vaste enquête sur leurs mœurs, les entraînements qui les avaient conduits au mal, et les séductions qui les retenaient dans le métier. Il y eut un meeting ou assemblée où furent convoqués et où comparurent, sans se faire prier, tous les voleurs de Londres. On procéda à l'enquête par voie d'interrogatoire :

— John, dites-nous, mon ami, depuis quand vous êtes voleur?

— De naissance, Votre Honneur. Mon père était voleur; mon grand-père a été pendu.

— Et si vous aviez pu choisir votre profession, auriez-vous adopté celle-là?

— Je ne peux pas savoir; je n'en connais pas d'autre...

— Et si on vous proposait de vous donner un état honorable?...

— Oh! je suis trop vieux pour apprendre un état. Et puis on ne réussit pas. Voilà Fild, un Irlandais, qui a voulu se faire marchand de poisson; il a fait faillite...

— Êtes-vous marié?

— Je crois bien que je l'ai été...

— Et où est votre femme?

— Elle roule carrosse avec des milords...

— Ainsi vous êtes content de votre sort?

— Content ou pas content, faut savoir s'y faire.

— Et vous ne voulez pas l'abandonner?

— Ma foi non!

A un autre on demande :

— Quelle circonstance particulière de votre vie vous a mis en dehors de la société?



— Votre Honneur, à vingt ans j'étais palefrenier dans un cirque. Je tombai amoureux d'une demoiselle qui dansait sur la corde. Elle aimait la parure. Je volai pour lui procurer des bijoux. Je fus pris, j'ai fait de la prison; maintenant je suis libre.

— Depuis longtemps?

— Depuis six semaines...

— Vous devez voir que c'est un vilain métier, il faut y renoncer...

— Je ne puis pas, Votre Honneur. Je suis dans une association et j'ai engagé ma parole de ne pas me retirer avant d'avoir fait un coup qui doit nous enrichir...

— Quel coup?

— Il s'agit d'une affaire qui a été étudiée depuis un an par un des plus malins de la bande. Mais permettez-moi de n'en pas dire davantage, cela pourrait donner l'éveil à la police.

Comme on le conçoit, l'enquête menée sur ce ton n'apporta pas une amélioration notable dans les mœurs des voleurs...

La justice anglaise n'a pas pour les voleurs la même répugnance que la nôtre. Elle les poursuit, les condamne, mais, en certains cas, ne dédaigne pas d'avoir recours à « leurs lumières ».

Il y a une dizaine d'années un procès des plus *humoristiques* s'engagea à Londres.



Un banquier avait été volé de cinq cent mille francs; et comme on avait fracturé sa caisse de sûreté, il avait actionné en garantie le fabricant du coffre-fort. Pour les besoins de l'enquête, le juge fit publier dans les journaux que les voleurs qui avaient dévalisé le banquier Arrington pouvaient se présenter, en toute sécurité, devant la police pour l'éclairer de leur témoignage.

Les voleurs se présentèrent sous la garantie d'un sauf-

conduit de trois mois, et l'interrogatoire s'engagea en ces termes :

— C'est vous qui avez fracturé la caisse de M. Arrington?

— Oui, milord...

— Avez-vous rencontré une vive résistance?

— Non, Votre Honneur; tous ces fabricants de coffres-forts sont des filous. Ils annoncent des caisses garanties contre l'effraction, et d'un coup de pouce on fait sauter leurs serrures...

— Cependant, reprend le juge, j'ai lu, il y a deux ans, dans les journaux que des voleurs, ayant voulu attaquer la caisse d'une compagnie d'assurance, dans Piccadilly, avaient dû se retirer sans avoir pu l'entamer.

— Oh! milord, nous savons ce que vous voulez dire...

— Vous étiez peut-être de l'expédition?

— Non, milord, mais mon frère en était. La caisse dont vous parlez n'a pas été fabriquée en Angleterre. C'est en effet la seule qui nous résiste; quand nous la rencontrons, nous nous retirons, parce qu'il n'y a rien à faire.

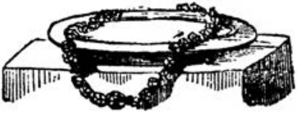
— Eh bien, dites-nous de quelle fabrique sortait cette caisse, et vous aurez rendu un service éminent à la société.....

— Sans doute, Votre Honneur; mais en même temps nous nous ferions le plus grand tort.

— C'est juste, répond le juge magnanime.

Avouez que c'est un vrai plaisir d'être voleur dans ce pays-là.

AUGUSTE VILLEMOT.



DES SONGES.

LE BARON JÉROME DAVID.

Il y a dans les œuvres de Cardan, qui fut au seizième siècle médecin illustre, mathématicien de premier ordre et philosophe illuminé, un chapitre des plus curieux où il est traité des songes et de leur réalité objective. Après avoir, suivant la méthode des sages de l'époque, compendieusement exposé, divisé, discuté les arguments pour et contre, il est porté à conclure que les songes ont leur



part de vérité, et sont souvent des avertissements de Dieu. N'a-t-il pas vu, en effet, dans un rêve dont ses cheveux ont blanchi, son fils qui tombait du haut d'un rocher?... Et huit jours plus tard le songe était une affreuse réalité.

Le même Cardan dit dans un autre endroit qu'il serait bien étonnant qu'on ne pût citer aucun songe qui ait reçu son accomplissement, vu le grand nombre de ceux qui rêvent. Quoi qu'il en soit, rappelons brièvement quelques songes curieux.

André Pujon, de la haute Auvergne, en allant à Paris, passa à Riom. Il y rêva que l'anagramme de son nom était *pendu à Riom*. En effet, le lendemain il s'éleva une querelle entre un homme de son auberge et lui, et il tua son ennemi, ce qui le fit pendre huit jours après dans Riom.

Un certain homme qui ne savait pas un mot de grec vint voir M. Saumaise le père, qui était conseiller au parlement de Dijon, et lui montra de certains mots qu'il avait entendus la nuit en rêvant, et qu'il avait écrits en caractères français à son réveil. Il demanda à M. Saumaise s'il ne savait pas ce qu'ils voulaient dire. Saumaise lui répondit que cela voulait dire : « *Va-t'en, ne vois-tu pas la mort qui te menace?* Cet homme effrayé quitta aussitôt sa maison, qui s'écroula la nuit suivante.

Dernièrement un jésuite bien connu, et qui est l'auteur d'un commentaire estimé sur les quatre évangélistes, vit pendant plusieurs nuits, comme il était à peu près au tiers de son ouvrage, un homme qui l'exhortait à l'achever promptement, et qui l'assurait qu'il le mènerait à bonne fin, mais qu'il survivrait peu de jours à l'impression de la dernière page. Cet homme, en même temps, lui marquait un certain endroit du ventre, qui fut le même où le révérend père sentit les vives douleurs dont il mourut, après avoir toutefois fini son livre.

Voici enfin un songe tout à fait contemporain, et qui est digne de toute créance, car le sympathique vice-président du Corps législatif, M. le baron Jérôme David, y eut un rôle important. Nous extrayons ces lignes du *Paris-Magazine,* ce recueil dirigé d'une façon si littéraire et si artistique par M. Charles Yriarte, l'éminent auteur des *Célébrités de la rue* et du beau livre sur *Goya*.

« Pendant son séjour à Saint-Cyr, Jérôme David fut témoin dans un duel entre deux de ses camarades de promotion, Lambeu et Poirée. Ce dernier reçut un coup d'épée,

et alla se guérir à l'infirmerie, où son ami David montait le voir tous les jours.

» Un matin, Poirée lui parut singulièrement troublé; il le pressa de questions, et finit par lui arracher l'aveu que son émotion venait d'un simple cauchemar.

» Je rêvais que nous étions au bord d'une rivière, je recevais une balle au front, au-dessus de l'œil, et tu me soutenais dans tes bras : je souffrais beaucoup et je me sentais mourir; je te recommandais ma femme et mes enfants quand je me suis éveillé.

» Mon cher, tu as la fièvre, lui répondit David en riant; remets-toi, tu es dans ton lit, tu n'es pas marié, et tu n'as pas de balle au-dessus de l'œil : c'est un rêve tout bêtement; ne te tourmente pas ainsi, si tu veux guérir vite.

» C'est singulier, murmura Poirée, je n'ai jamais cru aux songes, je n'y crois pas, et pourtant je suis tout bouleversé...

» Dix ans après, l'armée française débarquait en Crimée, les saint-cyriens s'étaient perdus de vue. David, officier d'ordonnance, attaché à la division du prince Napoléon, reçut l'ordre d'aller découvrir un gué en remontant l'Alma. Pour empêcher les Russes de le faire prisonnier, on fit soutenir cette reconnaissance par une compagnie de voltigeurs prise dans le régiment le plus rapproché. Les Russes faisaient pleuvoir une grêle de balles sur les hommes d'escorte, qui se déployèrent en tirailleurs pour riposter.

» Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'un de nos officiers roula à terre mortellement atteint. Le capitaine David sauta à bas de cheval, et courut le relever; il lui appliqua la tête sur son bras gauche, et, détachant la gourde pendue à sa ceinture, il l'approcha des lèvres du blessé. Un trou béant au-dessus de l'œil ensanglantait la figure; un soldat apporta un peu d'eau, et la versa sur la tête du moribond, qui râlait déjà. David regarde avec attention les traits qu'il lui semble reconnaître; un nom est prononcé à côté de lui : plus de doute, c'est lui, c'est Poirée! Il l'appelle, ses yeux s'ouvrent; le mourant reconnaît à son tour le camarade de Saint-Cyr.

» — David! toi ici?... le rêve... ma femme...

» Ces mots entrecoupés n'étaient pas finis, que déjà la tête retombait inerte sur le bras de David. Poirée était mort, laissant sa femme et ses enfants au souvenir de l'amitié de David. »

« Je n'oserais pas raconter une pareille histoire, ajoute M. Yriarte, si je ne l'avais pas entendue moi-même de l'honorable vice-président du Corps législatif. »



LA VIE ET LA LÉGENDE
DE
MADAME SAINTE NOTBURG
PAR M. DE BEAUCHÊNE.

Sainte Notburg, la fille des rois mérovingiens, que l'auteur de sa légende appelle avec raison une Cérès chrétienne, répandit au septième siècle, dans une partie de la Germanie, avec la connaissance du Christ, la science de l'agriculture. Épris du charme de la légende, l'auteur de cette touchante *Histoire de Louis XVII* qui a fait verser tant de saintes larmes, M. de Beauchesne, historien et poëte, a composé le beau livre que M. Alfred Nettement apprécie en ces termes dans *la Semaine des familles* :

« Vous est-il arrivé de suivre du regard, du haut d'une montagne, un ruisseau limpide qui, dans ses contours sinueux, traverse tantôt des prairies riantes, tantôt des rocs abrupts placés sur ses deux rives, et dont il reflète le profil menaçant, tantôt des bourgs où ruisselle la vie, puis de ténébreuses et sauvages forêts dont l'ombre attriste ses eaux sans les salir, et qui toujours pur, toujours limpide, au sortir des paysages les plus sauvages comme au sortir des paysages les plus calmes et les plus fleuris, va se jeter dans un grand fleuve? C'est la poétique image de la légende de madame sainte Notburg, telle que M. de Beauchesne vient de l'écrire, telle que M. Langlois, signalé par Overbeck lui-même comme digne de le suppléer, vient de la retracer avec son crayon. Il fallait pour cette œuvre un poëte et un artiste, mais un poëte initié par ses études à l'histoire et à l'archéologie des premiers siècles de l'ère chrétienne, un artiste habitué à chercher ses inspirations aux sources de l'idéal chrétien. »

Pour faire apprécier à nos lecteurs tout le charme de cette touchante histoire, si bien racontée par M. de Beauchesne, nous allons leur en faire lire les deux premiers chapitres,

I



Cent vingt-six ans s'étaient écoulés depuis que Clovis s'était fait chrétien à Tolbiac.

L'influence persévérante d'une pieuse épouse, l'ascendant spirituel d'un vénérable évêque, n'avaient point suffi pour entraîner le roi barbare aux autels du Crucifié : il avait fallu la victoire pour décider de l'avenir de la grande nation nouvelle qui devait être le bras droit de Dieu dans l'accomplissement de ses desseins sur le monde.

La cruauté de ce prince ne s'était point refroidie dans l'eau du baptême, et elle avait passé tout entière dans les veines de ses successeurs. Une rivière de sang coulait autour de ces trônes disputés, où retentirent dans les ténèbres les tragiques querelles des Brunehaut et des Frédégonde.

Petit-fils de cette dernière reine, plus célèbre encore par ses passions que par sa beauté, Dagobert I[er] venait d'être mis en possession du royaume d'Austrasie par son père Clotaire II, qui, après la mort de Brunehaut,

avait réuni sous son sceptre toute la nation des Francs. Cette cession faite par le père en faveur de son fils avait été déterminée par le mécontentement que depuis quelque temps manifestaient les Austrasiens d'être soumis au roi de Neustrie. Car ce peuple d'humeur indépendante, bien que la tribu des Francs Ripuaires se fût jointe, sous Clovis, à celle des Francs Saliens, avait pourtant conservé ses usages, recueillis et mis en écrit par ordre de son roi Thierry I[er].

Dagobert était âgé de quinze ans, âge habituel d'émancipation chez les Francs et chez les Germains. En l'investissant de la royauté, son père lui avait dit ces paroles, empruntées au roi des Goths Théodoric : « Les aigles cessent de donner la nourriture à leurs petits sitôt que leurs plumes et leurs ongles sont formés; ceux-ci n'ont plus besoin du secours d'autrui quand ils vont eux-mêmes chercher leur proie. » Cependant, pour rendre l'essor de l'aiglon plus sûr et sa proie plus certaine, Clotaire, dans sa prudence paternelle, avait placé près de lui des guides éclairés et des tuteurs habiles. Dagobert était arrivé à Metz, sa capitale, ayant pour conseillers de son inexpérience les deux hommes de savoir et de foi qui avaient mis la couronne sur la tête de son père : Pepin, déjà revêtu de la mairie austrasienne, et Arnould, nommé évêque de Metz. Cette ville et ce royaume semblaient, en recouvrant un roi spécial, reconquérir leur indépendance, aussi bien que le lustre que leur donnait une cour, les grâces qu'elle répandait autour d'elle, et le recours contre la tyrannie qu'elle ouvrait à l'opprimé.

La première année du règne de Dagobert fut aussi la première année de l'hégire : Mahomet était chassé de la Mecque et datait l'ère des musulmans à l'époque précise où le jeune fils de Clotaire s'installait dans la capitale de la France orientale.

Le roi mineur était très-beau : sa stature était noble et majestueuse; son visage brillait de tout l'éclat de la jeunesse; sur ses épaules flottaient en blonds anneaux ses longs cheveux, diadème habituel des rois francs, bourguignons et visigoths; ses habits élégants étaient serrés

autour de sa taille. Formé de bonne heure à tous les exercices du corps, habile à monter à cheval, à tirer de l'arc, on le reconnaissait dans son enfance, au milieu de ses compagnons, à sa large épée et à son grand bouclier; jeune homme, de son bras nerveux il agitait la francisque, arme si redoutable au poing des guerriers francs. Mais ces avantages corporels s'effaçaient devant les défauts d'esprit et les vices de cœur du jeune Dagobert.

L'éducation qu'il avait reçue avait plus développé ses forces physiques qu'elle n'avait élevé son intelligence et son âme. Il passait une partie de son temps à la chasse. La chasse semble avoir donné naissance aux Etats monarchiques; c'était en maniant les chevaux et les armes que le chasseur devenait soldat. L'adresse, l'agilité du corps, l'habitude du mouvement et de la fatigue, se prenaient à la chasse et se portaient à la guerre. Les rois francs se réservaient d'immenses forêts, et ils y passaient des saisons entières pour chasser. Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, était si jaloux des priviléges de sa chasse, qu'il en coûta la vie à trois de ses courtisans pour s'être permis de tuer un cerf dans les Vosges sans son autorisation. Après avoir été l'école agréable d'un art terrible, la chasse deviendra bientôt un délassement et une distraction aux soucis de la royauté : Charlemagne et ses premiers successeurs ne voudront pas de résidence fixe, afin d'avoir le plaisir de chasser dans différents endroits; on les verra successivement se transporter d'Aix-la-Chapelle dans l'Aquitaine et du palais de Casseneuil dans le château de Verberie. Mais autant qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé ou qui devaient le suivre, Dagobert recherchait l'exercice de la vénerie, dont il goûtait le plaisir en vrai barbare. Rien ne plaisait à son cœur et à son oreille comme le cri plaintif et la voix mourante des animaux qu'il égorgeait. Des hordes de chasseurs, disciplinées par quelques chefs, étaient toujours prêtes à sa porte, et n'attendaient pour obéir qu'un signe de sa main. Des jours entiers se passaient dans les bois. A sa hanche pendait un cor avec lequel il appelait ses gens; des chiens dressés le suivaient par centaines. C'est en poursuivant des bêtes fauves que le jeune prince

prétendait se former à l'art si difficile de gouverner les hommes. Le sang de ses parents qui fumait sur son berceau, les plans homicides qui se discutaient en sa présence, avaient été aussi pour lui un singulier apprentissage de la royauté. Les Francs, également étrangers et aux lois de la justice et aux sentiments de l'humanité, n'étaient frappés ni des rapines de leurs rois ni des meurtres qui ensanglantaient le trône. Ils souffraient, sans en être surpris, les caprices qui annulaient les règles, les préceptions qui renversaient les lois. L'édit de Clotaire, de l'an 615, avait cependant redressé une foule d'abus et de griefs; car ce prince, malgré sa cruauté, n'en était pas moins pour son temps un roi juste, et, malgré sa rudesse, un excellent père. Il sentait parfaitement les défauts de son fils, et plus d'une fois sa tendresse avait essayé de les corriger. « Il ne suffit pas, lui disait-il, d'être apte à figurer, comme un Romain, dans les amphithéâtres; il faut apprendre à méditer, comme un roi, sur les affaires publiques. » Mais, chrétien comme ses pères et sauvage comme eux, Dagobert ne pouvait avoir une notion exacte du juste et de l'injuste. La religion du Christ ne se montrait guère en lui que dans les formes extérieures. Elle n'avait pas pénétré son âme. La grâce du baptême, les influences de l'Evangile, n'avaient point transformé d'une manière complète la nature primitive de sa race, et le Sicambre se retrouvait encore dans les descendants chrétiens de Clovis. La cruauté n'y était encore tempérée que par la foi : le glaive, sous lequel tout droit périt, ne s'émoussait que contre l'autel.

En plaçant son royal fils sous la surveillance de deux illustres conseillers, Clotaire ne s'en était pas moins réservé sur lui les droits d'un père et d'un maître. Il avait retranché de l'Etat qu'il lui cédait toutes les possessions dans l'Aquitaine et la Provence qui n'avaient aucune contiguïté avec l'Austrasie, à laquelle il avait donné pour frontières les Ardennes et les Vosges. Du côté de la Germanie, les limites de ce royaume étaient moins précises : les Francs, après avoir étendu leurs conquêtes à l'ouest, étaient retournés vers l'orient, et avaient reporté leur domination jusque dans les forêts de leurs pères; par conséquent,

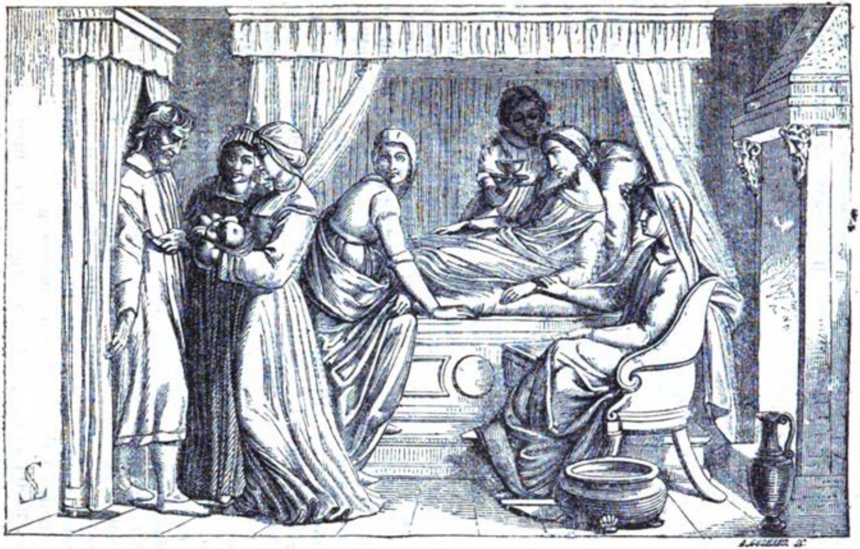
ils occupaient une étendue de terrain beaucoup plus considérable que la Frise actuelle. Ainsi les peuples d'outre-Rhin, les Thuringiens, Allemands, Bavarois, Saxons et Frisons, étaient supposés relever de la couronne d'Austrasie, dont l'autorité était mieux reconnue par eux à mesure que la lumière leur arrivait. Mais ces différents peuples, qui pendant des siècles avaient toujours vécu séparés, et que la frayeur qu'ils avaient eue des Romains avait pu seule réunir, ne formaient point un corps de nation. Bien que quelques-uns d'entre eux reconnussent pour chef le roi d'Austrasie, et que les autres en fussent tributaires, ils vivaient tous indépendants les uns des autres : la patrie était commune, la république particulière; le territoire était le même, les peuplades diverses. Cet esprit d'isolement et de coutumes personnelles était chez tous ces peuples avant qu'ils partissent de chez eux, et ils l'avaient porté dans leurs conquêtes. « C'est un caractère particulier de ces lois des barbares, dit Montesquieu, qu'elles ne furent point attachées à un certain territoire : le Franc était jugé par la loi des Francs, l'Allemand par la loi des Allemands, le Bourguignon par la loi des Bourguignons, le Romain par la loi romaine; et, bien loin qu'on songeât dans ces temps-là à rendre uniformes les lois des peuples conquérants, on ne pensa pas même à se faire législateur du peuple vaincu. »

Clotaire prétendait exercer son influence paternelle non-seulement sur les affaires politiques de son fils, mais encore sur sa conduite et sur ses sentiments les plus intimes. Dans le louable désir de préserver de tout écart fâcheux sa jeunesse et sa couronne, Clotaire lui avait fait promettre de ne pas songer à se marier sans son autorisation.

Habitué jusque-là à obéir, le jeune prince avait tout promis, ne se doutant pas des nouveaux liens que les passions allaient lui imposer. Une jeune fille de quatorze ans, d'une rare beauté, s'était montrée à ses regards, et avait jeté dans son âme ce premier trouble, ardente et timide révélation du premier amour. Fille d'un homme de haute naissance qui, après avoir longtemps gouverné pour le roi dans la ville de Romilly, s'était retiré à la cour d'Aus-

trasie, et sœur de Landregesile, l'un des officiers les plus considérables du palais, elle avait eu souvent l'occasion de rencontrer son royal amant; mais, bien qu'ils fussent irrésistiblement entraînés l'un vers l'autre, aucun mot n'avait encore trahi le sentiment inquiet qui vivait discrètement au fond de leur cœur. Contenu pendant des mois dans le silence, ce sentiment se fit jour enfin dans une entrevue secrète et éclata au milieu des larmes et des transports de la joie. Cet amour eût longtemps vécu dans ses muettes admirations, nourri de ses privations mêmes, et heureux de ses sacrifices; mais dès qu'une fois il se fut révélé, il eut besoin d'un aliment continuel de regards tendres, de paroles passionnées, d'assurances réciproques de la plus profonde affection. « Tu seras reine », s'était écrié dans le premier transport le jeune Dagobert; le souvenir du fatal serment fait à son père vint immédiatement troubler ses amoureuses illusions : il n'osa point ouvrir son âme à Pepin; il lui semblait que cette confidence portée au roi de Neustrie eût soulevé contre lui son indignation et sa colère. L'amour contrarié est contraint d'avoir recours à l'artifice et à la dissimulation. Mais, obligée de cacher ses sentiments, Nantilde (c'était le nom de la jeune fille) ne voulut pas avoir à en rougir : charmante aux yeux de son amant, elle resta pure devant Dieu. « Je vous aime, avait-elle dit, mais j'aime encore mieux le repos de ma conscience et ma paix avec le Ciel. » Certain de ne l'obtenir qu'au pied de l'autel, Dagobert prit la résolution de confesser à Arnould les tourments de son cœur, ses désirs et sa résolution. L'austère conseiller du roi eût peut-être dénoncé à Clotaire le fils rebelle; mais le saint évêque ne voulut pas trahir le jeune homme candide et confiant qui venait déposer dans son sein ses peines secrètes; il se borna à le plaindre, à le consoler, à lui donner de sages conseils et des avertissements charitables.

La nature du prince n'était pas de celles que peut dompter la puissance de la raison ou l'ascendant de la vertu. Peu de jours après cet aveu, il fit appeler l'évêque, et lui dit : « J'ai réfléchi; vous n'avez rien à craindre de mon père; puisqu'il ne peut vous déposer, et vous n'avez rien à



Naissance de Notburg.

me refuser, puisque ma résolution est immuable. Je vous déclare d'ailleurs que vos conseils ne sont plus à suivre, et que je suis réellement marié à Nantilde. Il ne vous reste plus qu'à sanctifier notre union, comme c'est votre devoir, et à moi à vous en prier, comme c'est le mien. »

Placé entre des considérations politiques et des devoirs religieux, le pontife ne balança plus. Il bénit le mariage qu'il avait désapprouvé, préférant sa conscience à son intérêt, et un désagrément personnel à un scandale public.

Nantilde, qui n'était pas complice du mensonge, ne comprit pas d'abord que le jeune roi n'obtenait la bénédiction épiscopale que par un moyen indigne d'elle et flétrissant pour son honneur. Quel fut son étonnement lorsque, immédiatement après la cérémonie où comme acteurs ne paraissaient que les deux fiancés et l'évêque, et pour témoin que Dieu seul, elle entendit son époux réclamer d'elle et du prélat le silence sur ce qui venait de se passer! « Ce n'est point par orgueil, dit-elle, mais je vous ai avoué devant Dieu, vous devez m'avouer devant les hommes. » La crainte des malheurs auxquels serait exposé son époux si son mariage était rendu public lui imposa silence : son amour l'emporta sur toute autre considération, et son âme pure et tendre ne s'inquiéta plus d'une union que le Seigneur avait bénie.

L'esprit observateur de Pepin ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui se passait au palais; mais sa conscience ne se crut point obligée à rendre compte au roi Clotaire de ce qu'il ne regardait que comme un caprice de jeune homme. Cependant vint au jour un enfant, fruit de cette mystérieuse union. C'était une fille, à laquelle fut donné le nom de Notburga, Notburge, Notburg. C'est cette dernière dénomination qui a prévalu dans la mémoire des peuples, et c'est celle que nous adopterons.

Nantilde avait espéré que cette circonstance servirait de motif à la déclaration publique de son mariage; il n'en fut rien. Le peuple ignora l'union précoce de ces jeunes époux, qui à eux deux avaient à peine trente ans.

II



Inactive et presque circonscrite dans son palais, la royauté austrasienne, qui déjà faisait pressentir la royauté fainéante, ne se manifestait au dehors que par la promulgation de lois et de règlements qui étaient bien rarement son ouvrage, et qui pour l'ordinaire lui étaient dictés par ses ministres. Seulement, tous les ans, au mois de mai, Dagobert se montrait dans la brillante assemblée du peuple sur un char traîné par quatre bœufs magnifiques; et il y débitait des ordonnances et des réponses que son gouverneur mettait dans sa bouche; harangue indispensable après laquelle il distribuait des bénéfices, ratifiait les lois recueillies et adoptées dans l'année, et machinalement disait de celles que l'on appelait saliques les merveilles qu'il en avait ouï dire à ses ministres. Après cette cérémonie, le seul acte royal qui révélât le chef suprême de l'Etat, il rentrait dans son palais avec sa cour, laissant le reste de l'année ses agents rendre en son nom une justice qui n'avait de règles que

leur volonté. Si dans des cas extraordinaires on faisait appel au tribunal direct du roi lui-même, il manifestait son autorité de façon à faire croire qu'il n'avait au cœur ni bienveillance, ni charité, ni justice. Adouci un instant par les qualités aimables de Nantilde, le caractère de Dagobert ne tarda pas à reprendre sa rudesse et sa férocité; chez lui les vertus de l'homme ne rachetaient pas les vices du roi : le chef de famille ne valait pas mieux que le chef de nation. Jeune d'années, il ne l'était plus de sentiments; enfant par les caprices et homme par les passions, instruit déjà à cacher sous les dehors de la politesse romaine l'humeur violente et emportée de ses ancêtres, il commença à se fatiguer également de la vie monotone que lui faisaient et l'uniforme ascendant de ses conseillers et la paisible affection de sa femme.

L'ambition s'éveillait en lui. Elle s'y développa promptement sous la parole encourageante de quelques jeunes gens indiscrets, qui lui représentaient Clotaire non plus comme un père généreux qui cède un royaume à son fils, mais comme un maître avare qui en retient la meilleure partie pour lui-même.

Dagobert, comme les ingrats, oublia dès lors ce qu'on lui donnait afin de ne remarquer que ce qu'on ne lui donnait pas; moins sensible à la part qui lui était échue qu'à celle qu'il regardait comme une violation de ses droits, il compta amèrement les fleurons qu'on avait enlevés à sa couronne. Ce différend eût infailliblement altéré la bonne intelligence qui jusqu'alors avait régné entre le père et le fils, sans une circonstance qui vint resserrer les liens de famille et éloigner tout motif de discorde.

Clotaire avait pris pour troisième épouse Sichild, la plus aimée de ses reines et pour laquelle il faisait célébrer des fêtes magnifiques dans sa maison royale de Clichy, près de Paris. Il convia Dagobert à ces fêtes, et lui présenta la jeune et belle Gomatrud, sœur bien-aimée de Sichild, en la lui offrant pour épouse. Ebloui des charmes de cette jeune fille, Dagobert oublia facilement Nantilde, et s'apaisa en recevant de son père, avec la main de Gomatrud, les Ardennes et les Vosges et un grand nom-

bre de villes, Clotaire ne se réservant plus que l'Aquitaine austrasienne, dont il venait de nommer Sadrégésile gouverneur.

« Et maintenant, allez en paix, dit le roi de la France neustrienne à son fils, et ne tournez plus votre œil contre votre père. Un roi sage est le meilleur ami de son peuple. La vie vénérable n'est pas celle qui se compte par la multitude des années. La prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache est une heureuse vieillesse. »

Le roi d'Austrasie revint à Metz avec la belle Gomatrud, que les populations saluaient avec enthousiasme du titre de reine.

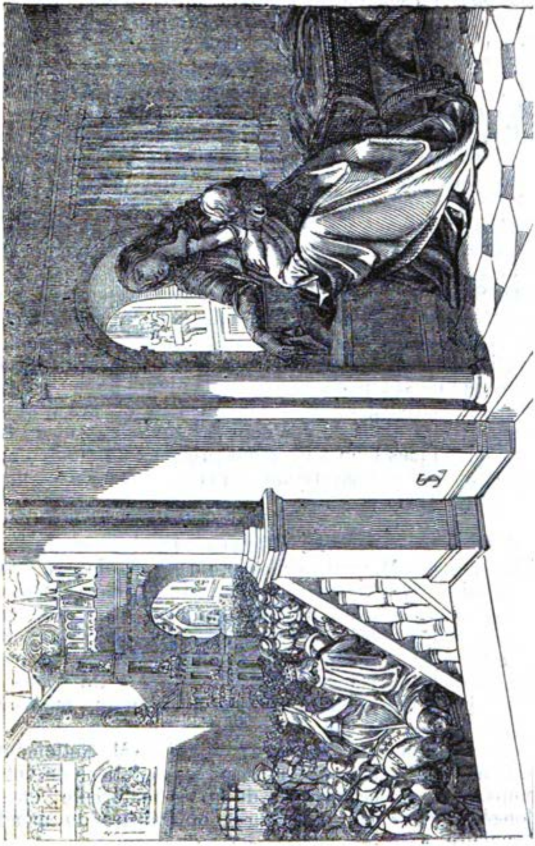
Nantilde s'était enfermée dans son appartement. Calme et résignée, elle sut imposer silence à sa douleur; aucun reproche, aucune plainte ne s'échappa de ses lèvres.

Dans ce palais, témoin de fêtes magnifiques, et où chacun se livrait à la joie et au plaisir, personne ne se doutait qu'une femme à l'écart se mourait de douleur dans son appartement solitaire.

Cruellement blessée et plus profondément malheureuse, cette jeune femme appela à son aide Celui qui peut seul calmer toutes les angoisses, soulager toutes les douleurs. Ses jours et ses nuits, sous l'œil de Dieu, s'écoulaient près d'un berceau. Au lieu de plaintes et de gémissements, on n'entendait sortir de sa cellule que des chants d'église si doux qu'il n'était homme ni femme dont le cœur n'y compatît.

Arnould, témoin de ces souffrances si noblement supportées, s'était pris pour elle du plus affectueux intérêt. Pepin lui-même, qui n'avait pas vu sans souci se former le premier lien de son maître, et qui, injuste par défaut d'examen et de réflexion, en gardait rancune, non pas au maître lui-même, mais à l'innocente victime de sa légèreté et de son inconstance, fut désarmé par le spectacle de la générosité la plus touchante, de l'abnégation la plus sublime.

Dagobert ayant voulu revoir sa première femme, elle le reçut avec dignité, comprimant ses sentiments, étouffant ses émotions, et tenant entre ses bras sa jeune fille, comme



l'arme la plus puissante, le bouclier le plus fort qu'elle pût opposer à son infidèle époux. Celui-ci voulut embrasser Nantilde : « Non pas moi, dit-elle, mais votre enfant. — En obéissant à mon père, dit-il, je vous ai, malgré moi, fait du mal. — Non pas à moi, dit-elle, mais à votre fille. — Je reviendrai vous voir souvent. » Elle répondit : « Ne venez pas pour moi, venez pour elle. »

Une autre fois, il faisait à Nantilde de pompeuses promesses : elle ne l'écoutait pas; et comme il les renouvelait avec assurance, elle répliqua : « A qui aviez-vous dit : Tu seras reine? »

L'époux infidèle ne vit jamais cette héroïque fermeté se démentir un seul instant : jamais il ne fut témoin des larmes qu'il faisait couler.

Le Seigneur a de mystérieux dédommagements pour les âmes qu'il éprouve ou qu'il afflige en les rendant victimes de l'injustice des hommes. Un berceau consolait Nantilde dans son abandon; Gomatrud demeurait stérile au milieu de ses amours et des splendeurs de la royauté. La jeune Notburg croissait chaque jour en grâce et en sagesse; elle avait de ces sourires ravissants et de ces mots angéliques bien autrement précieux au cœur d'une mère que les hommages trompeurs et les basses adulations des courtisans.

Nous devons renvoyer maintenant nos lecteurs au livre si émouvant de M. de Beauchesne. La vie de sainte Notburg est aussi agitée, aussi pleine d'événements merveilleux et extraordinaires, aussi attachante, aussi attrayante que celle d'aucune héroïne de roman. À cette époque barbare, au milieu de la vie débauchée et sanguinaire de ces premiers rois francs, on aime à voir passer cette douce et tendre jeune fille, comme un ange qui viendrait mettre la paix parmi les démons.

« Je ne connais pas de livre, dit encore M. Nettement, où l'on oublie plus délicieusement les agitations de notre temps et les préoccupations de la vie matérielle, en se plongeant dans les eaux pures et fraîches du monde légendaire. »

« Pour comprendre et pour peindre cette mystique héroïne, dit M. X. de Villarceaux dans *l'Artiste*, il fallait un Giotto, et c'est Overbeck lui-même qui a désigné celui qui devait être chargé de cette belle œuvre.

» Voilà plus de dix ans que M. Plon prépare le livre de sainte Notburg [1]. L'habile imprimeur, qui est aussi un maître dans son art, l'a revêtu d'un luxe typographique du goût le plus pur. Le caractère employé est celui des premiers élèves de Gutenberg, et chaque page est encadrée de ce même filet rouge qu'on retrouve sur tous les riches manuscrits du moyen âge. »

[1] Un magnifique volume très-grand in-8° sur beau papier bristol glacé. Prix, broché : 25 francs. — Avec jolie reliure, plaque dorée et dorure sur tranche, 30 francs. — Envoi *franco*, en France, à toute personne qui adresse la valeur de l'ouvrage, en un mandat de poste, à l'éditeur M. Henri Plon, rue Garancière, 10, à Paris.



LE NOM DE NAPOLÉON

ET

SAINT NAPOLÉON, SON PATRON.

Nomina pueris pulchra sunt imponenda.
Ayez soin de donner aux enfants de beaux noms.

PLINE L'ANCIEN.

Nomina honesta prætenduntur vitiis.
Un nom respectable est une garde contre les vices.

TACITE.

C'est le 15 août 1869 que va être célébré le centième anniversaire de la naissance de Napoléon Ier. La France entière, on n'en peut pas douter, fêtera ce grand souvenir de son histoire avec un cœur chaudement ému. Lorsqu'après l'héroïque victoire d'Austerlitz Napoléon voulut élever à la grande armée la colonne triomphale qui décore si dignement la place Vendôme à Paris, il chargea les savants de l'Institut de rédiger l'inscription. Le nom de Napoléon les embarrassait, car les savants savent assez peu; et probablement ils n'allaient pas à la messe où ils eussent entendu chanter le *Domine salvum fac imperatorem nostrum Napoleonem*. Or ils tenaient à cet usage servile et suranné de nous énoncer en latin ce que rappelle un monument; comme si notre langue n'était pas faite, comme si elle n'était pas aujourd'hui la première langue du monde et la seule employée dans les traités internationaux; et ils construisirent l'inscription que voici et qui demeure :

NEAPOLIO IMP. AUG.
MONUMENTUM BELLI GERMANICI
ANNO MDCCCV
TRIMESTRI SPATIO DUCTU SUO PROFLIGATI
EX ÆRE CAPTO
GLORIÆ EXERCITUS MAXIMI DICAVIT.

Ce qui veut dire : « Neapolion, empereur auguste, a

» élevé ce monument à la gloire de la grande armée qui,
» sous sa conduite, a fait en trois mois la conquête de
» l'Allemagne. »

Une traduction mot à mot de ce latin de cuisine serait absurde.



Colonne de la place Vendôme.

Or ce saint Neapolio ne peut être que saint Neopolus, martyr sous Dioclétien avec un saint Saturnin et deux autres. L'Église romaine l'honore le 2 mai. Personne, que l'on sache, ne s'est appelé Neapolio; et le nom de Napoléon est porté depuis des siècles dans la péninsule italique et dans l'île de Corse. On peut voir dans la gé-

néalogie des Bonaparte que le second des trois fils de Jean Bonaparte, tige de cette généalogie, s'appelait Napoléon. C'était au treizième siècle, et au dix-huitième l'un des oncles de l'Empereur s'appelait aussi Napoléon.

Si les savants de l'Institut avaient lu autre chose que leurs ouvrages, ils auraient rencontré ce nom dans le passé : Napoléon des Ursins, Napoléon de Forti-Braccia, archevêque de Montréal en Sicile au quatorzième siècle; le dernier des Torregiani, seigneur de Milan, s'appelait Napoléon. Napoléon de Fossa-Nuova, neveu du cardinal de Fossa-Nuova, au premier quart du treizième siècle, était un des brillants personnages de Rome, et c'est son histoire qui a popularisé son nom en Italie.

Cette histoire, qu'on peut lire dans les Bollandistes, la voici en peu de mots :

Le mercredi des Cendres de l'année 1218, les religieuses dominicaines entraient à Rome au monastère de Saint-Sixte, qui allait être leur demeure. Tandis qu'elles étaient au chapitre, avec saint Dominique et les trois cardinaux commissaires, pour traiter des revenus, des droits et de l'administration de la nouvelle communauté, une personne accourut, les cheveux épars et fondant en larmes; elle s'écria que le jeune Napoléon, brillant chevalier, neveu du cardinal de Fossa-Nuova, venait de se tuer en tombant de cheval.

A cette nouvelle, l'oncle, qui était un des commissaires, resta presque sans mouvement; il appuya sa tête sur la poitrine de saint Dominique, près duquel il était assis. Son silence et sa pâleur annonçaient assez sa désolation.

Le saint chercha à le consoler, tout en demandant qu'on amenât le corps du mort et qu'on lui préparât un autel où il voulait dire la messe.

On porta le corps dans l'église, à quelques pas de l'autel. Les cardinaux et leur suite, l'abbesse et ses religieuses, avec un grand concours de peuple, suivirent le corps; et la messe commença aussitôt.

On voyait que, pendant le saint sacrifice, le bon saint versait d'abondantes larmes. A l'élévation de la sainte hostie, il eut une extase et parut élevé de terre de la

hauteur d'une coudée. Tous les assistants, frappés, se montraient saisis d'étonnement.

Quand le saint sacrifice de la messe fut achevé, Dominique traversa la foule et alla droit au corps mort. Il se mit à genoux en silence, arrangea les membres brisés et les mit dans leur position naturelle; puis il pria quelques instants.



Le jeune Napoléon venait de se tuer en tombant de cheval.

Bientôt il fit le signe de la croix sur le mort, et se levant, les mains tendues vers le ciel, il parut suspendu au-dessus du jeune homme et il cria à haute voix :

« Napoléon, au nom de Jésus-Christ, levez-vous; je vous le commande[1]. »

Aussitôt, à la vue de tout le monde, le mort se leva en pleine santé.

[1] *O adolescens Napoleo, in nomine Domini nostri Jesu Christi tibi dico, surge!*

Le Pape, les cardinaux et toute la ville, dans la plus vive admiration, rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces devant un tel prodige...

Le mort, rentré dans la vie, vécut avec tant de vertus et tant de charité, que, lorsque Dieu le retira de ce monde pour les splendeurs éternelles, il fut acclamé BIENHEUREUX.

Si, comme une foule d'autres serviteurs de Dieu, il n'a pas eu son jour marqué dans les ménologes, le saint pape Pie VII a réparé cet oubli en le fixant au 15 août, jour de grandeur et de triomphe; et ce bienheureux saint a des églises et des chapelles en Italie, en Sicile, au pays de Naples et en Corse.

C'est pour Paris un devoir de lui élever aussi un sanctuaire, comme l'avait projeté Napoléon Ier.

J. COLLIN DE PLANCY.



Le Pape, les cardinaux et toute la ville, rendirent des actions de grâces.

L'ANGE EL-MAHDI.

On lit dans l'Histoire de l'expédition d'Égypte que, vers la fin d'avril de l'an 1799, un personnage venant de l'Afrique arriva à Derne, et déclara qu'il était l'ange



El-Mahdi, annoncé par le Koran, et qu'il venait au secours des fidèles croyants. Il se fit promptement des disciples; et deux cents Maugrabins, qui venaient d'Afrique aussi, comme par hasard, se joignirent à lui. Il aborda les habitants et leur annonça que les fusils, les baïonnettes, les sabres, les canons des Français ne pourraient atteindre les vrais croyants qui marcheraient sous ses étendards, et qu'à leur aspect les Français déposeraient les armes et n'oseraient pas se défendre.

L'espoir d'un triomphe aussi facile lui amena une multitude de croyants; et il marcha à leur tête sur Demenhour. Il ne restait là que quelques hommes de la légion nautique; ils furent massacrés. Enhardis par ce triomphe, ils soulèvent la province et marchent fièrement. Leur illusion ne fut pas longue. Le chef de brigade Lefebvre part du fort de Rahmanieh avec deux cents hommes et s'élance à leur rencontre; il se bat contre eux jusqu'à six heures

du soir, et entouré par eux, il leur tue tous ceux qui osent avancer à la portée de son feu; puis le général Lanusse averti arrive avec une colonne mobile, bat et met en fuite tous les insurgés qui se présentent, fait passer au fil de l'épée quinze cents hommes qui s'étaient réfugiés à Rahmanieh, brûle la ville et rétablit l'ordre.

L'ange El-Mahdi avait été emporté blessé à mort; ce qui a fait voir que ce n'était pas un ange.



Il annonça aux habitants que les fusils et les canons des Français ne pourraient atteindre les vrais croyants.

MAMAN GABRIELLE.

Le 18 avril dernier, à l'extrémité de la rue Saint-Dominique, dix carrosses de gala emmenaient à l'église Saint-Germain des Prés une noce et ses nombreux invités, parmi lesquels je reconnus le docteur L..., qui s'apprêtait à les suivre dans son coupé des visites.

— Montez, s'écria-t-il en me voyant passer; montez, nous causerons médecine, et vous assisterez au douzième mariage de maman Gabrielle.

— Comment! une femme qui s'est mariée douze fois?

— Pas précisément. Cependant, à l'heure qu'il est, maman Gabrielle a dix-huit petits-fils et vingt-six petites-filles.

— Maman Gabrielle avait donc douze enfants?

— Ce n'est pas encore ça; seulement maman Gabrielle (madame la baronne de S...) est à la tête d'une agence matrimoniale, et je suis le médecin de la troupe.

— Une agence matrimoniale!

— D'une espèce toute particulière. Maman Gabrielle élève les futurs conjoints, leur donne un état et les dote selon la position respective des époux; puis, quand ses ménages ont pris une certaine consistance, qu'ils n'ont plus besoin de ses bons offices, elle se met en campagne, afin de donner une plus grande extension à son commerce.

— Singulier commerce! Et les bénéfices?

— Les bénéfices sont énormes... en consolations..., et bien certainement que sans son agence matrimoniale il y a longtemps que la baronne de S... ne serait plus de ce monde. Ecoutez :

— Celle que ma troupe de petits clients ne connaît que sous le nom de maman Gabrielle est l'héritière de l'un des plus grands noms de France.



A dix-huit ans elle épousa le baron de S..., qui, après quatre années de l'union la plus fortunée, la laissa veuve avec son enfant.

Ce coup fut terrible sans doute; mais en concentrant tout son amour sur le fils de celui qui avait été pour elle un sujet d'adoration, elle put enfin trouver, sinon un terme à son chagrin, du moins un grand soulagement à cette perte cruelle.

Hélas! cette suprême consolation devait encore lui être arrachée. Ce fils, dans lequel tout son être semblait s'être incarné, une cruelle maladie le lui enleva en un jour! Une mère peut seule se faire une idée de l'effroyable douleur qui vint fondre sur cette frêle femme et annihiler

jusqu'au sentiment, quand un hasard providentiel la jeta au milieu d'une famille de jeunes orphelins.

Oh! s'écria-t-elle, que mon fils, s'il fût resté orphelin, seul, abandonné et sans ressources, eût été heureux de trouver sur son chemin une seconde mère!

Cette pensée fut une sublime inspiration, et le retour à la vie de cette excellente femme, qui, se constituant aussitôt la protectrice de ces pauvres infortunés, se fit ainsi une seconde famille. Aujourd'hui nous en sommes à la douzième, et toutes florissantes de santé.

— Tenez, me dit mon ami en entrant à l'église, voyez-vous la baronne conduisant à l'autel son nouveau protégé? Est-elle heureuse! Il lui semble qu'elle tient par la main le fils qu'elle a tant pleuré. Elle, vous et moi, savons seuls que ce beau jeune homme, son neveu pour toute l'assistance, est un orphelin qu'elle élève depuis douze ans et qui sera un jour l'un de nos plus habiles architectes.

Plus tard je vous raconterai la vie si bien remplie de cette sainte femme, depuis que tant de malheurs sont venus la frapper. Parlons aujourd'hui du nouveau marié.

Depuis la mort de son fils, la baronne de S... n'a pas manqué un jour de se rendre au cimetière sur sa tombe, où elle va, dit-elle, s'entretenir avec lui.

Un jour qu'elle venait de remplir ce pieux devoir, elle entendit à côté d'elle, derrière une haie, une voix enfantine qui disait, avec l'accent de la plus poignante douleur :

— O maman, je t'en prie, n'emmène pas ma sœur avec toi, ou, si tu veux la prendre, prends-moi aussi, car sans elle ton pauvre Julien serait bien malheureux. »

Elle franchit la haie et vit un petit garçon d'une dizaine d'années dont les longs cheveux blonds, tombant en boucles sur ses épaules, ombrageaient une de ces figures qui inspirent toujours l'intérêt.

Les cœurs souffrants s'entendent promptement, et la noble dame aborda le pauvre enfant, chercha à le consoler et sut bientôt que, privé de sa mère, veuve d'un ancien employé, Julien était demeuré à la charge de sa sœur, qui, malade elle-même par suite d'un excès de travail, devait le lendemain être transportée à l'hospice.

La baronne fit monter dans sa voiture le gentil Julien,



dont les manières et l'amour filial la charmaient, et bientôt arrivée chez la sœur, qu'elle confia à mes soins, elle pourvut aux besoins du pauvre ménage et se chargea de l'éducation de ce nouveau fils adoptif, qui n'est autre que celui dont le mariage se célèbre aujourd'hui.

Cependant la cérémonie était terminée, et les suisses, frappant les dalles de leurs hallebardes, reconduisaient les époux et leur suite vers le porche, quand la bonne dame, s'approchant du docteur, l'entretint un instant, puis regagna sa voiture.

— Toujours la même, fit mon ami en venant me rejoindre; cette femme est une mine inépuisable de bonté : elle a la douceur d'un ange et la charité des premiers chrétieus. — Elle dépense, bon an, mal an, quatre-vingt mille francs pour les familles qu'elle a adoptées, et voici ce qu'elle vient de me dire, après mille remercîments de ce que je me fais toujours un devoir de répondre à son invitation :

Oh! mon meilleur ami, je vous en supplie, priez bien le bon Dieu pour moi, et aidez-moi vous-même à vivre longtemps, pour que je devienne riche; car, vous

le savez aussi bien que moi, en mourant nous n'emporterons avec nous qu'une seule chose : — ce que nous aurons donné! »

IL Y EN A ENCORE COMME ÇA.

La baronne de S..., dont je vous ai promis de vous raconter la vie, me disait il y a peu de jours le docteur L..., est propriétaire de plusieurs maisons dans les beaux quartiers de Paris. Jeudi dernier elle vit entrer chez elle



le père Jérôme, l'un de ses concierges, qui lui dit en l'abordant :

— Madame me pardonnera-t-elle d'avoir écouté aux portes?

— Certainement, mon ami ; Dieu pardonne toujours, et en te pardonnant, moi, je ne fais que mon devoir.

— Surtout, madame, quand je puis racheter ma faute en vous faisant faire une bonne action.

— Oh! alors, Jérôme, tu es doublement pardonné; dis:

— Eh bien! madame, hier j'ai été témoin d'une scène qui m'a tout bouleversé; je n'en ai pas dormi de la nuit, car c'est la ruine et le déshonneur de la famille X...

— La famille X...! Mais ce n'est pas possible, son commerce est des plus florissants, et...

— Oh! madame, comme dit le proverbe : tout ce qui brille...

— Oui, mais je ne connais pas de gens plus rangés, plus estimables, et certainement il ne peut y avoir pour eux ni ruine ni déshonneur; c'est impossible.

— Madame la baronne ne sait-elle pas que bien souvent le négociant est forcé de passer par certaines exigences?...

— Enfin, n'importe, dis-moi ce dont tu as été le témoin.

— Oui, madame. Je venais de terminer le petit salon et je serrais mes brosses dans l'office, quand, à l'arrivée du banquier ***, la porte se ferme précipitamment sur moi, et me voilà blotti dans ce petit réduit, sans en pouvoir sortir.

« Oui, monsieur, s'écriait celui-ci en entrant; oui, si à trois heures je ne suis pas payé de mes trente mille francs, je vous cite en déclaration de faillite. »

Les larmes, les prières, les supplications de cette pauvre madame X... qui se traînait à ses pieds, rien n'a pu toucher ce tigre. Ah! faut-il qu'il y ait des hommes comme ça!

— Il y a des hommes comme ça, mon bon Jérôme, parce qu'il en est aussi, comme toi, qui savent goûter le plaisir qu'il y a à faire le bien. Mais une autre fois ne renvoie pas au lendemain. Je te remercie, Jérôme, va, je serai à la maison avant toi.

A onze heures, en effet, la bonne baronne était au milieu de la famille X..., et couvrait de baisers quatre jolis petits enfants qui s'étaient précipités au-devant d'elle.

— Je viens vous demander à déjeuner, dit-elle, puis nous causerons affaires. D'abord débarrassez-moi de ces cinquante mille francs que je viens d'encaisser et que je ne puis emporter avec moi, car je pars pour Nice. Je

vous les prête, sans intérêt, bien entendu, jusqu'à la démolition de notre maison.

— Comment, madame?

— Vous ne savez donc pas que le boulevard *** nous chasse d'ici?

— Mais, madame, je croyais cependant...



— Vous croyiez mal, cher monsieur; les plans s nt changés, et j'en ai reçu avis. J'ai voulu vous en prévenir, et je me réjouis avec vous du long bail que nous avons signé ensemble et qui vous donne droit à une indemnité superbe, mais qui ne sera jamais assez grande, si je la rapporte à l'intérêt que vous m'inspirez, vous et vos petits enfants.

Jugez de la joie que cette subite communication répandit sur les visages de M. et de Mme X..., si cruellement éprouvés par les secousses de la veille. En les contemplant, une ineffable félicité remplissait l'âme de la baronne.

Cependant Jérôme avait remarqué sa voiture, qui stationnait à la porte, et au moment où la baronne parut, il était à la portière.

— Ah! vous voilà, Jérôme, lui dit celle-ci sitôt qu'elle l'aperçut; c'est bien, mon ami, mais une autre fois venez me voir de suite, et vous ne passerez pas de mauvaise nuit.

Et Jérôme, en suivant des yeux la voiture qui s'éloignait, ne put s'empêcher de s'écrier :

« Il y en a encore comme ça!

LE CONVOI D'UNE CENTENAIRE.

Par une froide matinée du mois de février, à neuf heures, rue Saint-Jacques, un pauvre corbillard, portant un cercueil recouvert d'un drap de couleur équivoque, s'avançait lentement dans la direction du cimetière Mont-Parnasse. — C'était le convoi d'une centenaire : *la folle du palais de justice*, l'une des célébrités de la rue, dont



la physionomie mérite, à plus d'un titre, d'être esquissée, car la notoriété de cette pauvre insensée fut grande,

et les soins affectueux dont les dernières années de sa vie furent entourées par la charité d'un des doyens de l'ancien barreau de Paris sont par-dessus tout un utile enseignement.

Quand je vis pour la dernière fois, il y a dix ans de cela, la folle du palais de justice, elle assistait encore régulièrement aux audiences. — Elle arrivait dès le matin dans la salle des pas perdus; sa démarche était lente et peu sûre; son dos était voûté; l'âge et les malheurs l'accablaient; sa figure était pâle et ridée; ses yeux, toujours humides, pleuraient la perte d'un procès qui l'avait ruinée : sa raison était égarée, et c'est au palais de justice, où se consomma son malheur, que sa folie trouvait aussi son aliment.

Elle était la première à l'audience, et s'imaginait avoir un intérêt dans toutes les affaires qu'on appelait. — Une remise à huitaine était-elle demandée, on la voyait s'élever sur la pointe du pied, faire des signes négatifs au président, et lorsque la remise était accordée, elle haussait les épaules et témoignait de son humeur. Hélas! bien des remises furent sollicitées et obtenues, et chacune d'elles était pour la pauvre vieille un sujet de douleur.

Mais c'était surtout lorsque deux avocats contradictoires allaient commencer leurs plaidoiries que son intérêt était vivement excité. — Vous pensez peut-être que, croyant figurer dans tous les procès qui se plaidaient, elle aurait quelquefois un bonheur en voyant triompher le rôle qu'elle aurait pris; non, il était dans sa folie de croire que c'était toujours elle qui échouait, et aussitôt que le jugement était prononcé, ses larmes coulaient avec abondance, ses sanglots persuadaient à ses voisins que c'était réellement elle qui perdait son procès.

Souvent elle se plaçait derrière l'un des avocats qui plaidaient; elle gesticulait, elle interrompait la plaidoirie. S'agissait-il d'espèces que l'avocat disait n'avoir pas été comptées, elle se récriait et prétendait les avoir vu compter. Une autre fois elle s'avançait vers le tribunal, et interrompant la plaidoirie, elle protestait hautement que c'était faux.

L'avocat qui ne la connaissait pas se fâchait d'une si brusque interruption; il croyait avoir affaire à la partie adverse; mais son confrère le détrompait, et l'huissier faisait éloigner tout doucement la pauvre folle.

Elle avait des rentes sur le grand-livre avant la perte de son procès, et elle les redemandait partout.

« Rendez-moi mes rentes! » disait-elle aux avocats qu'elle abordait. Mais c'est surtout à l'un d'eux, M. de Laboulie, qui depuis fut son bienfaiteur, qu'elle s'attacha avec une prédilection marquée.

Cet avocat plaidait dans une affaire où il était question



de rentes, et ce fut lui qui obtint gain de cause. — Ce fut donc la pauvre femme qui, cette fois encore, crut avoir perdu, et lorsqu'elle rencontrait cet avocat au palais, elle se plaignait à lui de la perte de ses rentes.

« Tiens! lui criait-elle en l'abordant et lui exhibant un chiffon de papier, voilà mon titre; tu me rendras mes rentes maintenant. »

Lorsque l'audience était levée : « Déjà! disait-elle; et mes rentes, mes rentes, me les rendront-ils enfin! » Et elle était la dernière à quitter l'audience. Le garçon de salle l'invitait alors à sortir.

« J'ai faim, lui répondait-elle, et encore aujourd'hui ils ne me feront pas rendre mes rentes ! »

Accablée de fatigue, elle s'acheminait tristement vers une autre chambre, espérant sans doute y trouver plus de bonheur ; de la première instance, elle allait à la cour de cassation dont la porte se présentait d'abord à ses regards. Mais pas d'audience ; toutes les autres chambres étaient également fermées.

Elle se réfugiait alors à l'audience des référés, et là que de sujets de douleur ! Elle y perdait cent affaires avec une accablante rapidité ; ses larmes ne tarissaient pas. Lorsque enfin le palais ne présentait plus qu'une porte ouverte, elle regagnait lentement sa demeure, en demandant toujours ses rentes et en comptant tous les procès qu'elle avait perdus dans la journée.

« Tenez, lui dit un jour le regrettable et le très-regretté M. de Laboulie, qu'elle poursuivait de ses obsessions assidues, et qui l'avait suivie jusqu'à la porte d'une vieille maison de la vieille rue Saint-Jacques, je crois que je puis vous faire rendre vos rentes.

— Monte, lui répondait-elle, je te ferai voir tous mes titres. »

M. de Laboulie la suivit. — Sur le palier de sa mansarde se trouvait une jeune femme qui, en la voyant arriver, lui dit avec bonté :

« Comme tu viens tard, mère !..... ta soupe va refroidir.

— Attends, reprit alors la pauvre femme en s'adressant au charitable avocat, je vais chercher les titres.

— C'est donc votre mère? demanda l'avocat à la jeune femme.

— Non, monsieur, lui répondit-elle, ce n'est que ma voisine : mais depuis vingt ans je partage avec elle, car elle est bien malheureuse.

— Tiens, dit la pauvre insensée en entrant dans la petite chambre bien modeste mais très-proprette de celle qui l'appelait sa mère, tiens, voilà mes titres ; et elle déposa sur la table plusieurs chiffons de papier.

— C'est bien, dit son conseil improvisé en faisant

semblant de les parcourir..... et vous receviez par trimestre?

— Quatre-vingts francs.

— Ce sera désormais quatre-vingt dix francs; voici le premier trimestre, et je me fais fort de vous faire servir très-régulièrement pareille somme tous les trois mois; gardez vos titres, je me charge de tout. »

Trois jours après le convoi de la folle du palais, le charitable avocat recevait la visite de la jeune femme, qui avait un scrupule.

« Monsieur, lui dit-elle en l'abordant, j'ai fait cent quinze francs d'économies sur la pension que vous serviez à ma pauvre voisine; à qui dois-je les donner?



— A vous-même, mon enfant, lui répondit-il avec émotion, à vous-même, pour que vous soyez plus riche que moi devant Dieu. — Vous donniez à plus pauvre que vous la moitié du pain que vous gagniez avec l'aiguille, moi je ne lui abandonnais qu'une faible partie de mon superflu. — Cette pension vous sera servie toute votre vie;

je mourrai avant vous; mais, soyez tranquille, elle vous sera assurée par testament.

— Oh! monsieur, que de bonté!

—Mon enfant, la première partie du devoir de l'avocat est de défendre les malheureux; la deuxième partie, la partie la plus essentielle, est de les secourir; je ne fais que mon devoir. »

CLARIOND.



HISTOIRE D'UNE JAMBE MÉCANIQUE.

On s'étonnerait à moins.
HAMILTON.



En 1620, il y avait à Padoue un habile mécanicien nommé Victor Zonca, dont le nom, qui n'est connu que des savants en sciences dites exactes, se trouve mêlé à une aventure singulière que nous a lons raconter ici. Quoique cette histoire ait eu lieu en des jours où l'absence des journaux a laissé dans l'oubli tant de faits curieux, elle a été superficiellement connue des rédacteurs anglais du *Chamber's Magazine,* qui l'ont fait passer en Hollande avec des noms hollandisés. Nous la restituons ici dans sa vérité, sans en garantir pourtant les circonstances extraordinaires.

Un Marseillais armateur, étant venu à Padoue en 1424, eut le malheur, en mettant le pied hors de son navire pour

débarquer, de se casser une jambe sur une saillie de son canot, et si malencontreusement, que les médecins les plus habiles de Padoue, appelés pour examiner le cas, décidèrent unanimement qu'il fallait couper la jambe brisée. Ce fut là une grande et vive douleur pour M. Fournerat (c'était le nom de l'armateur); lui le plus actif et le plus agile des négociants de Marseille, qu'allait-il devenir, réduit à boiter? On adoucit un peu sa douleur en lui annonçant que Padoue possédait en mécanique un savant qui le tirerait de peine, c'était le seigneur Victor Zonca. Il avait fait comme Albert le Grand et comme saint Thomas d'Aquin, son incomparable élève, des androïdes, c'est-à-dire des têtes mécaniques qui, par des gestes habilement combinés, et même, disait-on, par quelques paroles, pouvaient prendre part à certaines conversations; mais il avait fait surtout des jambes si parfaitement articulées, qu'on ne pouvait les distinguer des jambes naturelles.

On lui fit voir un noble personnage qui se promenait avec une des jambes de Victor Zonca; et ses mouvements étaient si naturels, qu'à moins de le savoir on ne pouvait soupçonner laquelle des deux jambes était une machine. Le Marseillais, rassuré, dit que pour cela il payerait tout ce qu'on voudrait, qu'il ne tenait pas à l'argent, mais qu'il tenait à pouvoir faire ses courses avec agrément. Il fit prier très-poliment le savant artiste de venir le voir, en s'excusant de l'impossibilité où il était de faire cette démarche lui-même, attendu qu'on s'occupait alors de lui couper la jambe qu'il avait perdue.

Zonca arriva au moment où l'opération était terminée et les appareils posés avec soin. Dès que le malade le vit :

« Savant docteur, lui dit-il, vous aurez des droits sans réserve à ma reconnaissance si vous me faites une de vos jambes, que l'on dit une perfection; je tiendrai prête la somme qu'il vous plaira de fixer. Mais je voudrais une jambe que je ne fusse pas obligé de traîner, une jambe avec laquelle je pusse courir au besoin. Si vos sciences mécaniques vous donnent le moyen de me contenter, fixez vous-même le prix, je ne discuterai pas.

— On fait marcher une montre et une horloge, dit le

savant, on peut pareillement faire une jambe qui marche; mais ce que vous désirez m'occupera deux mois sans relâche, et il me faudra le concours de nos plus habiles ouvriers si vous tenez à ce que votre jambe soit légère.

— Assurément, dit Fournerat.

— Votre jambe, en ce cas, vous coûtera trois mille écus.

— Trois mille écus soit; faites vite, docteur, et faites de votre mieux.

— J'espère vous fournir ce qui jamais en ce genre n'a été égalé.

— S'il vous faut des avances, parlez.

— Non, la pièce que je médite aura toujours sa valeur.

— Dans deux mois donc; c'est un peu long, plus tôt si vous pouvez.

— Il vous faut, dit le médecin, qui était présent à la scène, il vous faut six semaines de plein repos pour un rétablissement complet.

— A la grâce de Dieu! Si le docteur Zonca réussit, comme je l'espère, je me consolerai.

— Je m'engage, seigneur, dit le mécanicien, à vous donner un travail qui vous satisfera au point que vous ne regretterez même pas la jambe vivante que vous avez perdue. »

A ces mots il salua et sortit, laissant le malade très-rasséréné, malgré une souffrance assez vive encore. Le médecin, qui avait entendu sa promesse, était tenté d'y voir une forfanterie, quoiqu'il connût l'habileté incontestable du docteur Zonca; mais une jambe mécanique qui ne ferait pas regretter une bonne jambe de chair et d'os, avec ses ressorts et ses muscles, dépassait le degré de foi qu'il accordait à la science.

Cependant Zonca avait lu ce conte arabe d'un chevalier qui s'enlève sur un cheval de bois et parcourt l'espace réservé aux nuages, et il avait pensé qu'on pouvait faire aussi bien et même mieux lorsqu'on n'avait qu'à passer sur la terre solide. Il avait fait des automates qui marchaient; à la vérité, il avait eu beaucoup de peine à les faire marcher sans perdre l'équilibre; cette difficulté n'existait pas dans le cas présent, puisque l'équilibre était

assuré par la jambe vivace. Seulement on avait eu jusque-là l'embarras de remonter, au bout d'un temps assez court, les rouets et les ressorts de la pièce mécanique; mais récemment il était allé, comme tous les savants mécaniciens d'alors, visiter la célèbre horloge de Strasbourg, qui surpassait en perfection celle dont Jacques de Dondis avait doté Padoue, et il avait vu d'autres œuvres mécaniques dont les rouages marchaient un mois sans être remontés. Il fit vite son plan et se mit à l'œuvre, après avoir pris très-exactement la mesure précise de la jambe vivante pour lui donner une sœur absolument semblable.

Ce qui le charmait dans son entreprise, c'est qu'il avait trouvé enfin, depuis peu de jours, la solution d'un problème longtemps cherché, celui de faire marcher le mécanisme de la cheville et du genou absolument comme le font les articulations d'une jambe vraie.

Le moyen d'arrêter, d'accélérer et de ralentir les mouvements consistait à presser, sans qu'on y vît rien, de légers boutons placés à portée de la main; il voulut enfin que sa jambe fût très-légère, et il y arriva.

En six semaines son œuvre était faite et parfaite; et il apprit avec joie que le malade était guéri plus promptement qu'on ne l'avait espéré; ce que les médecins attribuaient à l'excellence de sa constitution. Le docteur, impatient d'essayer une œuvre d'art qui allait lui donner un nom européen, porta sa jambe à l'hôtel où s'ennuyait le négociant marseillais; ce fut pour ce dernier un réveil. Il voulut essayer sur-le-champ l'auxiliaire qui allait lui rendre le bonheur de marcher; l'ajustement fut prompt, et si le malade fut ravi de la légèreté et des mouvements de sa jambe mécanique, il lui sembla qu'on ne pouvait se douter qu'elle fût artificielle, tant elle accompagnait bien l'autre. Le mécanicien n'avait mis en mouvement que quelques rouages qui suffisaient pour une courte promenade, mais il promettait au négociant qu'il pourrait faire les plus grandes courses au moyen d'autres ressorts dont il lui indiquait la position.

« Nous en ferons l'essai, dit Fournerat, aussitôt après un bon déjeuner que je vous prie de partager avec moi. »

Quoique prompt, le repas fut joyeux et animé. L'estropié ne pouvait interrompre les démonstrations de sa joie. Il se



levait de table à tout instant, marchait en s'admirant, arpentait la chambre en éclatant d'allégresse, pressait les mains du docteur Zonca et le comblait des plus énormes louanges : son travail était une merveille, c'était un prodige, c'était un miracle inouï.

« Ce qui est vrai, répondait Zonca, c'est que jamais aucun artiste n'a pu faire jusqu'ici rien de semblable.

— Mais, docteur, votre jambe est aussi parfaite que si elle était, comme l'autre, composée d'os, de muscles, de tendons et de chair vivante; elle est aussi parfaite que celle que j'ai perdue.

— Plus parfaite peut-être, ajouta le docteur, car elle ne se fatiguera jamais, pas plus qu'une horloge.

— Nous le verrons bientôt, car je veux faire une petit course. Achevons de prendre des forces, au moins pour la jambe naturelle, qui n'est pas fatigable et qui s'est engourdie six semaines.

— Soyez tranquille, dit encore le mécanicien, elle sera bien soutenue. »

Le déjeuner fini, les deux amis, car ils l'étaient alors, sortirent bras dessus, bras dessous, et se promenèrent par la ville, où personne ne remarqua que le négociant marseillais avait une fausse jambe. Dans son ravissement, il voulut aller à la campagne. Le mécanicien le pria de le suivre jusqu'à son laboratoire, car il n'avait pas apporté le petit instrument qu'il appelait la *clef de longue marche*, ni la clef de course, ni la clef d'arrêt, en cas de trop grande vitesse. Il devança de quelques pas son client et revint bien vite.

« Continuons notre promenade, dit-il; mais je vois que votre jambe se ralentit, je vais vous la réveiller. »

Et il tourna un piton.

A un quart de lieue de la ville, en pleine campagne, le Marseillais aperçut le capitaine de navire qui l'avait amené, il courut à lui; le capitaine s'était arrêté, surpris outre mesure de voir marcher si bien l'homme qu'il avait cru condamné à boiter toute sa vie sur une jambe de bois; mais lorsque Fournerat voulut stationner et serrer la main à son ami, sa jambe mécanique l'emporta, et il lui fut impossible d'interrompre sa course.

« A moi, docteur! » s'écria-t-il.

Le docteur Zonca s'élança à sa poursuite et ne put lui saisir le bras qu'après un élan qui le mit en sueur.

« L'essai a été trop long, murmurait-il tout essoufflé, j'aurais dû le prévoir; quelque ressort se sera dérangé. »

Mais le bras qu'il venait de saisir l'entraînait; il avait tiré de sa poche ses trois clefs, et troublé peut-être dans leur choix ou dans celui du piton qu'il devait tourner, il mit en mouvement le mécanisme de la course à toute vitesse préparé pour les passes dangereuses, comme rencontre de voleurs ou de bêtes féroces; aussitôt le négociant marseillais éprouva une secousse telle qu'il échappa au

docteur et fila devant lui avec la rapidité d'un cerf poursuivi par une meute furieuse.

Le docteur était tombé à terre n'en pouvant plus; au bout de cinq minutes il ne vit plus son client et n'entendit même plus ses cris désespérés. Il put savoir le lendemain qu'il avait réclamé l'aide de tous ceux qui se trouvaient à sa rencontre, mais que personne n'avait pu suspendre sa course désordonnée.

On sut plus tard qu'il avait traversé le Tyrol, criant qu'il était emporté par le diable.



Le docteur s'élança...

On n'eut plus de ses nouvelles, sinon de Fribourg, où son visage pâle comme celui d'un spectre et ses yeux égarés épouvantèrent ceux qui le virent.

On a raconté dans la suite qu'il avait été vu en d'autres lieux n'ayant plus forme humaine et enfin que son sque-

lette parcourait toujours la terre, emporté par la jambe de Zonca.

Ce dernier n'avait pas été payé, et son débiteur lui échappait; pour surcroît de désastre, on attribua son œuvre à l'art magique ; ce qui n'est pas possible. Dans tous les cas, de peur de poursuites, il disparut aussi, et on ne sait ni où ni comment il est mort.

Baron DE NILINSE.

Une pendule d'un nouveau genre.

Un Autrichien condamné à six années de travaux forcés a réussi à fabriquer avec sa ration de pain de seigle une merveilleuse pendule astronomique qui indique les heures, les minutes, les secondes, les jours, les mois et l'année.

Tout est en mie de pain, jusqu'à la clef qui doit la remonter une fois par mois; les deux aiguilles du cadran sont en bois, les chiffres du cadran sont faits avec la paille du lit de la prison.

Le fabricateur de cette pendule n'a eu pour tout outil qu'un petit couteau de poche de quelques sous; elle est travaillée avec goût, et en la voyant on la croit faite en bois d'ébène.

Le rouage n'est jamais oint, car le pain dont il est composé a acquis la consistance et la dureté de la pierre.

L'auteur de cet objet curieux, après avoir subi sa peine, s'est mis à parcourir les principales villes pour montrer son travail de patience et en tirer profit.

MAGIE ET MAGICIENS.



La magie est l'art de produire dans la nature des choses au-dessus du pouvoir des hommes, par le secours des démons, ou en employant certaines cérémonies que la religion interdit. Celui qui exerce cet art est appelé magicien. On distingue la magie noire, la magie naturelle, la *cœlestialis,* qui est l'astrologie judiciaire, et la *cæremonialis.* Cette dernière consiste dans l'invocation des démons, en conséquence d'un pacte formel ou tacite fait avec les puissances infernales. Ses diverses branches sont la cabale, l'enchantement, le sortilége, l'évocation des morts et des esprits malfaisants, la découverte des trésors cachés et des plus grands secrets, la divination, le don de prophétie, celui de guérir par des termes magiques et par des pratiques mystérieuses les maladies les plus opiniâtres, de préserver de tous maux, de tous dangers, au moyen d'amulettes, de talismans; la fréquentation du sabbat, etc.

La magie naturelle, selon les démonographes, est l'art de connaître l'avenir et de produire des effets merveilleux par des moyens naturels, mais au dessus de la portée du commun des hommes. La magie artificielle est l'art de fasciner les yeux et d'étonner les spectateurs, ou par des automates, ou par des escamotages, ou par des tours de physique. La magie blanche est l'art de faire des opérations surprenantes par l'évocation des bons anges, ou simplement par adresse et sans aucune invocation. Dans le premier cas, on prétend que Salomon en est l'inventeur; dans le second, la magie blanche est la même chose que la magie naturelle, confondue avec la magie artificielle. La magie noire ou diabolique, enseignée par le diable, et pratiquée sous son influence, est l'art de commercer avec les démons, en conséquence d'un pacte fait avec eux, et

de se servir de leur ministère pour opérer des effets au-dessus de la nature. C'est de cette magie que sont accusés ceux qu'on appelle proprement magiciens. Cham en a été, dit-on, l'inventeur ou plutôt le conservateur; car Dieu n'envoya le déluge, disent les démonomanes, que pour nettoyer la terre des magiciens et des sorciers qui la souillaient.



La magie est l'art de connaître l'avenir.

Cham enseigna la magie et la sorcellerie à son fils Misraïm, qui, pour les grandes merveilles qu'il faisait, fut appelé Zoroastre. On a dit qu'il avait composé cent mille vers sur ce sujet, et qu'il fut emporté par le diable en présence de ses disciples.

Tous les peuples ont reconnu l'existence de la magie; et les plus forts des esprits forts ne la nieront pas, s'ils ont vu quelques-unes des merveilles du magnétisme. Nous ne parlons ici que des faits et non de la manière de les interpréter. Disons toutefois qu'on a attribué à cet art noir bien des accidents qui n'en ont

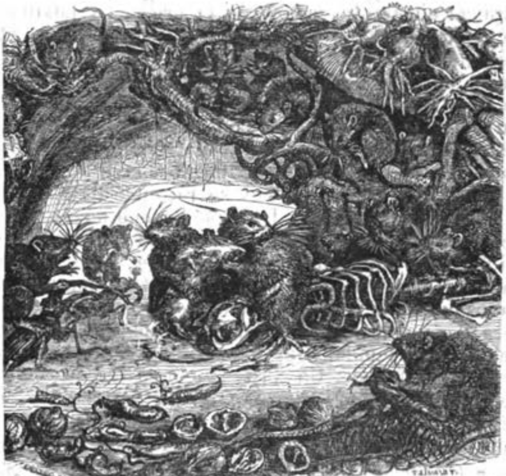
pas été les produits. Il est constant que les écrivains des siècles passés ont entouré les histoires de faits magiques d'une crédulité trop étendue. La magie, disent-ils, donne à ceux qui la possèdent une puissance à laquelle rien ne



D'un coup de baguette, ils bouleversent les éléments.

peut résister : d'un coup de baguette, d'un mot, d'un signe, ils bouleversent les éléments, changent l'ordre immuable de la nature, livrent le monde aux puissances infernales, déchaînent les tempêtes, les vents et les orages; en un mot, font le froid et le chaud. Les magiciens et sorciers, dit Vecker, sont portés par l'air d'un très-léger mouvement, vont où ils veulent, et cheminent sur les eaux, comme Oddon le pirate, lequel voltigeait çà et là en haute mer sans esquif ni navire.....

On conte qu'un magicien coupa la tête d'un valet en présence de plusieurs personnes qu'il voulait divertir; toutefois il coupait cette tête avec le dessein de la remettre; mais pendant qu'il se disposait à la rétablir, il vit un autre magicien qui s'obstinait à le contrecarrer, quelque prière qu'il lui adressât; il fit naître tout d'un coup un lis sur une table, et en ayant abattu la tête, son ennemi tomba par terre sans tête et sans vie. Puis il rétablit celle du valet et s'enfuit. Ce sont là des contes. Or, ces contes sur l'histoire la chargent sans l'anéantir.



Des rats innombrables infestaient la ville d'Hameln...

Un autre magicien, en 1284, délivra la ville d'Hameln des rats innombrables qui l'infestaient; il opéra cette merveille au moyen d'une flûte enchantée dont les sons attiraient invinciblement les rats. Mais, après ce service

rendu, les magistrats d'Hameln refusèrent au magicien le prix convenu. Il s'en vengea au moyen d'une autre flûte qui par ses vibrations entraîna tous les enfants de la ville. On ne les revit plus; et des documents établissent qu'ils furent transportés en Transylvanie. Des documents appuient ce trait d'histoire[1], dont Gustave Nieritz a fait un conte de fantaisie[2].

Mouchemberg, dans la suite de *l'Argenis*, va plus loin. Il raconte les aventures bizarres du magicien Lexilis. Ce magicien ayant été mis en prison par ordre du souverain de Tunis (le fait eut lieu quelque temps avant la splendeur de Rome), il arriva dans ces entrefaites une chose étrange au fils du geôlier de la prison où Lexilis était détenu. Ce jeune homme venait de se marier, et les parents célébraient les noces hors de la ville. Le soir venu, on joua au ballon. Pour avoir la main plus libre, le jeune marié ôta de son doigt l'anneau nuptial; il le mit au doigt d'une statue qui était près de là. Après avoir bien joué, il retourne vers la statue pour reprendre son anneau; mais la main s'était fermée, et il lui fut impossible de le retirer. Ce fait se retrouve dans plusieurs légendes du moyen âge. Le jeune homme ne dit rien d'un tel prodige; mais quand tout le monde fut rentré dans la ville, il revint seul devant la statue, trouva la main ouverte et étendue comme auparavant, toutefois sans la bague qu'il y avait laissée. Ce second événement le jeta dans une grande surprise. Il n'en alla pas moins rejoindre sa famille. Mais il voulut inutilement se rapprocher de sa femme. Un corps solide se plaçait continuellement devant lui. « C'est moi que tu dois embrasser, lui dit-on enfin, puisque tu m'as épousée aujourd'hui : je suis la statue au doigt de laquelle tu as mis ton anneau. » Le jeune époux effrayé révéla la chose à ses parents. Son père lui conseilla d'aller trouver Lexilis dans son cachot; il lui en remit la clef. Le jeune homme s'y rendit et trouva

[1] Voyez cette curieuse tradition dans les *Légendes des Commandements de Dieu*.

[2] *Le Sifflet magique*, traduit de l'allemand en français, par J. B. J. Champagnac. 1 vol. in-12.

le magicien endormi sur la table. Après avoir attendu longtemps qu'il s'éveillât, il le tira doucement par le pied : le pied avec la jambe lui demeura dans les mains.....



Lexillis, s'éveillant alors, poussa un cri...

Lexilis, s'éveillant alors, poussa un cri : la porte du cachot se referma d'elle-même. Le marié tremblant se jeta aux genoux du magicien, lui demanda pardon de sa maladresse et implora son assistance. Le magicien promit de

le débarrasser de la statue, moyennant qu'on le mît en liberté. Le marché fait, il rajusta sa jambe à sa place et sortit. Quand il fut libre, Lexilis écrivit une lettre qu'il donna au jeune homme : « Va-t'en à minuit, lui dit-il, dans le carrefour voisin où aboutissent quatre rues ; attends debout et en silence ce que le hasard t'amènera. Tu n'y seras pas longtemps sans voir passer plusieurs personnages, chevaliers, piétons, gentilshommes : les uns armés, les autres sans armes ; les uns tristes, les autres gais. Quoi que tu voies et que tu entendes, garde-toi de parler ni de remuer. Après cette troupe, suivra *un certain*, puissant de taille, assis sur un char ; tu lui remettras ta lettre sans dire un mot, et tout ce que tu désires arrivera. » Le jeune homme fit ce qui lui était prescrit et vit passer un grand cortége. Le maître de la compagnie venait le dernier, monté sur un char triomphal. Il passa devant le fils du geôlier, et, jetant sur lui des regards terribles, il lui demanda de quel front il osait se trouver à sa rencontre. Le jeune homme, mourant de peur, eut pourtant le courage d'avancer la main et de présenter sa lettre. L'esprit, reconnaissant le cachet, la lut aussitôt et s'écria : « Ce Lexilis sera-t-il longtemps encore sur la terre !... » Un instant après il envoya un de ses gens ôter l'anneau du doigt de la statue, et le jeune époux cessa d'être troublé.

Cependant le geôlier fit annoncer au souverain de Tunis que Lexilis s'était échappé. Tandis qu'on le cherchait de toutes parts, le magicien entra dans le palais, suivi d'une vingtaine de jeunes filles qui portaient des mets choisis pour le prince. Mais, tout en avouant qu'il n'avait rien mangé de si délicieux, le roi de Tunis n'en renouvela pas moins l'ordre d'arrêter Lexilis. Les gardes, voulant s'emparer de lui, ne trouvèrent à sa place qu'un chien mort, sur le ventre duquel ils avaient tous la main,... prestige qui excita la risée générale. Après qu'on se fut calmé, on alla à la maison du magicien ; il était à sa fenêtre, regardant venir son monde. Aussitôt que les soldats le virent, ils coururent à sa porte, qui se ferma incontinent. *De par le roi*, le capitaine des gardes lui commanda de se

rendre, le menaçant d'enfoncer la porte s'il refusait d'obéir. « Et si je me rends, dit Lexilis, que ferez-vous de moi? — Nous vous conduirons courtoisement au prince. — Je vous remercie de votre courtoisie; mais par où irons-nous au palais? — Par cette rue, » reprit le capitaine en la montrant du doigt. En même temps il aperçut un grand fleuve qui venait à lui en grossissant ses eaux et remplissait la rue qu'il venait de désigner, tellement qu'en moins de rien ils en eurent jusqu'à la gorge. Lexilis, riant, leur criait : « Retournez au palais, car pour moi je ne me soucie pas d'y aller en barbet. »

Le prince ayant appris ceci, résolut de perdre sa couronne plutôt que de laisser le magicien impuni : il s'arma lui-même pour aller à sa poursuite et le trouva dans la campagne qui se promenait paisiblement. Les soldats l'entourèrent pour le saisir; mais Lexilis faisant un geste, chaque soldat se trouva la tête engagée entre deux piquets, avec deux cornes de cerf qui l'empêchaient de se retirer. Ils restèrent longtemps dans cette posture, pendant que des enfants leur donnaient de grands coups de houssine sur les cornes... Le magicien sautait d'aise à ce spectacle, et le prince était furieux. Ayant aperçu à terre, aux pieds de Lexilis, un morceau de parchemin carré sur lequel étaient tracés des caractères, le roi de Tunis se baissa et le ramassa sans être vu du magicien. Dès qu'il eut ces caractères dans la main, les soldats perdirent leurs cornes, les piquets s'évanouirent, Lexilis fut pris, enchaîné, mené en prison, et de là sur l'échafaud *pour y être rompu*. Mais ici il joua encore un tour de son métier; car, comme le bourreau déchargeait la barre de fer sur lui, le coup tomba sur un tambour plein de vin, qui se répandit sur la place, et Lexilis ne reparut plus à Tunis...

Voici une autre histoire contée par Wierus : « Un magicien de Magdebourg gagnait sa vie en faisant des tours de son métier, des enchantements, des fascinations et des prestiges sur un théâtre public. Un jour qu'il montrait, pour quelque monnaie, un petit cheval auquel il faisait exécuter, par la force de sa magie, des choses

incroyables, après qu'il eut fini son jeu, il s'écria qu'il gagnait trop peu d'argent avec les hommes et qu'il allait monter au ciel... Ayant donc jeté son fouet en l'air, ce fouet commença de s'enlever. Le petit cheval, ayant saisi avec sa mâchoire l'extrémité du fouet, s'enleva pareillement. L'enchanteur, comme s'il eût voulu retenir son



Lexillis fut pris, enchaîné et mené en prison.

bidet, le prit par la queue et fut emporté de même. La femme de cet habile magicien empoigna à son tour les jambes de son mari qu'elle suivit; enfin la servante s'accrocha aux pieds de sa maîtresse, le valet aux jupes de la servante, et bientôt le fouet, le petit cheval, le sorcier, la femme, la cuisinière, le laquais, s'enlevèrent si haut qu'on ne les vit plus. Pendant que tous les assistants demeuraient stupéfaits d'admiration, il survint un homme

qui leur demanda pourquoi ils bayaient aux corneilles, et quand il le sut : « Soyez en paix, leur dit-il, votre sorcier » n'est pas perdu, je viens de le voir à l'autre bout de la » ville, qui descendait à son auberge avec tout son » monde[1]... »

On raconte qu'Hemmingius, théologien célèbre, cita un jour deux vers barbares dans une de ses leçons, et ajouta, pour se divertir, qu'ils pouvaient chasser la fièvre, parce qu'ils étaient magiques. L'un de ses auditeurs en fit l'essai sur son valet et le guérit. Puis après on fit courir le remède, et il arriva que plusieurs fébricitants s'en trouvèrent bien. Hemmingius, après cela, se crut obligé de dire qu'il n'avait parlé de la sorte qu'en riant, et que ce n'était qu'un jeu d'esprit. Dès lors le remède tomba, mais il y en eut beaucoup qui ne voulurent point se dédire de la confiance qu'ils y avaient ajoutée. Les maladies n'existent souvent que dans l'imagination : telle personne guérira avec un charlatan en qui elle a confiance; telle autre ne guérira point avec un excellent médecin de qui elle se défie.

La magie a reparu en Suède en 1859 avec une sorte d'épidémie diabolique. Voici ce qu'on écrivait alors :

« Une superstition étrange, qui a pris la forme d'une véritable épidémie, a sévi pendant l'été dernier dans quelques contrées de la Suède. Le prévôt du chapitre de Leksand, le docteur Hvaser, chargé de faire une enquête, a consigné dans son rapport les faits suivants :

» Cette superstition a beaucoup de ressemblance avec celles des sorcières du moyen âge qui croyaient avoir assisté au sabbat du diable, ce qui s'appelait en Suède aller à *Blokulla*. Mais cette fois, et c'est ce qu'il y a de plus curieux, ce ne sont presque que des enfants qui sont en proie à ces hallucinations. En outre, ce n'est plus à Blokulla qu'on est censé aller, mais à Josefsdal, qui doit être près de Stockholm.

» Voici ce que les enfants racontent sur leurs pérégrinations. D'abord ils sont changés en vers, et ils s'échappent

[1] Wierus, *De præst.*, lib. II, cap. VII.

au dehors à travers un trou pratiqué dans la fenêtre; ensuite ils prennent la forme de pies, et quand ils se sont rassemblés, ils redeviennent enfants. Alors ils montent sur des peaux de veaux ou de vaches à travers les airs vers un clocher, où ils se vouent au diable.

» Anciennement on enlevait des parcelles du métal de la cloche en prononçant ces mots : « Que mon âme » n'arrive jamais au règne de Dieu avant que ce métal » redevienne une cloche. » Aujourd'hui la farine a remplacé le métal, et arrivé à Josefsdal, on en prépare une bouillie appelée *welling*, qu'on mange en société avec le malin esprit, qui s'appelle *Nordsgubb* (le vieux du Nord).



Le Vieux du Nord.

» En dansant, il porte des bottes fourrées dont il se débarrasse quand il s'est échauffé. Presque tous les enfants

des deux communes de Gagnef et de Mockjards sont affectés de ces hallucinations. Quelques-uns en souffrent, d'autres restent bien portants. Les parents, qui croient leurs enfants perdus et vendus au prince des ténèbres, s'en désolent. D'autres, et ce ne sont pas les moins superstitieux, quand leurs enfants ne veulent pas faire des aveux, les tourmentent d'une manière incroyable.

» Un petit garçon nommé Grabo Pehr, qui affirmait avoir été plusieurs fois à Josefsdal, prétendait y avoir vu une petite fille, et lorsque la mère de celle-ci interrogeait Grabo Pehr, il indiquait pour preuve qu'en mangeant à Josefsdal, la petite fille s'était éclaboussée à la figure, d'où il serait résulté une blessure qui ne pourrait jamais guérir. La petite fille, en effet, souffrait, tout près de l'œil, d'une plaie de mauvaise nature et dont on ignorait l'origine. On peut croire quelle impression fâcheuse une telle coïncidence apparente faisait sur sa pauvre mère. La petite fille, cependant, n'avait aucune idée de Josefsdal, ni du welling, et par conséquent ne put jamais faire aucune révélation.

» Heureusement cette épidémie, dans ces deux villages, s'est calmée un peu au bout de quelques mois, mais les esprits de la population n'en sont pas moins extrêmement agités, et des symptômes alarmants se montrent dans les contrées voisines. »

Il y a eu de tout temps, chez tous les peuples peu éclairés, grand nombre de magiciens, et on a beaucoup écrit contre eux. Nous citerons ici quelques-uns des mille et un volumes qui traitent de cette matière *ex professo :* 1° le *Traité de la magie blanche*, ou de *l'escamotage*, de Decremps; 2° *la Magie naturelle*, de Porta; 3° *la Véritable magie noire*, ou *le Secret des secrets*, manuscrit trouvé à Jérusalem dans le sépulcre de Salomon, contenant quarante-cinq talismans, avec la manière de s'en servir et leurs merveilleuses propriétés; plus, tous les caractères magiques connus jusqu'à ce jour, traduit du mage Iroé-Grégo, Rome, 1750. Cet ouvrage stupide est donné comme un écrit de Salomon. On y trouve surtout des conjurations. 4° *Trinum magicum*, ou *Traité des secrets*

magiques, contenant des recherches sur la magie naturelle, artificielle et superstitieuse; les talismans, les oracles de Zoroastre, les mystères des Egyptiens, Hébreux, Chaldéens, etc., in-8°, Francfort, 1673; 5° *Lettres* de Saint-André, conseiller médecin ordinaire du roi, à quelques-uns de ses amis, au sujet de la magie, des maléfices et des sorciers, etc., Paris, in-12, 1625; 6° *Traité sur la magie*, le sortilége, les possessions, obsessions et maléfices, etc.; par M. Daugis; Paris, in-12, 1732. De nos jours on a vu paraître sur ces matières quelques ouvrages d'esprit divers. M. Jules Garinet a donné en 1818 une *Histoire de la magie en France*, pleine de faits curieux, mais trop sceptique. Plus récemment, M. Alfred Maury a écrit sur la magie pour la nier. M. Louis Figuier a voulu aussi expliquer le merveilleux sans trop l'admettre. L'abbé Fiard, dont on s'est raillé, a été peut-être un peu crédule aux yeux du vulgaire; mais il n'a pas toujours vu faux. M. Eudes de Mirville a parfaitement démontré l'existence palpable des esprits. M. le chevalier Gougenot des Mousseaux, dans son savant livre intitulé *la Magie au dix-neuvième siècle*, a solidement établi les faits magiques, dans le passé et de nos jours, ainsi que le concours actif des démons autour de nous[1]. Enfin, *la Mystique divine, naturelle et diabolique*, de Görres, est aussi un livre que les négations ne tueront pas.

[1] *La magie au dix-neuvième siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges*, par le chevalier Gougenot des Mousseaux, etc. Beau vol in-8°, Henri Plon, éditeur, 1861.

LES VAMPIRES[1].

But first on earth, as vampire sent,
Thy corse shall from its tomb be rent......
And suck the blood of all thy race.

(Lord Byron, *Giaour.*)

Dans les longues et bénies veillées de la chaumière ou



Les exploits du brigand.

du château, mais à l'heure surtout où, comme pour reculer le moment de la séparation nocturne, on aime, en se

[1] Voir les ouvrages si répandus de M. le chevalier G. des Mousseaux, où le magnétisme, la magie, le spiritisme, les arts occultes sont envisagés sous toutes leurs faces, aux points de vue expérimental, scientifique et historique. Ces volumes, indépendants l'un de

serrant autour du fagot petillant ou du puissant brasier de l'âtre, à s'entr'épouvanter, qui de nous n'entendit, n'écouta l'oreille béante et tendue les exploits du brigand audacieux, du revenant ou du vampire? — Mais est-ce donc que le vampire serait quelque chose? Est-ce que le revenant pourrait être vampire?... On nous l'affirme! Déjà même nous avons vu les coups portés au spectre vampirique se marquer sur son cadavre étendu dans la tombe. A nous de voir si, dans le pays de la science et du bon sens, ce mot ne sonne effectivement que le creux.

Le vampire! un monstre existerait donc sous ce nom terrifique, vivant du sang et de la substance d'êtres destinés à souffrir et à s'amaigrir en dépérissant sous sa fatale et néfaste influence! Et l'on ne s'étonnera point que cette influence, si souvent occulte, soit de temps en temps magnétique plutôt que magique, puisque ces deux mots, lorsqu'on les pousse avec quelque vigueur, rentrent nécessairement l'un dans l'autre et ne font qu'un. Nous ne pouvons oublier, en effet, qu'on ne cessait d'entendre répéter à madame Hauffen, la célèbre Voyante de Prévorst, qu'elle ne vivait que d'air et que des émanations des gens dont elle se sentait entourée; émanations que le voisinage de sa personne provoquait de la façon la plus singulière! La pauvre Voyante absorbait donc, elle pompait avec énergie et par l'effet d'un *vampirisme magnétique,* la vie de ceux qui se croyaient assez robustes pour la nourrir impunément de leur sang volatilisé. Et, chez ces mêmes

l'autre, ont circulé dans les quatre parties du monde, et, dès le premier, ont mis l'auteur en relation avec des savants dont la correspondance profite au lecteur, car elle enrichit les volumes suivants. Les titres de ces ouvrages, qui sont trop connus pour que nous ayons à en entretenir le public, sont : *La magie au* XIXe *siècle*, ses agents, ses vérités, ses mensonges; *Les médiateurs et les moyens de la magie*, les hallucinations et les savants, le fantôme humain et le principe vital; *Les hauts phénomènes de la magie*, précédés du spiritisme appliqué, et une édition nouvelle des *Mœurs et pratiques des démons*, ou des esprits visiteurs, qui fait de ce livre un ouvrage tout à fait nouveau, et complet dans son genre. MM. des Mousseaux et de Mirville, partout cités, passent, chez les auteurs les plus sérieux, pour être à la tête de ces questions.

personnes, la perte de cette partie d'eux-mêmes s'échappant invisiblement de leur corps tarissait la source des forces. Tel est le langage que nous tient l'illustre docteur Kerner, l'une des gloires scientifiques de l'Allemagne[1].



« Je *n'examinerai point,* disait le savant Huet, si les faits — de vampirisme — que l'on rapporte sont véritables, ou si c'est une erreur populaire; mais *il est certain* qu'ils sont rapportés par tant d'auteurs *habiles* et dignes de foi, *et par tant de témoins oculaires,* qu'on ne doit pas prendre parti sans beaucoup d'attention[2]. » Il était difficile de donner avec plus de réserve une plus sage leçon!

Nous allons laisser tout à l'heure parole et course libres à l'école spirite sur ce terrain; mais écoutons, avant de leur ouvrir nos pages, un érudit dont la science, plus vaste qu'élevée, nourrit de documents solides notre foi au Surnaturel, contre lequel il arrive quelquefois à sa logique,

[1] Lire cette étude dans *La magie au* XIX[e] *siècle* et preuves à l'appui. — M. de Résie nous dit : « La croyance aux faits du vampirisme exista partout, et *dès les âges les plus reculés.* Les Grecs, les Chinois, les vieux Scandinaves, les Irlandais, les Slaves, les Anglais, etc., etc., tous les peuples vous étourdiront des témoignages les mieux assis sur ces *faux ressuscités* ou broucolaques. Et lorsque ces sinistres phénomènes se multiplient, « des auteurs jouissant de *la plus grande célébrité* rapportent UNANIMEMENT que les apparitions de ces sortes de spectres ont été suivies de la peste ou de quelque autre fléau! » Liv. XIII, chap. III.

[2] Huetiana, p. 81, *ib.*

devenue soudainement infirme et boiteuse, de se heurter et de s'estropier!

« Il y a, — nous dit ce savant, — deux moyens différents pour détruire l'opinion de ces prétendus revenants, *et montrer l'impossibilité* des effets qu'on fait produire à des cadavres. Le premier, c'est d'*expliquer par des causes physiques* tous les prodiges du vampirisme. Le second, c'est de *nier totalement* la vérité de ces histoires; et ce dernier parti est, sans contredit, le plus certain et le plus sage. »

Maintenant, après avoir repoussé son inqualifiable doctrine et ses ingénus dénis de vérité sur le chapitre effarouchant du vampirisme, il nous reste à recevoir humblement de ses mains une parcelle des trésors qu'il accumula contre sa propre thèse.

J'ai appris de feu M. de Sassimont, conseiller de la chambre des comtes de Bar, nous dit-il, qu'ayant été envoyé par feu Son Altesse Royale Léopold Ier, duc de Lorraine, en Moravie, il fut informé par le bruit public qu'il était *assez ordinaire* de voir dans ce pays-là des hommes décédés quelque temps auparavant se présenter dans les campagnes, et se mettre à table avec les personnes de leur connaissance. Ces morts ambulants joignent au mutisme de la tombe de redoutables signes de tête; car le convive auquel ils l'adressent meurt infailliblement quelques jours après. Plusieurs personnes lui affirmaient en avoir vu plus d'un exemple.

Ces apparitions donnèrent lieu, en 1706, à l'ouvrage *Magia posthuma,* de Charles-Ferdinand de Schertz. L'auteur y raconte qu'une femme étant venue à mourir, fut enterrée dans le cimetière. Quatre jours après son décès, les habitants du village ouïrent un tumulte extraordinaire et virent un spectre. C'était tantôt la forme d'un chien, tantôt celle d'un homme, et malheur à ceux qu'il abordait! car, leur causant d'atroces douleurs, il leur serrait la gorge, et leur comprimait l'estomac jusqu'à la suffocation; il leur brisait le corps et les réduisait à une faiblesse extrême. On ne les voyait plus, à la suite de ces visites spectrales, que pâles, maigres, exténués. Le spectre s'attaquait même

aux animaux, et l'on trouva sur ses traces des vaches abattues et demi-mortes. Quelquefois *il les attachait* l'une à l'autre par la queue, et ces animaux marquaient assez par leurs mugissements la douleur à laquelle ils étaient en proie. On voyait les chevaux comme accablés de fatigue,



Le spectre d'un pâtre de village appela plusieurs personnes.

couverts de sueur, échauffés, hors d'haleine, chargés d'écume; et ces calamités eurent un cours de *plusieurs mois.*

Le spectre d'un pâtre du village de Blom, près Kodom, en Bavière, appela plusieurs personnes, et tous les appelés furent fidèles à mourir dans la huitaine. A la suite de ces sommations, les paysans déterrèrent le corps de cet infatigable huissier de cimetière, et le fixèrent au sol à l'aide d'un pieu qui lui traversa le corps. — Mais, *dans cet état,* le cadavre de cet homme, que l'école spirite de M. Piérart va ranger tout à l'heure parmi les cataleptiques, se moquait

de ceux qui lui infligeaient ce traitement. Vous avez bonne grâce, leur disait-il, de me donner un bâton pour me défendre contre les chiens!... La même nuit, le cataleptique de nouvelle espèce se releva, effrayant les uns par son aspect, suffoquant les autres, et même en plus grand nombre qu'auparavant. On crut alors devoir le livrer au bourreau, qui le transporta hors du village et le brûla. Ce cadavre hurlait comme un furieux, remuant les pieds et les mains comme un vivant. Lorsqu'on le perça de nouveau avec des pieux, il jeta des cris aigus et rendit des flots de sang vermeil. Les apparitions de ce spectre ne cessèrent qu'après que les flammes l'eurent réduit en cendres.

On usa de ce traitement héroïque dans les lieux où ces revenants apparurent; et, lorsqu'on les tira de terre, on observa qu'ils étaient *vermeils* et non d'une pâleur cataleptique. Leur corps souple et maniable, exempt de vers et de pourriture, *exhalait néanmoins une puanteur insupportable!* Leur barbe, leurs cheveux et leurs ongles donnaient quelques signes de croissance, et le *jour* paraissait aussi favorable que la nuit aux apparitions de leurs spectres. — Les objets qui leur avaient appartenu, mais surtout leurs vêtements, remuaient *d'eux-mêmes* et changeaient de place sans raison! Cependant, on ne voulut point procéder à couper la tête de ces cadavres et à les brûler, sans observer *les formes lentes et sûres de la justice.* On citait, on entendait les témoins, on pesait les paroles et les raisons, ainsi que dans un procès régulier. On examinait *ensuite* les corps exhumés, et, si les signes caractéristiques du vampirisme s'y rencontraient, tels que la souplesse des membres et la fluidité du sang, on les livrait au bourreau pour être brûlés...

Mais « la principale difficulté consiste à savoir comment les vampires sortent de leurs tombeaux, comment ils y rentrent *sans paraître avoir remué la terre* pour la remettre en son premier état; comment on les voit *revêtus de leurs habits;* comment ils vont, viennent et *mangent*... S'il n'y a là qu'imagination de la part de ceux qui sont molestés, d'où vient que ces vampires se trouvent dans leurs tom-

beaux » infects quoique « sans corruption, pleins de sang, souples et maniables? De quelle sorte expliquer *leurs pieds trouvés crottés le lendemain du jour qu'ils ont couru* et



Comment on les voit revêtus de leurs habits.

effrayé les gens du voisinage, tandis qu'on ne remarque *rien de pareil* dans les cadavres enterrés dans le même cimetière? Comment se fait-il qu'ils cessent de revenir

lorsqu'on les a brûlés et empalés! Qui veut enfin que ces scènes se renouvellent *si souvent* dans ce pays, qu'on ne s'y guérit point de ces préjugés, et que l'*expérience journalière,* au lieu de les détruire, ne fait que les augmenter et les fortifier[1]?... »

Cependant, quelques démentis sont donnés à ces assertions, et ce fut une remarque importante qu'après la bizarre et sauvage exécution des cadavres de certains vampires, *leurs spectres* continuèrent de plus belle, et pendant un laps de plusieurs jours, le cours de leurs apparitions. On ne dira probablement point que ces corps, une fois décapités et brûlés, fussent vivants et cataleptiques! Cette exception répondrait donc d'avance aux lignes suivantes de M. Piérart, l'une des colonnes du spiritisme moderne.

Il semble résulter de l'observation que là où se trouvent « de pauvres cataleptisés, enterrés comme morts dans des lieux secs et froids, et où les causes morbides *n'ont pu amener la destruction de leur corps,* leur esprit, *s'enveloppant d'un corps fluidique*, s'est plu à aller exercer autour de leur tombe, sur des êtres vivants, des actes de vie physique, et particulièrement de nutrition, dont le résultat, par un lien mystérieux que la science spiritualiste expliquera peut-être un jour, pût être rapporté au corps matériel inhumé et l'aidât à perpétuer son existence vitale ». Ces Esprits, prenant ainsi un corps éphémère, *ont été vus sortant des cimetières,* allant embrasser violemment de nuit leurs parents ou leurs amis, dont ils suçaient le sang en leur pressant la gorge pour les empêcher de crier. De là une émaciation *d'où résultait souvent la mort*. Et de tels actes se répétaient *jusqu'à ce que,* allant au fond de la fosse du spectre apparu, on lui coupât la tête ou qu'on le clouât au sol avec un pieu enfoncé à travers le corps, dans la région du cœur[2]. » Ce corps frais, cette couleur vermeille, ce sang liquide et abondant, voilà certes des caractères bien différents de ceux des catalepsies

[1] *Ibid.*, v. II, ch. XLIV, p. 212. *Ibid.*, p. 36, etc.
[2] Lire la *Revue spiritualiste*, c'est-à-dire ici *spirite*, de M. Piérart, vol. IV, p. 104.

ordinaires; et que devrait pouvoir, d'ailleurs, contre les apparitions de *l'esprit d'un cadavre* et contre *le corps fluidique* dont il s'envelopperait à son gré, le pieu qui traverserait la matière inerte de son cœur?... Laissons cependant ce chef d'école prononcer quelques paroles en notre faveur.

..... Une enquête récente établit que deux cadavres subirent le cérémonial de ce traitement barbare en l'année 1861. O préjugés aveugles! s'écrie le narrateur de ces lugubres exécutions. — Aveugles? oui, tant qu'on voudra, reprend M. Piérart avec toute la verve de bon sens que peut laisser en nous l'invasion du spiritisme; mais qui donna naissance à ces préjugés? Pourquoi se sont-ils perpétués *dans tous les âges* et dans tant de pays? Après une foule de faits de vampirisme si souvent constatés, devra-t-on dire qu'il n'y en a plus et qu'ils n'ont jamais eu de fondement? Rien ne vient de rien. Toute croyance, toute coutume part de faits et de causes qui y donnèrent lieu. Si jamais on n'eût vu apparaître au sein des familles de certains pays des êtres *revêtant la figure d'un mort connu*, venant ainsi *sucer le sang* d'une ou de plusieurs personnes, et si la mort des victimes de l'émaciation ne s'en était pas suivie, on ne serait point allé déterrer les cadavres dans les cimetières; on n'aurait pas constaté ce fait incroyable de gens inhumés *depuis plusieurs années*; et retrouvés avec le corps mou, flexible, les yeux ouverts, une couleur vermeille, la bouche et le nez pleins de sang, et laissant le sang couler à flots sous les coups qui leur portaient des blessures et qui les décapitaient[1].

L'un des exemples de vampirisme les plus importants figure dans les lettres privées du philosophe marquis d'Argens; la *Revue britannique* du mois de mars 1837 reproduit une de ces intéressantes histoires, constatée à Candi par le voyageur anglais Pashley: enfin, le savant et spirituel M. Jobard, l'un des enfants chéris de la Belgique, pour lequel l'issue et le dernier mot de ces phénomènes sont un triomphe, établit que de nombreux procès-verbaux

[1] *Revue spiritualiste*, IV, 313, 314.

ont confirmé la *réalité* de ces prodiges dans les Cévennes, dans les montagnes illustrées par les actes magiques et les combats des camisards[1].

[1] *Revue spir.*, Piérart, IV, 105, 104, 61. — Lire *De l'inspiration des camisards*, H. Blanc, 1859. Plon, Paris.

LA MOUCHE.

La mouche est un animal qui tourmente horriblement le bétail et l'espèce humaine pendant l'été et surtout en province. On emploie pour la détruire l'arsenic, la mine de plomb et le lait doux. Ce procédé est très-dangereux.

Voici un gobe-mouches très-inoffensif, et avec lequel on peut détruire en peu de temps toutes les mouches qui infestent un logement et même une écurie.

On se procure un carré de planche d'un mètre de diamètre, on y passe une couche légère de mélasse avec le pinceau et on l'appuie à un mur. La mouche est très-friande de la matière sucrée; elle se précipite sur ce carré de planche, ses pattes et ses ailes s'y attachent : épuisée par les efforts qu'elle fait pour se dépêtrer, elle périt. Lorsque ce carré de planche est couvert de mouches mortes, on le racle bien avec un couteau de bois, et l'on y applique une seconde couche de mélasse. En procédant ainsi, on détruit en peu de temps toutes les mouches d'un logement. La dépense à faire est de peu de valeur.

Il y a une mouche jaune qui tracasse horriblement le cheval et le rend souvent vicieux; elle se place au haut des cuisses de cet animal et près de la queue. On peut l'en débarrasser dans un instant : on se procure des feuilles vertes de noyer, on les hache bien fin et on les pile, on les met infuser dans un litre d'eau froide, et l'on applique cette infusion sous le ventre du cheval, où ces mouches sont fixées; elles périssent à l'instant. On peut également employer cette infusion et celle d'absinthe verte pour détruire les punaises. On l'applique avec le pinceau dans tous les endroits infestés par la vermine. On peut l'employer pour détruire les pucerons qui infestent les jardins.



LES AÏSSASOUA.

On n'a pas encore oublié cette bande d'aïssasoua venue en France, pour la première fois, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867. Elle faisait partie de cette hideuse et sanguinaire association des *khouars* ou frères d'Algérie, dont les pratiques, curieuses et odieuses à la fois, ont été racontées par les poëtes, analysées par les médecins, commentées par les philosophes. Les séances que ces aïssasoua, mangeurs de serpents, ont données tant au Cirque impérial qu'à l'Arène athlétique ont été suivies avec passion et presque avec furie par la foule des étrangers et des nationaux. « Tant d'horreur attirait et repoussait à la fois. » Voici les faits généraux et épouvantables qui se passaient dans chacune de ces assemblées : l'im-

pression différente du jour et du moment, l'exaltation plus ou moins grande de chacun des frères, apportaient la variété du spectacle.

Dans une grande salle semée de cailloux blancs, les aïssasoua, fils et sectateurs de Sidi-Mohammed-ben-Aïssa, viennent s'accroupir silencieusement autour de leur chef et de leur prêtre, le *mokaddem*. Celui-ci, d'une voix lente et monotone, commence la prière, à laquelle les khouars répondent par des grognements sourds, et qui est coupée et comme rhythmée de verset en verset par les sons éclatants d'instruments de cuivre et du retentissant tarbouka. A une certaine parole, les femmes, qui sont assises dans l'ombre, aux deux extrémités de l'espace consacré, poussent un cri aigu, prolongé, chevroté, « semblable au piaulement de la chouette ou de l'orfraie éblouie. Les hommes se lèvent et répondent par un hurlement enragé, et pour renforcer cette musique de sauvages, les instruments redoublent l'intensité de leurs sons, accélèrent la mélodie et précipitent leur rhythme. Les têtes des assistants marquent la mesure par un petit hochement nerveux, et les femmes proclament d'une voix glapissante les vertus et les miracles du père Sidi-Mohammed-ben-Aïssa.

Cependant, la ferveur de la prière augmente, les figures s'injectent et se décomposent, les têtes roulent comme détachées d'une épaule à l'autre, les yeux sortent des orbites, et les bouches s'ouvrent comme des abîmes pour crier : Allah! Allah! Allah! Les tambours résonnent toujours, et leur rhythme devient de plus en plus impérieux : il faut se lever, il faut danser, il faut sauter, ou mourir. « Allah! Allah! Dieu seul est grand. » Ce cri, qui s'adresse à Dieu, ressemble au rugissement des lions. Le bruit va toujours s'augmentant, les gestes les plus extravagants deviennent communs à tous, les turbans tombent et découvrent ces têtes rasées, qui ressemblent à celles des vautours déplumés; les longs plis des ceintures rouges se déroulent, embarrassent les gestes et augmentent le désordre. Quelques aïssasoua marchent sur les mains, sur les genoux, se balançant comme des bêtes. D'autres dansent en furieux, roides comme des poupées de bois, s'élevant très-haut dans les



Aïssasona avec des serpents.

airs, ou projetant violemment leur corps en avant et en arrière.

Maintenant, les aïssasoua sont arrivés au degré d'excitation, d'extase, d'orgasme nécessaire pour l'accomplissement de leurs rites, pour la manifestation des choses horribles, épouvantables qui nous restent à dire. Ils tendent leurs mains terreuses vers le mokaddem, ils lui crient avec des câlineries de petits enfants : « Père et Seigneur, nous sommes fatigués, donne-nous à manger pour rétablir nos forces. — Si vous avez faim, répond le mokaddem, suivant les paroles légendaires de Sidi-Mohammed-ben-Aïssa, mangez du poison, mangez des serpents. Dieu est grand. » Puis on jette au milieu de l'arène des morceaux de verre, de la ferraille, des fagots d'épines, et enfin des sacs entr'ouverts où grouillent pêle-mêle des couleuvres, des scorpions, des vipères et des crapauds. On apporte des réchauds enflammés, où des épées rougissent, où de noirs charbons s'embrasent sous le souffle des forcenés. La horde entière se jette sur l'immonde festin. « You, you, you, you, » hurlent les femmes; les terrines de couscoussou mêlé de verre pilé disparaissent; les morceaux de fer, les charbons ardents, les feuilles épineuses du cactus sont engloutis, les lames d'épées rougies au feu brûlent les langues et les paupières de quelques-uns, et l'on entend la chair qui crépite, et l'on sent l'âcre odeur de la corne brûlée. « You, you, you, you, » les serpents, les scorpions sont sortis des sacs et circulent parmi les fakirs, mordant, s'enlaçant, s'enfuyant. Les affamés s'en emparent et les portent à leur bouche; on entend le claquement des mâchoires qui se ferment tandis que le reptile se replie sur lui-même, et déchire la main qui l'enserre.

Ils tournent comme des toupies, se passent de main en main les serpents survivants, blessés et furieux, et tombent enfin lourdement, un à un, pour s'endormir d'un sommeil inerte.

La science s'est occupée des aïssasoua, et a fait son possible pour expliquer leurs hideux exercices. Mais la raison principale se trouve, je crois, dans l'exaltation

religieuse particulière à leur secte et à leur race. Nous allons donc d'abord raconter brièvement la légende mystique et l'affiliation religieuse des aïssasoua : nous dirons ensuite les résultats de l'enquête des savants.

Le fondateur de la secte des khouars, que nous appelons les aïssasoua, fut le fameux marabout Sidi-Mohammed-ben-Aïssa, qui vivait à Meknès, dans le Maroc, il y a environ trois cents ans. C'était un pauvre homme dont la femme et les enfants n'avaient pas à manger tous les jours, mais il avait en Dieu une foi à toute épreuve. Un jour (il y avait quarante-huit heures que personne n'avait mangé dans sa demeure) il se rendit dans la mosquée pour adorer le Seigneur. En rentrant au logis, il vit une cuisse de mouton qui rôtissait au foyer. Dans sa confiance sans bornes en Dieu, il ne s'enquit point d'où venait cette abondance. Le lendemain, il retourna à la mosquée, et, revenu chez lui, il trouva la table mise. Ce fut ainsi tous les jours, sans qu'Aïssa témoignât la moindre curiosité de connaître son pourvoyeur, qui n'était autre qu'un ange envoyé par Allah! Enfin, la famine envahissant la ville, Aïssa put avec la desserte de sa table nourrir tous les pauvres et tous les affamés. Une autre fois, sa femme va querir l'eau nécessaire aux ablutions; son seau se remplit de pièces d'or, et cela à plusieurs reprises. Cet or fut rangé dans une alcôve, pour suffire aux aumônes journalières. Encouragé par ces marques de la protection divine, Mohammed-ben-Aïssa fonda, malgré son humilité, l'ordre des aïssasoua, dont la règle est de professer une foi absolue en Dieu, et d'obéir passivement à leurs marabouts, « comme des cadavres entre les mains du laveur de morts ».

Pour établir son autorité, il emploie les moyens suivants. Il rassemble ses disciples et leur dit : « Voici la fête du *Beiram* qui vient : à la place des moutons qu'on a coutume d'immoler en ce jour sacré, ma volonté est de vous saigner tous. Que ceux qui m'aiment véritablement me suivent dans ma maison. » Parmi les affiliés pâlissants, l'un d'eux se décida à entrer : « Tue-moi, dit-il au marabout, si cela est utile, ou si seulement cela te fait plaisir. » Aïssa l'embrassa, et lui donnant un mouton, lui recommanda de le

tuer de façon que le sang coulât dans la rue. Puis il sortit et renouvela sa proposition, tandis que le ruisseau rouge fumait à travers le sable. Après un peu d'hésitation, un



Ma volonté est de vous saigner tous.

second disciple suivit le maître, qui agit avec lui comme envers le premier. Ensuite trente-six hommes se présentèrent, résolus à se soumettre aveuglément à la volonté du marabout, et reçurent chacun un mouton en récompense, au lieu de la mort qu'ils attendaient. Ce fut avec ces trente-huit apôtres, dévoués jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'atroce, qu'Aïssa établit sa religion.

Une autre fois, après avoir cueilli des fruits d'or aux branches des oliviers, après avoir eu le bras cassé dans sa lutte avec le quatrième ange du ciel, il s'en allait vainqueur à travers les chemins, suivi de la foule des khouars. Ceux-ci se plaignaient de la longueur de la route, de la soif et de la faim. « Eh ! mangez du poison ! » s'écria le

marabout impatienté. Puis, lorsque au but du voyage il voulut les faire asseoir devant une table chargée de mets, les aïssasoua n'avaient plus faim. « Et qu'avez-vous donc mangé? s'écria le prophète. — Nous avons eu confiance en tes paroles, répondirent-ils; nous avons ramassé des serpents, des scorpions et tout ce que nous avons cru pouvoir satisfaire notre appétit. — Puisque vous n'avez pas douté de mes paroles, reprit Sidi-Aïssa, vous et tous ceux qui naîtront de vous, et tous ceux qui, comme vous, entreront dans la voie que j'ai ouverte, n'auront jamais rien à craindre du venin et du poison; ils pourront même en arrêter les effets. »


Il s'en allait à travers les chemins.

Et, suivant ces paroles, qu'arriva-t-il après la mort de Sidi-Aïssa? Le sultan Mouley-Ismaël voulut se débarrasser des aïssasoua, et les faire périr par les moyens mêmes qu'ils employaient pour fanatiser la foule. Devant un rand trou rempli d'animaux venimeux, devant des ais liant sous les viandes et les aliments préparés avec les isons les plus actifs, les sectaires furent rassemblés, rdés à vue. Mais l'un d'eux parvint à s'enfuir jusqu'à demeure. « Qu'as-tu donc? Pourquoi trembles-tu? lui nanda sa femme Khamsia, qui avait été la servante du phète. — Mouley-Ismaël veut tous nous faire périr, ndit le mari; il nous a préparé un repas de serpents e poison. — N'êtes-vous donc plus les frères et les teurs de Sidi-Aïssa? Avez-vous oublié ses paroles? a Khamsia transportée d'indignation. Allons, viens

avec moi, je ne suis qu'une femme, et cependant je vais vous donner l'exemple! » Elle courut à l'endroit où le sultan triomphant proclamait que Sidi-Aïssa n'était qu'un imposteur, et se précipitant dans la fosse, elle prenait les reptiles à deux mains et les mettait dans sa bouche. Les aïssasoua, enflammés par son courage, s'unissent à elle, et font disparaître en un instant tous les préparatifs du sultan.

Voilà donc la croyance fondée : elle repose sur la foi aveugle, le renoncement à soi-même et la surexcitation morale. Des pratiques ascétiques, telles que la retraite, la veille, l'abstinence, l'oraison continue, et enfin l'obligation de se réunir en commun pour célébrer les mérites de Sidi-Aïssa, et pour se livrer aux plus atroces orgies, entretiennent la religion maladive des croyants. « La Zaouïa, ou chapelle où se réunissent les fakirs, dit le rituel des aïssasoua, doit être un lieu vide et sombre, pour prêter davantage au recueillement. L'obscurité est aussi plus favorable pour *percevoir la présence des génies et des spectres.* Elle permet aux croyants de mieux saisir leurs mouvements, et d'*entrer en communication plus directe et plus continue avec eux...!* Enfin, dans les *h'adras* ou réunions, le fakir aura soin de fermer les yeux, afin de s'absorber entièrement dans la contemplation intérieure, et pour recevoir plus distinctement en esprit la figure du divin *Cheik...* » — Qu'y a-t-il d'étonnant que dans ces désordres de leurs facultés mentales ils se croient remplis du souffle du prophète Mohammed? Dans leur aveuglement sublime, le son des tarboukas leur semble celui des harpes célestes; les mouvements précipités de la danse les transportent dans les airs et jusqu'aux cieux; la parole de leur mokaddem qui psalmodie leur paraît la grande voix de Dieu qui commande. Malheur aux serpents, aux scorpions et aux crapauds qui ont été créés par Ahriman, le principe du mal! Il faut les tuer, ces êtres immondes et venimeux : Mohammed, qui est le prophète de Dieu, ce principe de tout bien, le veut ainsi! Aucun venin ne prévaudra contre les aïssasoua! Aucune souffrance, aucune douleur ne terrassera les fils d'Aïssa! C'est ainsi qu'ils se parlent et

s'exaltent entre eux. C'est ainsi qu'ils arrivent à attaquer les animaux les plus repoussants, à manger les chairs les plus pantelantes, et à s'assimiler, par une longue habitude, les poisons les plus violents et les plus terribles.

Nous voici tout porté, grâce à cette transition, à des explications plus rationnelles et plus scientifiques. Et d'abord parlons de cet ensemble de préparations et d'exercices soutenus, dont les Anglais ont fait comme une science, et que nous appelons *l'entraînement*. On sait tout le parti que nos voisins d'outre-Manche tirent de ce système, pour donner à leurs boxeurs une grande résistance vitale et une insensibilité plus ou moins prononcée aux coups et aux blessures. Grâce à cette éducation spéciale, grâce à ce qu'on appelle un *régime* poursuivi sans concessions, l'organisation humaine peut se trouver modifiée à volonté. Un apprentissage analogue a lieu chez les aïssasoua, qui passent par une série d'épreuves et de pratiques dont la fin est connue d'avance. Mais en dehors de ces modifications plus ou moins complètes qui peuvent résulter pour le corps de l'habitude et de l'entraînement, les aïssasoua se servent du haschisch, si célèbre dans l'Orient tout entier, et dont le sanguinaire Vieux de la montagne enivrait ses assassins. De plus, ils ont le *djedab*, cette danse désordonnée, convulsive, avec balancement furieux de la tête et de la partie supérieure du corps, et par laquelle ils se montent à un degré d'exaltation et de désordre nerveux qui n'a plus rien d'humain. C'est dans cet état qu'ils affrontent les serpents qui leur inoculent leur venin, et qu'ils mangent sans danger du verre pilé ou des paquets de cure-dents et d'aiguilles à tricoter. Un fait qui n'est pas sans analogie, qui s'est passé tout près de nous et que tous les journaux ont rapporté, viendra à l'appui de notre dire. Qui ne se souvient de ce garde-chasse déjà vieux auquel une jeune femme qu'il venait d'épouser faisait oublier la chasse et ses bons chiens? Or, il arriva qu'un de ces chiens devint enragé et mordit sa maîtresse. Que fit l'habile garde-chasse? Il emmena sa femme dans une grande clairière, il la déshabilla toute nue, et avec la mèche d'un fouet impitoyable, il la contraignit

à courir et à tourner pendant deux heures entières comme un cheval de manége. Enfin, la pauvre jeune femme tomba au milieu du champ, folle de terreur et de douleur, haletante et épuisée. Alors son mari vole à son secours, l'essuie rudement dans un drap de grosse toile, et l'emporte à la maison en lui disant tout bas qu'il l'avait sauvée de la rage; ce qui était vrai. La fièvre excessive donnée à la femme du garde-chasse par la terreur et la course furieuse avait été l'excellent antidote inventé par son mari contre le terrible virus rabique.

Les médecins assurent d'ailleurs que dans les maladies où le degré de la fièvre ne peut plus se mesurer, les facultés sont comme suspendues et les organes d'absorption comme plongés dans la stupeur. Enfin, à la suite d'expériences récentes, on a prétendu que l'ivresse alcoolique poussée à l'excès et changée en *ivresse convulsive,* entravait dans leurs effets morbides les morsures des serpents les plus venimeux. Or, il est certain que les aïssasoua mêlent à leurs aliments du chanvre, de l'ivraie, de la ciguë, de la belladone et de la jusquiame, et d'autres plantes dont les sucs peuvent produire une ivresse plus ou moins semblable à celle des composés alcooliques. D'autres savants veulent, au contraire, qu'au moyen d'une danse forcenée, de mouvements violents, d'un balancement précipité de la partie supérieure du corps au-dessus d'un brasier dans lequel on jette de l'encens et des aromates dont les épaisses vapeurs les enveloppent, tandis qu'une musique assourdissante les énerve par ses bruits saccadés, les aïssassoua parviennent à un état d'insensibilité anesthésique. Ils sont engourdis comme par le chloroforme et l'éther.

Comme on peut le voir d'après ce rapide exposé, les explications scientifiques et physiologiques ne manquent point, et pourtant nous avons omis de rapporter celles qui se tirent du magnétisme et de l'état cataleptique et hypnotique. Nous croyons que toutes elles peuvent servir à donner la raison de quelqu'un des phénomènes particuliers qui nous effrayent et qui nous étonnent dans les exercices des aïssasoua; mais nous pensons aussi qu'il faut recher-

cher toutes ces causes qui restent obscures dans l'exaltation religieuse, et peut-être bien aussi dans quelques pratiques d'enchantement et de magie. Au commencement, en même temps que le bien, Dieu a créé le mal. Il peut donc y avoir de bons et de mauvais prodiges. Moïse lutta avec les prêtres de Pharaon de miracles et d'incantations; Simon le Magicien s'éleva dans les airs avec l'aide du diable, mais la prière toute-puissante de saint Paul le fit retomber à terre, les reins brisés. Le doigt de Dieu apparaît toujours, comme dit la Bible, et les âmes sincères savent reconnaître en toutes choses le vrai du faux et le bon du mauvais.



Le magicien s'éleva dans les airs avec les ailes du diable.

LE NOMBRE 7.



Le nombre 7 a toujours joué un rôle, je ne dirai pas extraordinaire, mais au moins assez drôle et très-bizarre. Les anciens comptaient 7 planètes, 7 couleurs primitives, 7 saveurs et 7 odeurs ; puis 7 merveilles du monde, 7 sages de la Grèce et 7 solennités des jeux du cirque; 7 généraux avaient été destinés à la conquête de Thèbes. Chacun sait qu'il y a 7 jours dans la semaine. Pendant longtemps on n'a compté que 7 métaux. Je ne suis point musicien, mais je n'ignore pas qu'il y a 7 notes dans la musique. Une des tailleuses les plus renommées de notre ville m'assura récemment que toute dame qui voulait suivre rigoureusement la mode, devait avoir une queue pour le moins de 7 mètres de long.

Ma mère me dit, lorsque j'eus 7 ans, que j'avais l'âge de raison. Il y a deux jours, je cassai un miroir, et ma servante me prédit 7 années de malheur.

Par rapport au culte, le nombre 7 était un nombre supérieur dans le paganisme; les Grecs immolaient souvent 7 victimes. Dans la Bible on trouve souvent le nombre 7, témoin 7 églises, 7 chandeliers, 7 branches au chandelier d'or, 7 lampes, 7 étoiles, 7 sceaux, 7 trompettes, 7 anges, 7 têtes de dragons, 7 diadèmes qu'elles portaient. Pardon, j'allais oublier la ville aux 7 collines et les 7 frères Machabée. Que dis-je? j'omets les 7 plaies d'Egypte. Ce n'est pas tout, ma foi : j'oubliais que plus d'une fois je dus ré-

citer les 7 psaumes de la pénitence. Vous connaissez tous le dicton populaire : le sage pèche 7 fois par jour. Dans le catholicisme, on compte les 7 parties de l'office ou heures canoniales, les 7 allégresses et les 7 douleurs de la Vierge, les 7 dons du Saint-Esprit. Le catéchisme enseigne qu'il y a 7 sacrements ainsi que 7 péchés capitaux.

LE BLANCHISSEUR DE NÈGRES.

Le *Courrier des États-Unis* est en veine de canards. Si nous l'en croyons, un chimiste philanthrope vient de trouver le moyen de blanchir les nègres à l'aide de procédés chimiques qu'il serait fastidieux d'énumérer ici. Qu'il suffise de savoir que, après trois mois de traitement, le nègre qui a été soumis à une fumigation constante de nitrate d'argent volatilisé sort de la chaudière blanc comme un cygne, et peut rivaliser de fadeur avec le premier albinos venu.

UNE GESTATION DE VINGT-CINQ ANS.

On lit dans l'*Union* de Corydon, journal américain auquel nous laissons la responsabilité de son assertion :

« Une dame nommée Suydez est morte dernièrement, à l'âge de soixante-quinze ans, d'une affection que l'on croyait être une tumeur des ovaires. L'autopsie a fait, en effet, découvrir cette tumeur, qui ne pesait pas moins de quarante-huit livres; mais quel fut l'étonnement des médecins lorsqu'en l'ouvrant ils reconnurent qu'elle contenait un fœtus, ou plutôt un enfant parfaitement conformé, qui avait des cheveux aussi longs que ceux d'une femme et la dentition complète d'un adulte! Les médecins ont émis l'avis qu'il avait dû séjourner vingt à vingt-cinq ans dans le sein de sa mère. Cette dame demeurait à Albion (Etat de New-York). Ces détails sont parfaitement authentiques, et sont affirmés par des personnes dont l'autorité ne saurait être l'objet d'un doute. »

MORT DE L'EMPEREUR CARUS.

L'empereur romain Carus, poursuivant Varanes, roi des Parthes, avait mis le siége devant Ctésiphon, capitale du royaume. Une vieille prophétie fixait cette ville comme barrière fatale au succès des légions romaines.

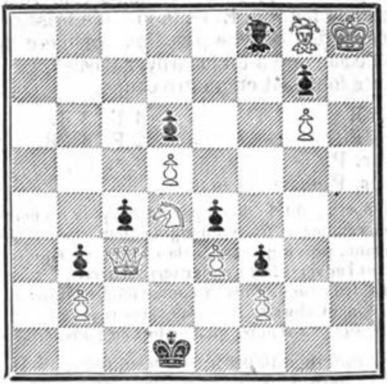
Carus était dans sa tente, et jouait aux échecs avec Calpurnianus, son secrétaire et son favori. Autour de lui se tenaient Aper, préfet du prétoire; Vopiscus, chef des aruspices, et Dioclès, comte des domestiques. Au dehors le ciel était noir, et les nuages rasant le sol rendaient plus sinistre encore l'implacable blancheur du désert. Nul bruit dans la nature; les assiégés et les assiégeants eux-mêmes, comme pris d'une secrète horreur, semblaient avoir conclu une trêve tacite. Que sont les querelles humaines auprès des luttes gigantesques des éléments déchaînés?

Mais des éclairs bleus déchirent la nue, le tonnerre résonne à droite et à gauche, et des tourbillons de poussière, des colonnes de sable, semblables à des serpents immenses, s'avancent avec fracas du bout de l'horizon. Carus veut se lever pour raffermir les courages et rassurer les esprits superstitieux; mais Aper se précipite sur lui, le terrasse, et lui serre la gorge de ses deux mains. Les autres conjurés saisissent des coussins et achèvent d'étouffer le maître qu'ils flattaient tout à l'heure.

Cependant Dioclès s'était enfui, et, plein d'épouvantement, s'en allait racontant à travers le camp que Carus avait été assassiné. Il nommait les meurtriers, il invoquait les dieux, il demandait vengeance. Autour de lui les soldats s'ameutent, et le flot toujours grossissant des prétoriens furieux s'en vient rouler, plein de colère et de menaces, jusqu'aux abords de la tente impériale. Au bruit de ce tumulte et de ces vociférations, les conjurés pâlissent, et Aper défaillant cherche en vain son épée. Mais le chef des aruspices, jetant sur eux un regard de suprême mépris, commande qu'on ouvre la tente toute grande. Puis, se présentant avec une majesté audacieuse devant les forcenés, il leur montre du bout de son bâton augural l'empereur Carus

assis sur son trône. « Voilà l'empereur Carus que vous réclamiez, leur dit-il. Les dieux l'ont frappé justement. Moi, grand prêtre, chef du collége des aruspices, je jure par Jupiter qu'un coup de tonnerre parti de la droite du ciel a foudroyé Carus. Pourquoi désobéissait-il aux dieux? Pourquoi, dans son orgueil sacrilége, voulait-il franchir ce fleuve du Tigre que le destin a marqué comme limite aux aigles romaines? En vous forçant de le suivre, c'est votre

Noirs.



Blancs.

perte qu'il avait décidée, ô mes compagnons d'armes! Les arrêts du destin sont inéluctables; souvenez-vous de Varus et des légions de Germanie. Et comme des murmures d'incrédulité se faisaient entendre : « Tenez, en croirez-vous les oracles? Jupiter a écrit sur cette table même le sort de l'impie Carus. Approchez, voyez ces pièces disposées sur l'échiquier, telles que la main mourante de Carus les a laissées. Quel en est l'augure? Elles montrent un César frappé par la foudre de Jupiter Vengeur, au milieu de sa tente, parmi ses fidèles, parmi ses milliers de soldats. Oui, le maître des dieux a puni Carus. » 6

C'est qu'en effet, comme pour servir d'argument à Vopiscus, et pour sauver les assassins, les différentes pièces de la partie interrompue étaient comme rangées à souhait pour marquer ce qu'indiquait le prêtre avec tant d'impudence et d'autorité; on eût dit vraiment l'arrêt du destin.

Si l'on considère en effet le diagramme avec attention, on aperçoit d'abord comme une tente qui se dessine, puis au milieu l'empereur Carus (le *roi noir*) qui se repose. A droite, cinq pieces groupées dans le lointain forment la lettre T (tonnerre), et le *roi blanc* représente Jupiter prêt à lancer la foudre. Et enfin la ligne brisée que trace le *fou blanc* ne figure-t-elle pas d'une manière parfaite le zigzag de l'éclair qui a dû foudroyer Carus?

Les blancs font mât en quatre coups.

1 F. 6 R	1 F. 2 R.
2 F. 5 FR.	2 F. 3 FR.
3 F. pr. P.	3 F. pr. C.
4 F. pr. P, échec et mat.	

« Frappons-le, dit le dieu, par un coup de tonnerre!
» Le fou s'élance et trace un zigzag flamboyant
» En avant, puis à gauche, à la droite, en équerre,
» Laissant l'adverse fou s'agiter terre à terre,
» Ecrase deux pions dans sa course foudroyante:
» Et terminant alors sa brillante carrière,
» Tombe sur le roi noir, qu'il réduit en poussière.

Ce problème ingénieux a été composé par M. le conseiller d'Etat actuel, J. Schoumoff, de Saint-Pétersbourg. Il est extrait du cinquième numéro du journal *le Philidorien, petite encyclopédie tchiquéenne.* Ce recueil, dirigé avec autant de talent que de goût par M. C. Sanson, amateur distingué et d'un désintéressement antique, est appelé à un véritable succès. Répandre dans les familles le divertissement honnête et scientifique des échecs, mettre à la portée de tout le monde les livres et traités spéciaux, qui sont si chers et si rares, tel est le double but généreux et utile que s'est proposé l'auteur. Les sympathies les plus honorables l'ont encouragé à ses débuts. On s'abonne chez M. Lebigre-Duquesne, 16, rue Hautefeuille.

LES EAUX MINÉRALES DE SAINT-CHRISTAU

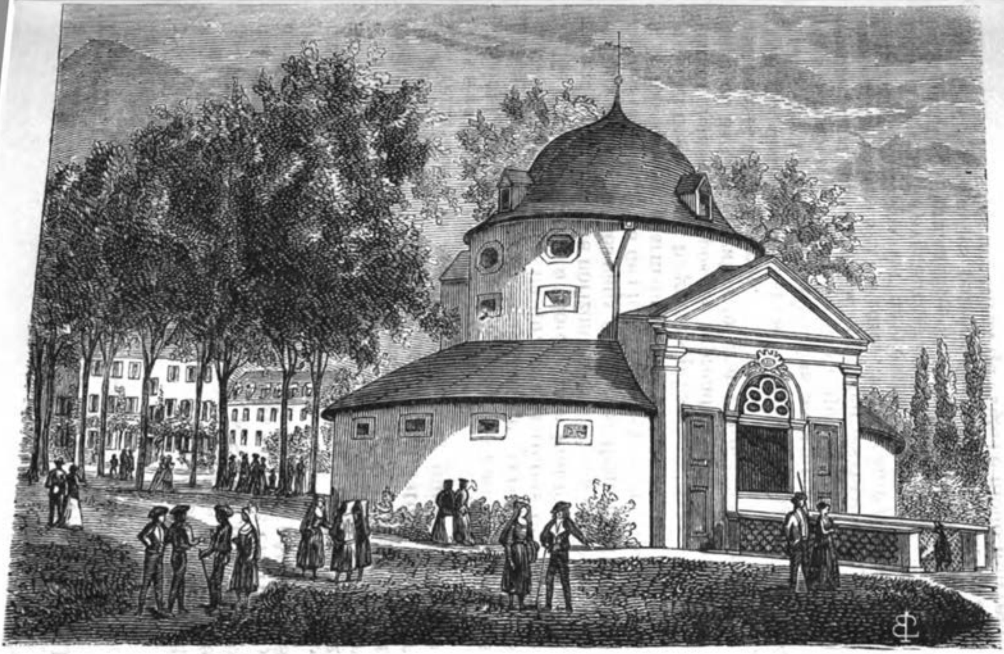
(BASSES-PYRÉNÉES).

A une demi-heure d'Oloron, à trois heures de Pau et des Eaux-Bonnes, se trouve située, à l'entrée de la vallée d'Aspe, la jolie station thermale de Saint-Christau. Ce n'est ni une ville ni un village, c'est un parc charmant, propriété privée qui, avec ses chalets, ses hôtels, ses maisonnettes, ses établissements de bains, sa chapelle, sa ferme, tout cela jeté çà et là sur la prairie, le long d'un gave rapide ou sur le bord d'un petit lac abrité par les hêtres, les pins et les chênes, présente le riant aspect du petit Trianon, ce pays suisse en miniature créé par une reine qui dans ses loisirs heureux imitait Watteau sans s'en douter.

Saint-Christau est adossé à l'une des hautes cimes des Pyrénées, le Binet, à quelques pas des vertes montagnes qui séparent la vallée basque des Barétous de la belle vallée d'Aspe. Du côté d'Oloron et de Pau le regard peut s'étendre sur un vaste horizon de gracieuses collines et de vallons arrosés par des eaux courantes. Rien de plus frais, de plus aimable; rien de plus gai et de plus tranquille tout à la fois que ce charmant pays, visité par un nombre jusqu'ici restreint de baigneurs presque toujours choisis, venant goûter le repos et reprendre la santé dans un Eden où se trouve réalisé le grand problème de la vie heureuse et à bon marché.

Ce qui distingue la naïade de Saint-Christau de ses rivales des Pyrénées, ce n'est pas sa source sulfureuse, mais sa source ferro-cuivreuse, qui, en une ou deux saisons, rend aux visages défigurés par les divers accidents du sang, avec les lis et les roses, leur beauté naturelle.

Le médecin inspecteur de l'établissement, le docteur Emile Tillot, traite avec succès ces maladies par les bains, les applications permanentes d'eau minérale, et spécialement par les douches pulvérisées, qu'il administre lui-même avec les soins minutieux qu'exige ce mode nouveau



Les eaux minérales de Saint-Christau. — Établissement de la Rotonde.

de traitement. Les affections chroniques des yeux se trouvent aussi très-bien de ce procédé thérapeutique particulier.

Le baigneur de Saint-Christau est tour à tour sollicité par des promenades attrayantes et variées. Il se rend en break ou en phaéton à Sarrance, célèbre par sa Vierge miraculeuse, à Bedous, au fort d'Urdos, qui domine la frontière espagnole. C'est par là que César entra naguère dans les Gaules, et partout on retrouve l'ancienne route romaine, avec ses ponts de pierre jetés sur le gave.

Les uns courent à pied la montagne, les autres s'en vont en cavalcade sur la route des Eaux-Bonnes, au pays basque, ou bien à Oloron, cette pittoresque petite ville plantée sur un rocher au-dessus du gave, et dont quelques vieilles maisons semblent être encore les repaires des bandits qui opprimaient jadis le pays. Les petits-fils des anciens maraudeurs ont fait au siècle dernier de grosses fortunes dans le commerce avec l'Espagne, et il n'est pas rare de rencontrer en toilette simple une héritière à millions élevée modestement, et que nos jeunes turfistes ruinés rechercheraient d'autant plus volontiers qu'elle a le plus souvent de grands yeux de velours, avec une taille bien prise, un nez fin, une lèvre de grenade. Les amateurs de faïences ne manquent pas d'aller visiter à Oloron M. et Mme Fisher, deux vrais artistes qui ont su dérober à Palissy le secret de ses plus éclatantes couleurs.

La vie des baigneurs à Saint-Christau n'a donc rien de triste, et l'on s'explique ainsi pourquoi la plupart des initiés y reviennent chaque année, même lorsqu'ils sont tout à fait guéris.

Nous avons dit que Saint-Christau est une propriété privée. Le parc, la source, l'établissement et toutes ses dépendances appartiennent en effet au comte de Barraute, un gentilhomme de vieille race qui tient par ses alliances à toutes les grandes familles de l'Espagne et du midi de la France. Le comte, qui a plusieurs châteaux de l'un et de l'autre côté des Pyrénées, fait de Saint-Christau, qu'il habite l'été avec sa famille, son séjour de prédilection; son accueil affable est un attrait de plus pour les visiteurs.

VARIÉTÉS ET ANECDOTES.

Une méchanceté.

Une femme vieille et laide danse au bal de madame X... avec un jeune homme encore imberbe.



La vieille danseuse.

— Savez-vous quel est ce monsieur? demande-t-on à une jolie femme.

— Non, mais je présume que ce doit être un membre de la Société d'humanité.

Le gibet et Sa Seigneurie.

Calcarft, le bourreau de Londres, a eu beaucoup de besogne ces derniers temps. Il a déjà usé deux gibets dans un comté voisin du Middlesex.

Le charpentier chargé de fabriquer sa troisième potence

a négligé d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu du bourreau, sous prétexte que le second gibet ne lui avait été payé qu'en partie.

Lorsque le juge a fait sa tournée, il a mandé le charpentier auprès de lui et lui a dit d'un ton courroucé :

— Comment se fait-il que vous ayez négligé de faire la potence qui vous a été commandée en mon nom?

— Je vous demande humblement pardon, répondit le charpentier; je l'aurais faite immédiatement si j'avais su que ce gibet était pour Votre Seigneurie!

Le mort assassin.

A Chicago, dans les États-Unis d'Amérique, vivaient depuis plus de trente ans, côte à côte, deux voisins qui, ainsi que cela n'arrive que trop souvent, ayant commencé par être les meilleurs amis du monde, avaient fini par se détester avec cette cordialité toute particulière que les Américains savent mettre dans leurs inimitiés.

L'un était clergyman (homme attaché au service de l'église), le second simple tailleur.

L'an passé leur haine réciproque parut s'accroître.

Elle prit bientôt des proportions telles qu'après une discussion des plus vives, le clergyman, oubliant le principe qui veut qu'on pardonne les injures, se laissa aller jusqu'à dire à l'autre :

— Puissiez-vous mourir avant un an! C'est avec le plaisir le plus vif, la joie la plus grande, que j'irais à votre enterrement.

Un an après, jour pour jour, il recevait une lettre de faire part lui annonçant que ses souhaits étaient réalisés, que celui dont il avait désiré la mort n'existait plus.

Ivre d'une joie impie, désireux de s'assurer de la chose par ses yeux, voulant jouir du spectacle de son ennemi mort, le clergyman se rendit aussitôt chez le tailleur.

La maison était tendue de noir, pleine de parents et d'amis dans la désolation.

Ce funèbre tableau réjouissait la vue du vindicatif personnage.

Il traversa les groupes, monta jusqu'à la chambre du mort; il était trop tard, le corps était dans la caisse.

N'importe! la vue de cette caisse qui renfermait le cadavre de son ennemi lui était douce.



Armé d'un poignard, il fond sur son ennemi.

Il la palpait, soulevait le drap dont elle était couverte, la considérait en tout sens, et l'aurait certainement ouverte

s'il eût été seul. Mais, auprès de la caisse, pieusement agenouillée, la pauvre veuve du tailleur pleurait à attendrir un tigre, pendant que le clergyman riait de bonheur.

Tout à coup le drap noir se soulève, le couvercle s'ouvre, le négociant, recouvert d'un vêtement de moine, armé d'un poignard, fond sur son ennemi, le tue avant qu'il ait le temps de crier, le met à la place qu'il vient de quitter, puis disparaît.

L'heure des funérailles étant arrivée, on porta au cimetière celui qui croyait bien y aller, mais pas pour son propre compte, tandis que celui que chacun croyait y accompagner, perdu dans la foule, caché sous un déguisement, et la figure perdue dans son mouchoir, essuyait de véritables larmes de joie.

Il resta le dernier sur le bord de la fosse, demanda comme une faveur d'aider à la couvrir de terre; puis, bien certain de son fait, alla s'établir dans une autre ville, où, malheureusement pour lui, il fut reconnu par une de ses anciennes connaissances de Chicago.

On juge du tumulte.

Qui donc avait-on enterré? car on avait enterré quelqu'un ou quelque chose, les porteurs le juraient sur leurs épaules.

Un juge, qui même était allé ou avait cru aller à l'enterrement du tailleur, résolut d'éclaircir le mystère.

Il ordonna l'exhumation de la caisse, et quelle ne fut pas la stupéfaction de tous en voyant le cadavre du clergyman portant encore au cœur le couteau dont il avait été frappé!

Le tailleur a avoué son crime, qui, en Amérique, fait en ce moment le sujet de toutes les conversations.

Est-ce heureux? est-ce malheureux?

Deux amis, l'un Anglais et l'autre Français, qui ne s'étaient pas vus depuis la première Exposition de Londres, se rencontrent à Paris.

— Comment! vous en France, mon cher Williams!

Que je suis heureux de vous voir! Et comment vous portez-vous?



J'ai épousé une méchante femme.

— Aoh! pas trop bien. Je me suis marié depuis que je vous ai vu.

— C'est une bonne nouvelle.

— No, pas trop, car j'ai épousé une méchante femme.

— J'en suis désolé, c'est fâcheux.

— No, pas trop fâcheux, car elle avait en dot dix mille livres sterling.

— Deux cent cinquante mille francs! c'est joli! Cela console un peu de...

— No, pas beaucoup, car j'ai employé cette somme à acheter de grands troupeaux, et toutes mes bêtes sont mortes de la maladie qui vient de sévir en Angleterre.

— Voilà qui est très-fâcheux.

— No, pas si fâcheux, car la vente des peaux m'a produit au delà de ce que j'avais dépensé.

— Alors, vous voilà indemnisé?

— No, pas tout à fait; j'avais acheté en France, avec l'argent, une grande maison, et elle vient d'être brûlée.

— Oh! c'est un grand malheur!

— No, pas déjà si grand non plus, car ma femme était dedans, et elle est brûlée avec la maison.

Un neveu terrible.

L'oncle X..., un cuistre qui rendrait des points à Harpagon, a recueilli chez lui son neveu, un enfant de quatre à cinq ans.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble, ils furent accostés par un ami qu'accompagnait un superbe lévrier.

C'était la première fois que l'enfant voyait un animal aussi mince. Il lui saisit la tête dans ses petits bras avec sollicitude, et s'écria d'une voix compatissante :

— O mon pauvre chien! est-ce que tu vis avec mon oncle, pour être si maigre, toi aussi?

Le poison et le pressentiment.

Un fait étrange vient de se passer en Angleterre.

M. Edward H., dont les appartements sont situés dans le Temple, est un riche célibataire qui a passé la

soixantaine, et qui séjourne invariablement dans une de ses terres durant les fêtes de Pâques. Le reste de l'année il laisse sa résidence de la campagne aux soins de deux vieillards, mari et femme, qui le servent fidèlement depuis plus de vingt ans.

Le dernier mardi de Pâques, ses voisins du Temple furent très-surpris de le rencontrer dans les escaliers, alors qu'ils le croyaient loin de Londres.

Le vieillard paraissait très-abattu. Il raconta qu'il venait d'être frappé bien douloureusement. Voici ce qui se serait passé :

Il s'était rendu, comme d'habitude, dans sa maison de campagne, où il avait trouvé tout en bon ordre. et ses domestiques heureux de le revoir. Rien n'était changé.

Après le dîner, son fidèle serviteur était venu mettre une bouteille de porto sur la table et s'était enquis de la santé de son maître. Puis il l'avait laissé.

Au moment où M. H. se préparait à déboucher la bouteille, une pensée étrange le troubla et fit perler la sueur sur ses tempes.

— Je suis vieux, se dit-il en frémissant, je suis seul; personne ne se soucie de moi; personne ne viendrait à mon secours en cas d'accident. Qui me dit que mon vieux domestique et sa femme ne me volent point? Peut-être qu'ils veulent se débarrasser de moi et qu'ils ont empoisonné ce vin!

Cette pensée le frappa tellement d'épouvante qu'il ne toucha point au porto. Sur ces entrefaites, son domestique étant entré, M. H. lui dit qu'il ne se sentait pas bien, et qu'il prendrait une tasse de thé. — « Non, reprit-il aussitôt, donnez-moi un verre d'eau. » Cependant il ne toucha pas plus à l'eau qu'au vin, et se mit au lit, en proie aux plus sinistres pressentiments. Il ne put clore la paupière de toute la nuit.

Le matin il sonna; personne ne répondit à son appel. Il se jeta tout ému au bas de son lit, et appela d'une voix tremblante.

L'écho seul répondit. Le vieillard, de plus en plus angoissé, descendit au rez-de-chaussée et chercha partout.



Le vieux serviteur.

Les deux domestiques étaient partis.

La cave, qui contenait pour une valeur de plus de trois mille livres sterling, était entièrement vide.

Quant à la bouteille de porto, elle était empoisonnée.

Faut-il croire aux pressentiments?

Férocité des oies.



On a dit souvent : Bête comme une oie, mais on n'a jamais dit : Féroce comme une oie. Voici pourtant un fait qui semble autoriser cette variante : il y a quelques jours, un enfant de Fougerolles, âgé de deux ans et demi, se trouvait seul à quelque distance d'une bande d'oies. Tout à coup une dizaine de ces palmipèdes fondirent sur le petit garçon, le renversèrent et l'assaillirent avec leurs becs et leurs ailes. Le malheureux enfant avait déjà reçu de nombreuses blessures, lorsqu'un passant accourut pour le sauver.

Le vendeur de son cadavre.

Dernièrement, en Angleterre, un voleur avait vendu son cadavre à un chirurgien qui devait en prendre possession aussitôt après l'exécution. Le marché avait été fait moyennant deux livres sterling, payées d'avance, bien entendu. Mais la clémence royale est venue déranger cet accommodement. La peine ayant été commuée, le voleur n'a pu tenir sa promesse. Le chirurgien, de son côté, l'attaque en exécution immédiate du marché ou en dommages-intérêts. Le procès est pendant.

Un mariage au galop.

Un vieux fermier remplissant à son loisir les fonctions d'alderman du village de Gironville, dans l'État de New-York, s'en allait, un matin de la saison dernière, la faux sur l'épaule, moissonner un champ de blé. Il allait se mettre à l'ouvrage, lorsqu'il entendit près de là un galop de chevaux; il se retourna et vit un jeune homme et une jeune fille accourant bride abattue; ils s'arrêtèrent sur la lisière du champ; le jeune homme se dressa sur ses étriers et cria d'une voix de stentor :

— Bonhomme, êtes-vous l'alderman Jacob Flimmers?

— Lui-même, répondit le vieillard.



— Voilà. Nous venons de chez vous. Votre femme nous a dit que vous étiez parti par cette route, et qu'il fallait nous hâter si nous voulions vous rattraper. Voici Sallie, ma fiancée, et nous désirons nous marier. Nous sommes pressés, attendu que nous allons à Syracuse, et qu'il faut que nous arrivions avant la nuit.

— C'est bien, mes enfants, tournez bride, et je vous suis.

— Ne sommes-nous pas bien ici? Nous sommes si pressés!

— Ici!... Ma foi, je n'y vois pas d'inconvénient. Mettez pied à terre, et ce sera fait en un rien de temps.

— Soit! mais est-ce que le mariage ne serait pas aussi bon si vous nous mariiez à cheval? Nous sommes si pressés!

— Tout de même. Rien ne s'y oppose. Allons, accostez Sallie, donnez-lui la main droite, et ça ira tout seul; je monterai un brin sur la borne pour embrasser la mariée, suivant l'usage.

Ainsi fut fait. Le bon vieillard ôta sa pipe de sa bouche, posa sa faux et sa pierre à repasser par terre, et prononça avec recueillement les paroles sacramentelles. Une minute après, l'heureux couple repartait au galop et prenait la route de Syracuse. Ils y arrivèrent à la nuit et se mirent immédiatement en ménage.

Un esprit fort humilié.

Un paysan, esprit fort, fait venir son curé pour un malade qui a — dit-il — besoin de son ministère. Le paysan le conduit à l'étable, lui montre son porc qu'on allait abattre : c'était le malade.

Quelques instants après, la famille de Jacques se réunissait pour prendre le repas du soir, mais Jacques n'y était pas. On le chercha vainement dans les environs... il avait disparu.

La nuit se passa dans les angoisses... Le lendemain, le boucher arriva pour abattre l'animal. On n'y pensait déjà plus. Un domestique ouvrit l'étable; mais, ô surprise incroyable! au lieu d'un porc, il s'en trouvait deux, entièrement semblables.

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

Un nouveau piége à loups.

Un chercheur dévoué au bien-être social a inventé un engin avec lequel on peut prendre plusieurs loups vivants à la fois, et qui serait exempt de tout danger pour l'homme et les animaux domestiques.

Après avoir choisi une clairière, dont on aplanit le terrain avec soin, on fixe un piquet de bois, auquel on

attache une ficelle d'un mètre et demi de long; on attache un second piquet au bout de cette même ficelle, et l'on trace avec ce dernier piquet une ligne circulaire tout au pourtour de ce terrain; on raccourcit cette ficelle de 40 centimètres, qui sont à peu près l'épaisseur du loup, et l'on trace une seconde ligne circulaire avec le même piquet.



On fait des trous en terre sur ces deux lignes circulaires avec une barre de fer, à la profondeur de 33 centimètres et à la distance de 12 centimètres les uns des autres; on enfonce dans ces trous des pieux droits ayant 2 mètres 33 de long, et à la profondeur de 33 centimètres.

Ces deux rangs de pieux forment naturellement une galerie; on entrelace un fort fil de fer dans le milieu de ces deux rangs de pieux, afin que le loup ne les écarte pas avec le museau pour se frayer un passage.

On fixe en terre sur la première ligne un poteau de 2 mètres 33 de long, et on l'y enfonce à la profondeur de 33 centimètres. On adapte à ce poteau une porte en planches avec deux charnières en fer. Cette porte doit avoir la hauteur des pieux, s'ouvrir et se fermer en dedans de la galerie.

On fixe également en terre un second poteau en face du premier, sur la seconde ligne; on y adapte encore une porte avec deux charnières en fer; on passe par cette porte pour déposer dans le rond-point de la charogne, qui doit servir d'appât.

On attache une forte ficelle au haut de la première porte, et on la fait passer par le trou d'un piton fixé au haut du second poteau placé sur la seconde ligne; on attache un poids au bout de cette ficelle afin de maintenir la première porte ouverte.

Il faut remarquer ici que la seconde porte doit être toujours fermée après avoir déposé de la charogne dans le rond-point.

Après avoir terminé ce travail, on dépose de la charogne dans le rond-point, on la couvre d'un treillage serré en fil de fer, afin que les oiseaux carnivores ne la mangent pas, et l'on ferme bien la seconde porte.

Le loup est un animal dont l'odorat est très-fin et très-délicat; il sent la charogne à la distance d'une lieue lorsque le vent est favorable; il n'a pas sitôt senti cet appât qu'il s'avance vers cet engin; arrivé près de cette attrapoire, il tourne tout autour afin de trouver une issue pour pénétrer dans le rond-point où se trouve l'appât; il aperçoit la première porte, maintenue ouverte; il se glisse aussitôt dans la galerie et y rôde.

Parvenu à la première porte ouverte, placée en travers de la galerie, il la pousse de la tête pour se frayer un passage; celle-ci cède et se ferme; mais il ne l'a pas sitôt dépassée qu'elle se rouvre derrière lui, étant tirée par le poids; il rôde sans cesse dans sa prison, sans pouvoir jamais en sortir. En effet, cet animal ne recule jamais, parce qu'il a les côtes droites; d'ailleurs l'étroitesse de la galerie ne lui permet ni de se retourner ni de prendre son élan pour sauter, la première porte de cet engin étant toujours ouverte pour entrer dans cette galerie et toujours fermée pour en sortir. Toute une bande de loups peut venir s'y enfermer et s'y faire tuer à bout portant.

On peut prendre avec cet engin l'hyène et le chacal de l'Algérie, qui sont un vrai fléau pour ce pays.

EXPLICATION D'UN GRAND SUCCÈS.

Tout succès a sa raison d'être, et le hasard ne joue pas un rôle aussi important qu'on veut bien le dire dans les destinées humaines. Faisons un peu moins large la part du hasard, un peu plus celle de la volonté, et nous serons dans le vrai. Lorsqu'on voit une entreprise réussir dans une mesure exceptionnelle, on peut affirmer qu'elle repose sur une idée juste et qu'elle donne satisfaction à des intérêts sérieux.

Je pourrais en citer maint exemple, je me borne à choisir le plus récent. Un journal s'est donné, il y a peu d'années, une tâche en apparence ingrate et qui semblait le condamner d'avance à n'avoir que peu de lecteurs. Il se bornait à publier les tirages des actions et obligations de chemins de fer, qui ne paraissaient jusque-là que très-irrégulièrement dans les journaux.

Aujourd'hui le *Moniteur des tirages financiers* est dans toutes les mains; chacun le consulte et le lit; il compte déjà 30,000 abonnés, et sa vogue s'accroît tous les jours. Pourquoi?

Uniquement parce que le fondateur de ce journal a eu l'idée fort simple de donner, *pour 4 francs par an*, des documents et des chiffres que l'on ne trouvait pas dans d'autres feuilles financières du prix de 12 francs.

Ainsi, le bon marché d'une part, de l'autre une utilité incontestable, voilà les deux raisons pre-

mières du succès du *Moniteur des tirages financiers*. A ces raisons est venue s'en joindre une troisième. C'est le point de vue essentiellement pratique et positif auquel ce journal s'est placé dans l'appréciation des affaires.

S'identifiant avec les petits capitalistes, et aussi soucieux de leur épargne que de la sienne propre, il a défendu leurs intérêts avec une indépendance et une largeur de vues qui lui ont aliéné les faveurs des grandes compagnies, mais qui lui ont gagné les sympathies du public. Il s'est acquis ainsi une immense clientèle qui, opérant d'après ses conseils et sur des valeurs de tout repos spécialement réservées pour elle, a pu réaliser constamment des bénéfices sur ses placements, tandis que partout ailleurs l'épargne s'en allait en lambeaux.

L'abonnement au *Moniteur des tirages financiers* [1] est donc indispensable à tout possesseur d'une action ou d'une obligation industrielle; C'EST UNE VÉRITABLE PRIME D'ASSURANCE CONTRE LES MAUVAIS PLACEMENTS, UNE GARANTIE DE SÉCURITÉ POUR LE CAPITAL.

P. LEGROS.

[1] Pour recevoir le journal pendant un an, et le *Calendrier des actionnaires* à titre de prime, envoyer 4 francs en mandat ou timbres-poste à M. J. Paradis, rue Richelieu, 104, Paris.

CONSEILS DIVERS.

— *Destruction des chenilles.* — La chenille est un animal qui nuit gravement à l'agriculture, elle dévore les choux et les arbres fruitiers. On les préserve facilement de sa voracité en plaçant des branches de genêt vert, de



distance en distance, dans un carré de choux, et en attachant des branches de genêt vert aux branches des arbres fruitiers. L'odeur du genêt est un toxique violent pour la chenille, voilà pourquoi on n'aperçoit jamais une chenille fixée sur le genêt.

— *Utilisation des cendres de houille.* — On croit généralement dans les campagnes que les cendres de houille non-seulement ne peuvent servir à fumer et à amender les terres, mais qu'elles les rendent infertiles. Aussi voit-on de toutes parts des cultivateurs jeter ces cendres le long des chemins ou les envoyer aux décharges publiques pour s'en débarrasser, absolument comme s'il s'agissait de débris sans application utile possible. La quantité de cendres de houille perdue ainsi chaque année est considérable, et cela au grand préjudice de l'agriculture, qui pourrait s'en procurer beaucoup autour des usines, où

elles restent sans emploi, et sans autres frais que la peine de les ramasser.

A ce propos, il n'est pas sans intérêt de rapporter une expérience tentée par un correspondant du *Journal de l'Agriculture*. Elle consista à remplir, à l'automne, trois pots à fleur de cendre de houille pure, sans mélange d'aucune sorte, et à semer dans le premier du blé, dans le deuxième de l'avoine, dans le troisième des graines de fraisier. Ces pots furent alors enterrés dans une plate-bande de jardin et abandonnés à eux-mêmes.

La germination s'accomplit à souhait pendant l'hiver, et, au mois de mars suivant, les plantes avaient la plus belle apparence. Au mois d'avril, blé, avoine et fraisiers étaient dans un état luxuriant de végétation. Pendant toute la saison, les plantes se comportèrent de la manière la plus satisfaisante. Le blé et l'avoine mûrirent parfaitement; les grains étaient gros, luisants, très-nourris, très-pesants. La paille avait atteint, pour le blé, 1 mètre 40 de hauteur, et pour l'avoine 1 mètre 10. Quant aux fraisiers, ils étaient de la plus belle venue, et ils continuèrent de végéter avec force jusqu'au mois d'octobre, époque à laquelle il devint nécessaire de les dépoter. Mis en pleine terre, ce sont aujourd'hui les plus verts, les plus robustes de tout le semis. Comme on le voit, sans adjonction aucune de terre ni d'engrais, la cendre de houille a suffi dans cet essai à alimenter jusqu'à maturation du blé et de l'avoine, et à nourrir des fraisiers pendant une année. Par sa nature, la cendre de houille peut opérer la division du sol et être très-utile pour combattre la ténacité des terres compactes; elle remplirait donc à la fois le rôle d'engrais et d'amendement. C'est, du reste, ce qui ressort non-seulement de l'expérience qui vient d'être décrite, mais encore de l'analyse qu'en ont faite plusieurs chimistes, entre autres Davy, qui a trouvé que cette cendre contenait, à doses différentes suivant la provenance de la houille, des sulfates de potasse, de chaux, des combinaisons diverses d'acides avec des terres, du carbonate de chaux, de l'argile et de la silice.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

« C'est un charmant recueil de toutes ces simples et joyeuses mélodies, souvenir de notre berceau, de ces poésies si diverses qui bien souvent nous ont déridés ou exaltés, dont nous connaissons tous le titre, un fragment... mais dont l'ensemble nous a échappé, et que nous retrouvons avec le plaisir qu'on éprouve à revoir un vieil ami absent depuis longtemps. Ces pièces si originales, dont le suffrage populaire a constaté le mérite en quelque genre que ce soit, héroïque ou gracieux, tendre ou grivois, burlesque ou naïf, sont réunies, paroles et musique, dans ce joli ouvrage. N'eût-il pas été dommage de perdre ces monuments de la gaieté de nos aïeux, ces piquants et joyeux refrains qui autrefois venaient animer et terminer nos repas du soir et les réunions de famille! »

Deux magnifiques volumes grand in-8°, très-richement illustrés, avec musique. 12 fr.

CHANTS GUERRIERS

Souvenirs de la guerre d'Italie, par MM. Aug. Barbier, — Pierre Dupont, — Fernand Desnoyers, — Gustave Mathieu, — Charles Vincent. — Musique et accompagnement de piano, par MM. Darcier, Pierre Dupont, Hector Salomon, et madame Mélanie Dentu. — Dessins de MM. Bertall, Faivre, Fath, Maurice Sand, Valentin. 1 fr.

ORGANISATION MILITAIRE DES CHINOIS,

Ou la Chine et ses armées, suivie d'un aperçu sur l'administration civile de la Chine, par M. Dabry, capitaine au 102e de ligne, membre de la Société asiatique de Paris. 1 volume in-8°. 6 fr.

GUIDE DES ARMÉES ALLIÉES EN CHINE,

Ou dialogues sur les reconnaissances militaires, en trois langues : français, anglais, chinois, avec la prononciation figurée du chinois, par le même. 1 volume petit in-8° anglais. 8 fr.

L'ARMÉE FRANÇAISE A L'EXPOSITION DE PEINTURE DE 1861

Joli in-18, orné de délicieuses gravures par Staal, Andrieux et Gusmand, avec couverture tirée en or. 1 fr.

L'EUROPE DEVANT LA CHINE

Par M. Charles Gay. 1 volume in-8°. 3 fr.

DOCTRINE DE LA SAINTE RELIGION

A l'usage des Missionnaires en Chine et de leurs néophytes. — Traduit du chinois par le capitaine P. Dabry, consul de France en Chine et membre de la Société asiatique de Paris. In-8° 2 fr.

Paris. Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.

LISTE DES PRINCIPAUX ALMANACHS PUBLIÉS POUR 1869.